HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON.

OISEAUX.

TOME X.



HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordre, genres et espèces, d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES et la nomenclature Linnéenne ;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme des *Plantes.*

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XX.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.



Deseve del. Racine Sculp.

1. L'OUTARDE. 2. LA CANEPETIERE ou PETITE OUTARDE.

Tom. V.

Sculp.

ERE

E

I

Co

I
pr
cl
fa
cl

HISTOIRE NATURELLE

DES OISEAUX.

LX.e GENRE.

L'OUTARDE, *OTIS.*

Caractère générique : bec un peu voûté ; langue échancrée.

L'OUTARDE.

LA première chose que l'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de faire une critique sévère de sa nomenclature, de démêler exactement les

différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues et dans tous les temps, et de distinguer, autant qu'il est possible, les espèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués ; c'est le seul moyen de tirer parti des connoissances des anciens, et de les lier utilement aux découvertes des modernes, et par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès en histoire naturelle : en effet, comment, je ne dis pas un seul homme mais une génération entière, mais plusieurs générations de suite, pourroient-elles faire complètement l'histoire d'un seul animal ? Presque tous les animaux craignent l'homme et le fuient; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front leur inspire plus de frayeur que de respect; ils ne soutiennent point ses regards, ils se défient de ses embûches, ils redoutent ses armes; ceux même qui pourroient se défendre par

la force, ou résister par leur masse, se retirent dans les déserts que nous ne daignons pas leur disputer, ou se retranchent dans des forêts impénétrables : les petits, sûrs de nous échapper par leur petitesse, et rendus plus hardis par leur foiblesse même, vivent chez nous malgré nous, se nourrissent à nos dépens, quelquefois même de notre propre substance, sans nous être mieux connus ; et parmi le grand nombre de classes intermédiaires, renfermées entre ces deux classes extrêmes, les uns se creusent des retraites souterraines, les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux, d'autres se perdent dans le vague des airs, et tous disparoissent devant le tyran de la nature : comment donc pourrions-nous, dans un court espace de temps, voir tous les animaux dans toutes les situations où il faut les avoir vus pour connoître à fond leur naturel, leurs mœurs, leur instinct, en un mot les principaux

faits de leur histoire ? On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux, conserver avec soin leur dépouille extérieure, y joindre leurs squelettes artistement montés, donner à chaque individu son attitude propre et son air naturel, tout cela ne représente que la nature morte, inanimée, superficielle; et, si quelque souverain avoit conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science, en formant de vastes ménageries, et réunissant sous les yeux des observateurs un grand nombre d'espèces vivantes, on y prendroit encore des idées imparfaites de la nature : la plupart des animaux, intimidés par la présence de l'homme, importunés par ses observations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité, ne montreroient que des mœurs altérées, contraintes et peu dignes des regards d'un philosophe, pour qui la

nature libre, indépendante, et, si l'on veut, sauvage, est la seule belle nature.

Il faut donc, pour connoître les animaux avec quelque exactitude, les observer dans l'état de sauvage, les suivre jusque dans les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes, jusque dans ces antres profonds, et sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté ; il faut même, en les étudiant, faire en sorte de n'en être point apperçu ; car ici l'œil de l'observateur, s'il n'est en quelque façon invisible, agit sur le sujet observé, et l'altère réellement. Mais, comme il est fort peu d'animaux, sur-tout parmi ceux qui sont ailés, qu'il soit facile d'étudier ainsi, et que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable, et montrer leurs mœurs franches et pures de toute contrainte, ne se présentent que de loin en loin, il s'ensuit qu'il faut des siècles et beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits

nécessaires, une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet, et, conséquemment pour éviter la confusion des noms qui de toute nécessité entraîneroit celle des choses : sans ces précautions, l'ignorance la plus absolue seroit préférable à une prétendue science, qui ne seroit au fond qu'un tissu d'incertitudes et d'erreurs ; l'outarde nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avoient donné le nom d'*otis ;* Aristote en parle en trois endroits sous ce nom, et tout ce qu'il en dit convient exactement à notre outarde ; mais les Latins, trompés apparemment par la ressemblance des mots, l'ont confondue avec l'*otus*, qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit avec raison que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs, se nommoit *avis tarda* en Espagne, ce qui convient à l'outarde, ajoute que la chair en est mauvaise, ce qui convient à l'*otus*, selon Aristote et la vérité, mais nulle-

ment à l'outarde ; et cette méprise est d'autant plus facile à supposer, que Pline, dans le chapitre suivant, confond évidemment l'*otis* avec l'*otus*, c'est-à-dire, l'outarde avec le hibou.

L'outarde est un oiseau granivore ; elle vit d'herbes, de grains, et de toutes sortes de semences ; de feuilles de choux, de dents de lion, de navets, de mysotis ou oreilles de souris, de vesce, d'ache, de *daucus*, et même de foin, et de ces gros vers de terre que pendant l'été l'on voit fourmiller sur les dunes tous les matins avant le lever du soleil : dans le fort de l'hiver, et par les temps de neige, elle mange l'écorce des arbres ; en tout temps elle avale de petites pierres, même des pièces de métal comme l'autruche, et quelquefois en plus grande quantité. MM. de l'Académie ayant ouvert le ventre de l'une des six outardes qu'ils avoient observées, le trouvèrent rempli en partie de pierres, dont quelques-unes

étoient de la grosseur d'une noix, et en partie de doubles, au nombre de quatre-vingt-dix, tous usés et polis dans les endroits exposés aux frottemens, mais sans aucune apparence d'érosion.

Willulghby a trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, au temps de la moisson, trois ou quatre grains d'orge, avec une grande quantité de graine de ciguë, ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine, et par conséquent le meilleur appât pour l'attirer dans les piéges.

Le foie est très-grand; la vésicule du fiel, le pancréas, le nombre des canaux pancréatiques, leur insertion, ainsi que celle des conduits hépatiques et cystiques, sont sujets à quelques variations dans les différens sujets.

Dans la saison des amours, le mâle va piaffant autour de la femelle, et fait une espèce de roue avec sa queue.

Les œufs ne sont que de la grosseur

de ceux d'une oie; ils sont d'un brun olivâtre pâle, marqués de petites taches plus foncées, en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiseau ne construit point de nid, mais il creuse seulement un trou en terre, et y dépose ses deux œufs, qu'il couve pendant trente jours, comme font tous les gros oiseaux, selon Aristote. Lorsque cette mère inquiète se défie des chasseurs, et qu'elle craint qu'on n'en veuille à ses œufs, elle les prend sous ses ailes (on ne dit pas comment) et les transporte en lieu sûr. Elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité, pour y faire sa ponte, suivant en cela l'instinct commun à tous les animaux, de mettre leurs petits à portée de trouver en naissant une nourriture convenable. M. Klein prétend qu'elle préfère les avoines, comme plus basses, en sorte qu'étant posée sur ses œufs,

sa tête domine sur la campagne, et qu'elle puisse avoir l'œil sur ce qui se passe autour d'elle : mais ce fait, avancé par M. Klein, ne s'accorde ni avec le sentiment général des naturalistes, ni avec le naturel de l'outarde, qui, sauvage et défiante comme elle l'est, doit chercher sa sûreté plutôt en se cachant dans les grands blés, qu'en se tenant à portée de voir les chasseurs de loin, au risque d'en être elle-même apperçue.

Elle quitte quelquefois ses œufs pour aller chercher sa nourriture ; mais, si pendant ces courtes absences quelqu'un les touche ou les frappe seulement de son haleine, on prétend qu'elle s'en apperçoit à son retour, et qu'elle les abandonne.

L'outarde, quoique fort grosse, est un animal très-craintif, et qui paroît n'avoir ni le sentiment de sa propre force, ni l'instint de l'employer : elles s'assemblent quelquefois par troupes

de cinquante ou soixante, elles ne sont pas plus rassurées par leur nombre que par leur force et leur grandeur ; la moindre apparence de danger, ou plutôt la moindre nouveauté les effraie ; et elles ne pourvoient guère à leur conservation que par la fuite : elles craignent sur-tout les chiens, et cela doit être ; puisqu'on se sert communément des chiens pour leur donner la chasse; mais elles doivent craindre aussi le renard, la fouine, et tout autre animal, si petit qu'il soit, qui sera assez hardi pour les attaquer ; à plus forte raison les animaux féroces, et même les oiseaux de proie contre lesquels elles oseroient bien moins se défendre : leur pusillanimité est telle, que, pour peu qu'on les blesse, elles meurent plutôt de la peur que de leurs blessures. M. Klein prétend néanmoins qu'elles se mettent quelquefois en colère, et qu'alors on voit s'enfler une peau lâche qu'elles ont sous le cou. Si l'on en croit

les anciens, l'outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien; dès qu'elle apperçoit celui-là, elle qui craint tout, vole à sa rencontre, et se met presque sous ses pieds. En supposant bien constatée cette singulière sympathie entre des animaux si différens, on pourroit, ce me semble, en rendre raison en disant que l'outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne sont qu'à demi digérés, et lui font une ressource dans la disette.

Lorsqu'elle est chassée, elle court fort vîte, en battant des ailes, et va quelquefois plusieurs milles de suite et sans s'arrêter : mais comme elle ne prend son vol que difficilement et lorsqu'elle est aidée, ou si l'on veut, portée par un vent favorable, et que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres, soit à cause de sa pesanteur, soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la bran-

che et s'y soutenir, on peut croire, sur le témoignage des anciens et des modernes, que les lévriers et les chiens courans la peuvent forcer : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie, ou enfin on lui tend des filets, et on l'attire où l'on veut en faisant paroître un cheval à propos, ou seulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux. Il n'est point de piége, si grossier qu'il soit, qui ne doive réussir, s'il est vrai, comme le dit Élien, que dans le royaume de Pont les renards viennent à bout de les attirer à eux en se couchant contre terre, et relevant leur queue, à laquelle ils donnent, autant qu'ils peuvent, l'apparence et les mouvemens du cou d'un oiseau; les outardes, qui prennent, dit-on, cet objet pour un oiseau de leur espèce, s'approchent sans défiance, et deviennent la proie de l'animal rusé ; mais cela suppose bien de la subtilité dans le renard, bien de la stupidité dans l'outarde, et peut-

être encore plus de crédulité dans l'écrivain.

J'ai dit que ces oiseaux alloient quelquefois par troupes de cinquante ou soixante; cela arrive sur-tout en automne dans les plaines de la Grande-Bretagne; ils se répandent alors dans les terres semées de *turnipes*, et y font de très-grands dégâts. En France, on les voit passer régulièrement au printemps et en automne, mais par plus petites troupes, et elles ne se posent guère que sur les lieux les plus élevés. On a observé leur passage en Bourgogne, en Champagne et en Lorraine.

L'outarde se trouve dans la Lybie, aux environs d'Alexandrie, selon Plutarque; dans la Syrie, dans la Grèce, en Espagne, en France, dans les plaines du Poitou et de la Champagne pouilleuse, dans les contrées ouvertes de l'est au sud de la Grande-Bretagne, depuis la province de Dorset jusqu'à celle de Mercie et de la Lothiane

en Écosse ; dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Ukraine et en Pologne, où, selon Rzaczynski, elle passe quelquefois l'hiver au milieu des neiges. Les auteurs de la Zoologie Britannique assurent que ces oiseaux ne s'éloignent guère du pays qui les a vus naître, et que leurs plus grandes excursions ne vont pas au-delà de vingt à trente milles ; mais Aldrovande prétend que sur la fin de l'automne ils arrivent par troupes en Hollande, et se tiennent par préférence dans les campagnes éloignées des villes et des lieux habités. M. Linnæus dit qu'ils passent en Hollande et en Angleterre. Aristote parle aussi de leur migration ; mais c'est un point qui demande à être éclairci par des observations plus exactes.

Aldrovande reproche à Gesner d'être tombé dans quelque contradiction à cet égard, sur ce qu'il dit que l'outarde s'en va avec les cailles, ayant dit plus haut qu'elle ne quittoit point la

Suisse où elle est rare, et qu'on y en prenoit quelquefois l'hiver; mais cela peut se concilier, ce me semble, en admettant la migration des outardes, et la resserrant dans des limites, comme les auteurs de la Zoologie Britannique; d'ailleurs, celles qui se trouvent en Suisse sont des outardes égarées, dépaysées, en petit nombre, et dont les mœurs ne peuvent représenter celles de l'espèce: ne pourroit-on pas dire aussi que l'on n'a point de preuves que celles qu'on prend quelquefois à Zurich, pendant l'hiver, soient les mêmes qui y ont passé l'été précédent?

Ce qui paroît de plus certain, c'est que l'outarde ne se trouve que rarement dans les contrées montagneuses ou bien peuplées, comme la Suisse, le Tyrol, l'Italie, plusieurs provinces d'Espagne, de France, d'Angleterre et d'Allemagne; et que lorsqu'elle s'y rencontre, c'est presque toujours en hiver. Mais, quoiqu'elle puisse subsister dans

les pays froids, et qu'elle soit, selon quelques auteurs, un oiseau de passage, il ne paroît pas néanmoins qu'elle ait jamais passé en Amérique par le nord; car, bien que les relations des voyageurs soient remplies d'outardes trouvées dans ce nouveau continent, il est aisé de reconnoître que ces prétendues outardes sont des oiseaux aquatiques, et absolument différens de la véritable outarde dont il est ici question. M. Barrère parle bien d'une outarde cendrée d'Amérique, dans son *Essai d'Ornithologie*, qu'il dit avoir observée; mais 1°. il ne paroît pas l'avoir vue en Amérique, puisqu'il n'en fait aucune mention dans sa France équinoxiale; 2°. il est le seul, avec M. Klein, qui parle d'une outarde américaine : or, celle de M. Klein, qui est le *macucagua* de Marcgrave, n'a point les caractères propres à ce genre, puisqu'elle a quatre doigts à chaque pied, et le bas de la jambe garni de plumes jusqu'à

son articulation avec le tarse; qu'elle est sans queue, et qu'elle n'a guère d'autre rapport avec l'outarde, que d'être un oiseau pesant qui ne se perche ni ne vole presque point. A l'égard de M. Barrère, son autorité n'est pas d'un assez grand poids en Histoire naturelle, pour que son témoignage doive prévaloir contre celui de tous les autres; 3°. enfin, son outarde cendrée d'Amérique a bien l'air d'être la femelle de l'outarde d'Afrique, laquelle est en effet toute couleur de cendre, selon M. Linnæus.

On me demandera peut-être pourquoi un oiseau, qui, quoique pesant, a cependant des ailes, et qui s'en sert quelquefois, n'est point passé en Amérique par le nord, comme ont fait plusieurs quadrupèdes : je répondrai que l'outarde n'y est point passée, parce que, quoiqu'elle vole en effet, ce n'est guère que lorsqu'elle est poursuivie; parce qu'elle ne vole jamais

bien loin, et que d'ailleurs elle évite sur-tout les eaux, selon la remarque de Belon : d'où il suit qu'elle n'a pas dû se hasarder à franchir de grandes étendues de mer ; je dis de grandes étendues, quoique celles qui séparent les deux continens du côté du nord, soient bien moindres que celles qui les séparent entre les tropiques, elles sont néanmoins considérables, par rapport à l'espace que l'outarde peut parcourir d'un seul vol.

On peut donc regarder l'outarde comme un oiseau propre et naturel à l'ancien continent, et qui, dans ce continent, ne paroît point attaché à un climat particulier, puisqu'il peut vivre en Lybie sur les côtes de la mer Baltique, et dans tous les pays intermédiaires.

C'est un très-bon gibier ; la chair des jeunes, un peu gardée, est sur-tout excellente ; et, si quelques écrivains ont dit le contraire, c'est pour avoir

confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut. Je ne sais pourquoi Hippocrate l'interdisoit aux personnes qui tomboient du mal caduc. Pline reconnoît dans la graisse d'outarde la vertu de soulager les maux de mamelles qui surviennent aux nouvelles accouchées. On se sert des pennes de cet oiseau, comme on fait de celles d'oie et de cygne, pour écrire; et les pêcheurs les recherchent pour les attacher à leurs hameçons, parce qu'ils croient que les petites taches noires dont elles sont émaillées paroissent autant de petites mouches aux poissons qu'elles attirent par cette fausse apparence.

LA PETITE OUTARDE,
vulgairement LA CANEPETIÈRE.

Cet oiseau ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit, et par quelques variétés dans le

plumage : il a aussi cela de commun avec l'outarde, qu'on lui a donné le nom de cane et de canard, quoiqu'il n'ait pas plus d'affinité qu'elle avec les oiseaux aquatiques, et qu'on ne le voie jamais autour des eaux. Belon prétend qu'on l'a ainsi nommé, parce qu'il se tapit contre terre comme font les canes dans l'eau, et M. Salerne, parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage, et qu'il vole comme lui : mais l'incertitude et le peu d'accord de ces conjectures étymologiques font voir qu'un rapport aussi vague, et sur-tout un rapport unique, n'est point une raison suffisante pour appliquer à un oiseau le nom d'un autre oiseau ; car si un lecteur qui trouve ce nom, ne saisit point le rapport qu'on a voulu indiquer, il prendra nécessairement une fausse idée : or, il y a beaucoup à parier que ce rapport, étant unique, ne sera saisi que très-rarement.

La dénomination de petite outarde

que j'ai préférée, n'est point sujette à cet inconvénient, car l'oiseau dont il s'agit ayant tous les principaux caractères de l'outarde, à l'exception de la grandeur, le nom composé de petite outarde lui convient dans presque toute la plénitude de sa signification, et ne peut guère produire d'erreur.

Belon a soupçonné que cet oiseau étoit le *tetrax* d'Athénée, se fondant sur un passage de cet auteur où il le compare, pour la grandeur, au *spermologus*, que Belon prend pour un *freux*, espèce de grosse corneille; mais Aldrovande assure au contraire que le *spermologus* est une espèce de moineau, et que par conséquent le *tetrax*, auquel Athénée le compare pour la grandeur, ne sauroit être la petite outarde; aussi Willulghby prétend-il que cet oiseau n'a point été nommé par les anciens.

Le même Aldrovande nous dit que les pêcheurs de Rome ont donné, sans qu'on sache pourquoi, le nom de *stella*

à un oiseau qu'il avoit pris d'abord pour la petite outarde, mais qu'ensuite il a jugé différent, en y regardant de plus près: cependant, malgré un aveu aussi formel, Ray, et d'après lui M. Salerne, disent que la canepetière et le *stella avis* d'Aldrovande paroissent être de la même espèce, et M. Brisson place sans difficulté le *stella* d'Aldrovande parmi les synonymes de la petite outarde; il semble même imputer à Charleton et à Willulghby d'avoir pensé de même, quoique ces deux auteurs aient été attentifs à ne point confondre ces deux sortes d'oiseaux, que, selon toute apparence, ils n'avoient point vus.

Cet oiseau est une véritable outarde, comme j'ai dit, mais construite sur une plus petite échelle, d'où M. Klein a pris occasion de l'appeler *outarde naine;* sa longueur, prise du bout du bec au bout des ongles, est de dix-huit pouces, c'est-à-dire, plus d'une fois moindre

que la même dimension prise dans la grande outarde : cette seule mesure donne toutes les autres, et il n'en faut pas conclure, avec M. Ray, que la petite outarde soit à la grande comme un est à deux, mais comme un est à huit, puisque les volumes des corps semblables sont entre eux comme les cubes de celles de leurs dimensions simples qui se correspondent ; sa grosseur est à-peu-près celle d'un faisan, elle a, comme la grande outarde, trois doigts seulement à chaque pied, le bas de la jambe sans plumes, le bec des gallinacés, et un duvet couleur de rose sur toutes les plumes du corps; mais elle a deux pennes de moins à la queue, une penne de plus à chaque aile, dont les dernières pennes vont, l'aile étant pliée, presque aussi loin que les premières, par lesquelles on entend les plus éloignées du corps; outre cela, le mâle n'a point ces barbes de plumes qu'a le mâle de la grande espèce, et

M. Klein ajoute que son plumage est moins beau que celui de la femelle, contre ce qui se voit le plus souvent dans les oiseaux : mais, à ces différences près, qui sont assez légères, on retrouve, dans la petite espèce, tous les attributs extérieurs de la grande, et même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il semble que la petite soit éclose d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu une moindre force de développement.

Le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc, et par quelques autres variétés dans les couleurs; mais celles de la partie supérieure du corps sont presque les mêmes dans les deux sexes, et sont beaucoup moins sujettes à varier dans les différens individus, ainsi que Belon l'avoit remarqué.

Selon M. Salerne, ces oiseaux ont un cri particulier d'amour qui com-

mence au mois de mai : ce cri est *brout* ou *prout*, ils le répètent sur-tout la nuit, et on l'entend de fort loin; alors les mâles se battent entr'eux avec acharnement, et tachent de se rendre maîtres chacun d'un certain district; un seul suffit à plusieurs femelles, et la place du rendez-vous d'amour est battue comme l'aire d'une grange.

La femelle pond au mois de juin trois, quatre et jusqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luisant; lorsque ses petits sont éclos, elle les mène comme la poule mène les siens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août; et quand ils entendent du bruit, ils se tapissent contre terre, et se laisseroient plutôt écraser que de remuer de la place.

On prend les mâles au piége, en les attirant avec une femelle empaillée, dont on imite le cri : on les chasse aussi avec l'oiseau de proie; mais, en général, ces oiseaux sont fort difficiles à

approcher, étant toujours aux aguets sur quelque hauteur dans les avoines; mais jamais, dit-on, dans les seigles et les blés: lorsque, sur la fin de la belle saison, ils se disposent à quitter le pays pour passer dans un autre, on les voit se rassembler par troupes; et pour lors il n'y a plus de différence entre les jeunes et les vieux.

Ils se nourrissent, suivant Belon, comme ceux de la grande espèce, c'est-à-dire, d'herbes et de graines, et outre cela de fourmis, de scarabées et de petites mouches; mais, selon M. Salerne, les insectes sont leur nourriture principale; seulement ils mangent quelquefois au printemps les feuilles les plus tendres du laiteron.

La petite outarde est moins répandue que la grande, et paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite. M. Linnæus dit qu'elle se trouve en Europe, et particulièrement en France; cela est un peu vague, car il y a des

pays très-considérables en Europe et même de grandes provinces en France où elle est inconnue : on peut mettre les climats de la Suède et de la Pologne au nombre de ceux où elle ne se plaît point ; car M. Linnæus lui-même n'en fait aucune mention dans sa *Fauna Suecica*, ni le P. Rzaczynski dans son *Histoire naturelle de Pologne* ; et M. Klein n'en a vu qu'une seule à Dantzick, laquelle venoit de la ménagerie du marcgrave de Bareith.

Il faut qu'elle ne soit pas non plus bien commune en Allemagne, puisque Frisch, qui s'attache à décrire et représenter les oiseaux de cette région, et qui parle assez au long de la grande outarde, ne dit pas un mot de celle-ci, et que Schwenckfeld ne la nomme seulement pas.

Gesner se contente de donner son nom dans la liste des oiseaux qu'il n'avoit jamais vus, et il est bien prouvé qu'en effet il n'avoit jamais vu celui-

ci, puisqu'il lui suppose des pieds velus comme à l'attagas, ce qui donne lieu de croire qu'il est au moins fort rare en Suisse.

Les auteurs de la Zoologie Britannique, qui se sont voués à ne décrire aucun animal qui ne fût breton ou du moins d'origine bretonne, auroient cru manquer à leur vœu, s'ils eussent décrit une petite outarde, qui avoit été cependant tuée dans la province de Cornouailles, mais qu'ils ont regardée comme un oiseau égaré, et tout-à-fait étranger à la Grande-Bretagne; elle l'est en effet à un tel point, qu'un individu de cette espèce ayant été présenté à la société royale, aucun des membres qui étoient présens ce jour-là ne le reconnut, et qu'on fut obligé de députer à M. Edwards pour savoir ce que c'étoit.

D'un autre côté, Belon nous assure que de son temps les ambassadeurs de Venise, de Ferrare et du pape, à qui

il en montra une, ne la reconnurent pas mieux, ni personne de leur suite, et que quelques-uns la prirent pour une faisane ; d'où il conclut avec raison qu'elle doit être fort rare en Italie; et cela est vraisemblable, quoique M. Ray, passant par Modène, en ait vu une au marché : voilà donc la Pologne, la Suède, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, à excepter du nombre des pays de l'Europe où se trouve la petite outarde; et ce qui pourroit faire croire que ces exceptions sont encore trop limitées, et que la France est le seul climat propre, le seul pays naturel de cet oiseau, c'est que les naturalistes français sont ceux qui paroissent le connoître mieux, et presque les seuls qui en parlent d'après leurs propres observations, et que tous les autres, excepté M. Klein, qui n'en avoit vu qu'un, n'en parlent que d'après Belon.

Mais il ne faut pas même croire que

la petite outarde soit également commune dans tou• les cantons de la France ; je connois de très-grandes provinces de ce royaume où elle ne se voit point.

M. Salerne dit qu'on la trouve assez communément dans la Beauce (où cependant elle n'est que passagère), qu'on la voit arriver vers le milieu d'avril, et s'en aller aux approches de l'hiver : il ajoute qu'elle se plaît dans les terres maigres et pierreuses, raison pourquoi on l'appelle *canepetrace*, et ses petits *petraceaux*. On la voit aussi dans le Berri, où elle est connue sous le nom de *canepetrotte* : enfin elle doit être connue dans le Maine et la Normandie, puisque Belon, jugeant de toutes les autres provinces de France par celle-ci, qu'il connoissoit le mieux, avance qu'*il n'y a paysan dans ce royaume qui ne la sache nommer*.

La petite outarde est naturellement rusée et soupçonneuse, au point que

cela a passé en proverbe, et que l'on dit des personnes qui montrent ce caractère, *qu'ils font de la canepetière.*

Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger, ils partent, et font un vol de deux ou trois cents pas, très-roides et fort près de terre; puis, lorsqu'ils sont posés, ils courent si vîte qu'à peine un homme les pourroit atteindre.

La chair de la petite outarde est noire, et d'un goût exquis; M. Klein nous assure que les œufs de la femelle qu'il a eus étoient très-bons à manger, et il ajoute que la chair de cette femelle étoit meilleure que celle de la femelle du petit coq de bruyères, et dont il pouvoit juger par comparaison.

Quant à l'organisation intérieure, elle est à-peu-près la même, suivant Belon, que dans le commun des granivores.

Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Outardes.

I.

LE LOHONG,

ou L'OUTARDE HUPPÉE D'ARABIE.

L'OISEAU que les Arabes appellent *lohong*, et que M. Edwards a dessiné et décrit le premier, est à-peu-près de la grosseur de notre grande outarde; il a, comme elle, trois doigts à chaque pied, dirigés de même, seulement un peu plus courts; les pieds, le bec et le cou plus longs, et paroît en général modelé sur des proportions plus légères.

Le plumage de la partie supérieure du corps est plus brun, et semblable à celui de la bécasse, c'est-à-dire, fauve rayé de brun-foncé, avec des taches blanches en forme de croissant sur les

ailes; le dessous du corps est blanc, ainsi que le contour de la partie supérieure de l'aile; le sommet de la tête, la gorge et le devant du cou, ont des raies transversales d'un brun-obscur sur un fond cendré; le bas de la jambe, le bec et les pieds, sont d'un brun-clair et jaunâtre; la queue est tombante comme celle de la perdrix, et traversée par une bande noire; les grandes pennes de l'aile et la huppe sont de cette même couleur.

Cette huppe est un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie; elle est pointue, dirigée en arrière, et fort inclinée à l'horizon; de sa base elle jette en avant deux lignes noires, dont l'une, plus longue, passe sur l'œil et lui forme une espèce de sourcil; l'autre, beaucoup plus courte, se dirige comme pour embrasser l'œil par-dessous, mais n'arrive point jusqu'à l'œil, lequel est noir et placé au milieu d'un espace blanc.

En regardant cette huppe de profil et d'un peu loin, on croiroit voir des oreilles un peu couchées, et qui se portent en arrière ; et comme l'outarde d'Arabie a été sans doute plus connue des Grecs que la nôtre, il est vraisemblable qu'ils l'ont nommée *otis*, à cause de ces espèces d'oreilles, de même qu'ils ont nommé le duc *otus* ou *otos*, à cause de deux aigrettes semblables qui le distinguent des chouettes.

Un individu de cette espèce, qui venoit de Moka dans l'Arabie heureuse, a vécu plusieurs années à Londres, dans les volières de M. Hans Sloane ; et M. Edwards, qui nous en a donné la figure coloriée, ne nous a conservé aucun détail sur ses mœurs, ses habitudes, ni même sur sa façon de se nourrir.

II.

L'OUTARDE D'AFRIQUE.

C'est celle dont M. Linnæus fait sa quatrième espèce : elle diffère de l'outarde d'Arabie par les couleurs du plumage ; le noir y domine, mais le dos est cendré et les oreilles blanches. Le mâle a le bec et les pieds jaunes, le sommet de la tête cendré, et le bord extérieur des ailes blanc ; mais la femelle est par-tout de couleur cendrée, à l'exception du ventre et des cuisses, qui sont noires comme dans l'outarde des Indes.

Cet oiseau se trouve en Ethiopie, Selon M. Linnæus ; et il y a grande apparence que celui dont le voyageur Le Maire parle sous le nom d'*autruche volante* du Sénégal n'est pas un oiseau différent : car, quoique ce voyageur en dise peu de chose, ce peu s'accorde

en partie et ne disconvient en rien avec la description ci-dessus : selon lui, son plumage est gris et noir, sa chair délicieuse, et sa grosseur à-peu-près de celle du cygne. Mais cette conjecture tire une nouvelle force du témoignage de M. Adanson : cet habile naturaliste ayant tué au Sénégal, et par conséquent examiné de près, une de ces autruches volantes, nous assure qu'elle ressemble, à bien des égards, à notre outarde d'Europe, mais qu'elle en diffère par la couleur du plumage, qui est généralement d'un gris-cendré, par son cou qui est beaucoup plus long, et par une espèce de huppe qu'elle a derrière la tête.

Cette huppe est sans doute ce que M. Linnæus appelle les *oreilles*, et cette couleur gris-cendré est précisément celle de la femelle ; et comme ce sont-là les principaux traits par lesquels l'outarde d'Afrique de M. Linnæus et l'autruche volante du Sénégal dif-

fèrent de notre outarde d'Europe, on peut en induire, ce me semble, que ces deux oiseaux se ressemblent beaucoup; et par la même raison on peut encore étendre à tous deux ce qui a été observé sur chacun en particulier; par exemple, qu'ils ont à-peu-près la grosseur de notre outarde, et le cou plus long : cette longueur du cou dont parle M. Adanson est un trait de ressemblance avec l'outarde d'Arabie, qui habite à-peu-près le même climat; et l'on ne peut tirer aucune conséquence contraire du silence de M. Linnæus, puisqu'il n'indique pas une seule dimension de son outarde d'Afrique; à l'égard de la grosseur, Le Maire fait celle de l'autruche volante égale à celle du cygne, et M. Adanson à celle de l'outarde d'Europe, puisque, ayant dit qu'elle lui ressembloit à bien des égards, et ayant indiqué les principales différences, il n'en établit aucune à cet égard; et comme d'ailleurs l'Ethiopie

. l'Abyssinie, qui est le pays de l'outarde d'Afrique, et le Sénégal qui est celui de l'autruche volante, quoique fort éloignés en longitude, sont néanmoins du même climat, je vois beaucoup de probabilité à dire que ces deux oiseaux appartiennent à une seule et même espèce.

III.

LE CHURGE,

OU L'OUTARDE MOYENNE *des Indes.*

CETTE outarde est non-seulement plus petite que celle d'Europe, d'Afrique et d'Arabie, mais elle est encore plus menue à proportion, et plus haut montée qu'aucune autre outarde : elle a vingt pouces de haut, depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête : son cou paroît plus court, relativement à la longueur de ses pieds; du reste elle a tous les caractères de l'outarde; trois

doigts seulement à chaque pied, et ces doigts isolés; le bas de la jambe sans plumes; le bec un peu courbé, mais plus alongé; et je ne vois point par quelles raisons M. Brisson l'a renvoyée au genre des pluviers.

Le caractère distinctif par lequel les pluviers diffèrent des outardes consiste, selon lui, dans la forme du bec, que celles-ci ont en cône courbé, et ceux-là droit et renflé par le bout. Or, l'outarde des Indes, dont il s'agit ici, a le bec plutôt courbé que droit, et ne l'a point renflé par le bout comme les pluviers; du moins c'est ainsi que l'a représenté M. Edwards dans une figure que M. Brisson avoue comme exacte: je puis même ajouter qu'elle a le bec plus courbé et moins renflé par le bout que l'outarde d'Arabie de M. Edwards, dont la figure a paru aussi très-exacte à M. Brisson, et qu'il a rangée sans difficulté parmi les outardes.

D'ailleurs, il ne faut que jeter les

yeux sur la figure de l'outarde des Indes, et la comparer avec celle des pluviers, pour reconnoître qu'elle en diffère beaucoup par le port total, et par les proportions, ayant le cou plus long, les ailes plus courtes et la forme du corps plus développée : ajoutez à cela qu'elle est quatre fois plus grosse que le plus gros pluvier, lequel n'a que seize pouces de long du bout du bec au bout des ongles, au lieu qu'elle en a vingt-six.

Le noir, le fauve, le blanc et le gris sont les principales couleurs du plumage, comme dans l'outarde d'Europe; mais elles sont distribuées différemment : le noir sur le sommet de la tête, le cou, les cuisses et tout le dessous du corps; le fauve, plus clair sur les côtés de la tête et autour des yeux, plus brun et mêlé avec du noir sur le dos, la queue, la partie des ailes la plus proche du dos, et au haut de la poitrine où il forme comme une large ceinture sur un fond

noir; le blanc sur les couvertures des ailes les plus éloignées du dos, le blanc mêlé de noir sur leur partie moyenne; le gris plus foncé sur les paupières, l'extrémité des plus longues pennes de l'aile, de quelques-unes des moyennes et des plus courtes, et sur quelques-unes de leurs couvertures; enfin le gris plus clair et presque blanchâtre sur le bec et les pieds.

Cet oiseau est originaire de Bengale, où on l'appelle *churge*, et où il a été dessiné d'après nature. Il est à remarquer que le climat de Bengale est à-peu-près le même que celui d'Arabie, d'Abyssinie et du Sénégal, où se trouvent les deux outardes précédentes : on peut appeler celle-ci *outarde moyenne*, parce qu'elle tient le milieu pour la grosseur entre les grandes et les petites espèces.

IV.

LE HOUBAARA,

ou PETITE OUTARDE *huppée d'Afrique.*

Nous avons vu que parmi les grandes outardes il y en avoit de huppées et d'autres qui ne l'étoient point, et nous allons retrouver la même différence entre les petites outardes; car la nôtre n'a point de huppe, ni même de ces barbes de plumes qu'on voit à la grande outarde d'Europe, tandis que celles-ci ont non-seulement des huppes, mais encore des fraises; et il est à remarquer que c'est en Afrique que se trouvent toutes les huppées, soit de la grande, soit de la petite espèce.

Celle que les Barbaresques appellent *houbaara* est en effet huppée et fraisée : M. Shaw, qui en donne la figure, dit positivement qu'elle a la forme et le plumage de l'outarde, mais qu'elle

est beaucoup plus petite, n'ayant guère que la grosseur d'un chapon; par cette raison seule, ce voyageur, d'ailleurs habile, mais qui sans doute ne connoissoit point notre petite outarde de France, blâme Golius d'avoir traduit le mot *houbaary* par outarde.

Elle vit, comme la nôtre, de substances végétales et d'insectes, et elle se tient le plus communément sur les confins du désert.

Quoique M. Shaw ne lui donne point de huppe dans sa description, il lui en donne une dans la figure qui y est relative, et cette huppe paroît renversée en arrière et comme tombante; sa fraise est formée par de longues plumes qui naissent du cou, et qui se relèvent un peu et se renflent, comme il arrive à notre coq domestique lorsqu'il est en colère.

C'est, dit M. Shaw, une chose curieuse de voir, quand elle se sent menacée par un oiseau de proie, de voir, dis-

je, par combien d'allées et de venues, de tours et de détours, de marches et de contre-marches, en un mot, par combien de ruses et de souplesses elle cherche à échapper à son ennemi.

Ce savant voyageur ajoute qu'on regarde comme un excellent remède contre le mal des yeux, et que par cette raison l'on paye quelquefois très-cher son fiel, et une certaine matière qui se trouve dans son estomac.

V.

LE RHAAD,

AUTRE PETITE OUTARDE HUPPÉE *d'Afrique.*

Le rhaad est distingué de notre petite outarde de France par sa huppe, et du *houbaara* d'Afrique, en ce qu'il n'a pas comme lui le cou orné d'une fraise ; du reste, il est de la même grosseur que celui-ci ; il a la tête noire,

la huppe d'un bleu-foncé; le dessus du corps et des ailes jaunes, tacheté de brun ; la queue d'une couleur plus claire, rayée transversalement de noir; le ventre blanc et le bec fort, ainsi que les jambes.

Le petit rhaad ne diffère du grand que par sa petitesse (n'étant pas plus gros qu'un poulet ordinaire), par quelques variétés dans le plumage, et parce qu'il est sans huppe; mais, avec tout cela, il seroit possible qu'il fût de la même espèce que le grand, et qu'il n'en différât que par le sexe; je fonde cette conjecture, 1°. sur ce qu'habitant le même climat, il n'a point d'autre nom; 2°. sur ce que dans presque toutes les espèces d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paroît avoir une plus grande puissance de développement qui se marque au-dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties, telles que les membranes char-

nues, les éperons, etc. par les huppes, les aigrettes et les fraises qui sont, pour ainsi dire, une surabondance d'organisation, et même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en soit, on a donné au grand et au petit rhaad le nom de *saf-saf; rhaad* signifie le tonnerre en langage africain, et exprime le bruit que font tous ces oiseaux en s'élevant de terre; et *saf-saf*, celui qu'ils font avec leurs ailes lorsqu'ils sont en plein vol.

Espèces connues dans ce genre.

L'Outarde, *otis Tarda.*
Le Lohong, *otis Arabs.*
La petite Outarde, ou Canepétière, *otis Tetrax.*
L'Outarde d'Afrique, *otis Afra.*
Le Churge, *otis Bengalensis.*
Le Houbaara, *otis Houbaara.*
Le Rhaad, *otis Rhaad.*

LXIe GENRE.

L'AUTRUCHE, *STRUTHIO.*

Caractère générique : bec conique ; ailes impropres au vol.

L'AUTRUCHE.

L'AUTRUCHE est un oiseau très-anciennement connu, puisqu'il en est fait mention dans le plus ancien des livres : il falloit même qu'il fût très-connu, car il fournit aux écrivains sacrés plusieurs comparaisons tirées de ses mœurs et de ses habitudes ; et plus anciennement encore, sa chair étoit, selon toute apparence, une viande commune, au moins parmi le peuple, puisque

R E.

UTHIO.

ique; ailes

I E.

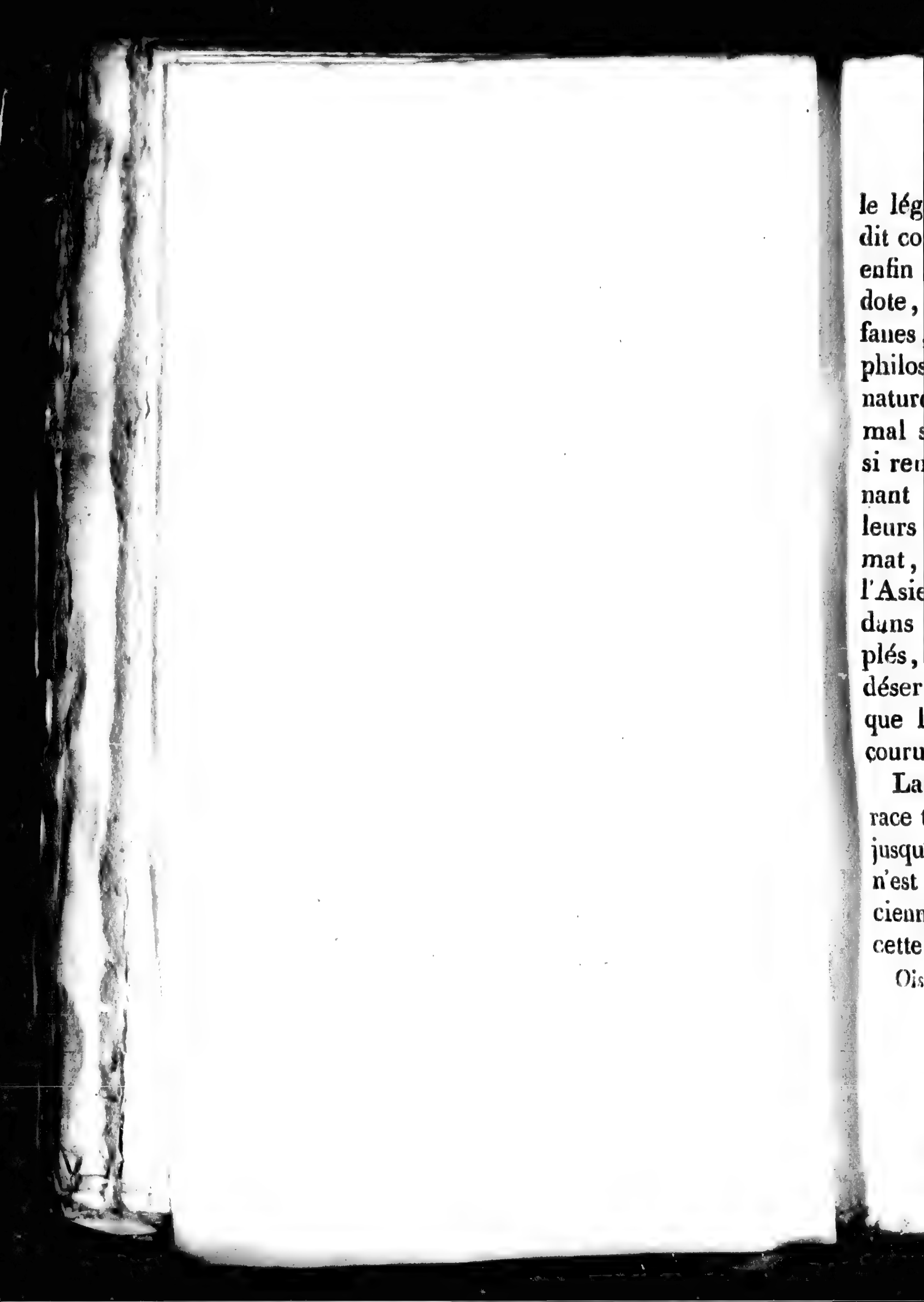
rès-ancien-
n est fait
des livres:
ès-connu,
sacrés plu-
ses mœurs
ancienne-
it , selon
e commu-
e, puisque





Desève del. Racine Sculp.

1 L'AUTRUCHE . 2 . LE CASOAR .



le lég
dit co
enfin
dote,
faues
philos
natur
mal s
si re
nant
leurs
mat,
l'Asie
dans
plés,
déser
que l
couru

La
race
jusqu
n'est
cienn
cette

Ois

le législateur des Juifs la leur interdit comme une nourriture immonde : enfin il en est question dans Hérodote, le plus ancien des historiens profanes, et dans les écrits des premiers philosophes qui ont traité des choses naturelles; en effet, comment un animal si considérable par sa grandeur, si remarquable par sa forme, si étonnant par sa fécondité, attaché d'ailleurs par sa nature à un certain climat, qui est l'Afrique et une partie de l'Asie, auroit-il pu demeurer inconnu dans des pays si anciennement peuplés, où il se trouve à la vérité des déserts, mais où il ne s'en trouve point que l'homme n'ait pénétrés et parcourus.

La race de l'autruche est donc une race très-ancienne, puisqu'elle prouve jusqu'aux premiers temps; mais elle n'est pas moins pure qu'elle est ancienne; elle a su se conserver pendant cette longue suite de siècles, et tou-

jours dans la même terre, sans altération comme sans mésalliance; en sorte qu'elle est dans les oiseaux, comme l'éléphant dans les quadrupèdes, une espèce entièrement isolée et distinguée de toutes les autres espèces par des caractères aussi frappans qu'invariables.

L'autruche passe pour être le plus grand des oiseaux; mais elle est privée, par sa grandeur même, de la principale prérogative des oiseaux, je veux dire la puissance de voler : l'une de celles sur qui Vallisnieri a fait ses observations pesoit, quoique très-maigre, cinquante-cinq livres tout écorchée et vidée de ses parties intérieures; en sorte que, passant vingt à vingt-cinq livres pour ces parties et pour la graisse qui lui manquoit, on peut, sans rien outrer, fixer le poids moyen d'une autruche vivante, et médiocrement grasse, à soixante et quinze ou quatre-vingts livres : or, quelle force ne fau-

droit-il pas dans les ailes et dans les muscles moteurs de ces ailes pour soulever et soutenir au milieu des airs une masse aussi pesante? Les forces de la nature paroissent infinies lorsqu'on la contemple en gros et d'une vue générale; mais, lorsqu'on la considère de près et en détail, on trouve que tout est limité; et c'est à bien saisir les limites que s'est prescrites la nature par sagesse, et non par impuissance, que consiste la bonne méthode d'étudier et ses ouvrages et ses opérations. Ici un poids de soixante et quinze livres est supérieur, par sa seule résistance, à tous les moyens que la nature fait employer pour élever et faire voguer dans le fluide de l'atmosphère des corps dont la gravité spécifique est un millier de fois plus grande que celle de ce fluide; et c'est par cette raison qu'aucun des oiseaux dont la masse approche de celle de l'autruche, tels que le touyou, le casoar, le dronte, n'ont ni ne peu-

vent avoir la faculté de voler. Il est vrai que la pesanteur n'est pas le seul obstacle qui s'y oppose; la force des muscles pectoraux, la grandeur des ailes, leur situation avantageuse, la fermeté de leurs pennes (1), etc. seroient ici des conditions d'autant plus nécessaires, que la résistance à vaincre est plus grande : or, toutes ces conditions leur manquent absolument; car, pour me renfermer dans ce qui regarde l'autruche, cet oiseau, à vrai dire, n'a point d'ailes, puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes effilées, décomposées, et que leurs barbes sont de longues soies détachées

(1) *Nota.* J'appelle ainsi les grandes plumes de l'aile et de la queue qui servent soit à l'action du vol, soit à sa direction, me conformant en cela à l'analogie de la langue latine et à l'usage des écrivains des bons siècles, lesquels n'ont jamais employé le mot *penna* dans un autre sens. *Rapidis secat pennis.* VIRGILE.

les unes des autres, et ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage, ce qui est la principale fonction des pennes de l'aile; celles de la queue sont aussi de la même structure, et ne peuvent par conséquent opposer à l'air une résistance convenable; elles ne sont pas même disposées pour pouvoir gouverner le vol en s'étalant ou se resserrant à propos, et en prenant différentes inclinaisons; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes les plumes qui recouvrent le corps sont encore faites de même. L'autruche n'a pas, comme la plupart des autres oiseaux, des plumes de plusieurs sortes, les unes lanugineuses et duvetées, qui sont immédiatement sur la peau, les autres d'une consistance plus ferme et plus serrée qui recouvrent les premières, et d'autres encore plus fortes et plus longues qui servent au mouvement, et répondent à ce qu'on appelle les *œuvres vives* dans un

vaisseau : toutes les plumes de l'autruche sont de la même espèce, toutes ont pour barbes des filets détachés, sans consistance, sans adhérence réciproque; en un mot, toutes sont inutiles pour voler ou pour diriger le vol; aussi l'autruche est attachée à la terre comme par une double chaîne, son excessive pesanteur et la conformation de ses ailes; et elle est condamnée à en parcourir laborieusement la surface, comme les quadrupèdes, sans pouvoir jamais s'élever dans l'air; aussi a-t-elle, soit au-dedans, soit au-dehors, beaucoup de traits de ressemblance avec ces animaux : comme eux, elle a sur la plus grande partie du corps du poil plutôt que des plumes; sa tête et ses flancs n'ont même que peu ou point de poil, non plus que ses cuisses, qui sont très-grosses, très-musculeuses, et où réside sa principale force; ses grands pieds nerveux et charnus, qui n'ont que deux doigts, ont beaucoup

de rapport avec les pieds du chameau, qui lui-même est un animal singulier entre les quadrupèdes par la forme de ses pieds ; ses ailes, armées de deux piquans semblables à ceux du porc-épic, sont moins des ailes que des espèces de bras qui lui ont été donnés pour se défendre ; l'orifice des oreilles est à découvert, et seulement garni de poil dans la partie intérieure où est le canal auditif ; sa paupière supérieure est mobile, comme dans presque tous les quadrupèdes, et bordée de longs cils, comme dans l'homme et l'éléphant ; la forme totale de ses yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des oiseaux, et ils sont disposés de manière qu'ils peuvent voir tous deux à-la-fois le même objet ; enfin les espaces calleux et dénués de plumes et de poils qu'elle a, comme le chameau, au bas du *sternum* et à l'endroit des os *pubis*, en déposant de sa grande pesanteur, la mettent de ni-

veau avec les bêtes de somme les plus terrestres, les plus lourdes par elles-mêmes, et qu'on a coutume de surcharger des plus rudes fardeaux. Thévenot étoit si frappé de la ressemblance de l'autruche avec le chameau dromadaire, qu'il a cru lui voir une bosse sur le dos; mais, quoiqu'elle ait le dos arqué, on n'y trouve rien de pareil à cette éminence charnue des chameaux et des dromadaires.

Si, de l'examen de la forme extérieure, nous passons à celui de la conformation interne, nous trouverons à l'autruche de nouvelles dissemblances avec les oiseaux, et de nouveaux rapports avec les quadrupèdes.

Une tête fort petite, applatie, et composée d'os très-tendres et très-foibles, mais fortifiée à son sommet par une plaque de corne, est soutenue dans une situation horizontale sur une colonne osseuse d'environ trois pieds de haut, et composée de dix-sept ver-

tèbres : la situation ordinaire du corps est aussi parallèle à l'horizon ; le dos a deux pieds de long et sept vertèbres, auxquelles s'articulent sept paires de côtes, dont deux de fausses et cinq de vraies ; ces dernières sont doubles à leur origine, puis se réunissent en une seule branche. La clavicule est formée d'une troisième paire de fausses côtes ; les cinq véritables vont s'attacher, par des appendices cartilagineuses, au *sternum*, qui ne descend point jusqu'au bas du ventre, comme dans la plupart des oiseaux : il est aussi beaucoup moins saillant au-dehors ; sa forme a du rapport avec celle d'un bouclier, et il a plus de largeur que dans l'homme même. De l'os sacrum naît une espèce de queue composée de sept vertèbres semblables aux vertèbres humaines ; le fémur a un pied de long ; le tibia et le tarse un pied et demi chacun ; et chaque doigt est composé de trois phalanges, comme dans l'homme, et,

contre ce qui se voit ordinairement dans les doigts des oiseaux, lesquels ont très-rarement un nombre égal de phalanges.

A l'égard des sens externes, j'ai déjà parlé de la langue, de l'oreille et de la forme extérieure de l'œil; j'ajouterai seulement ici que sa structure interne est celle qu'on observe ordinairement dans les oiseaux. M. Ramby prétend que le globe, tiré de son orbite, prend de lui-même une forme presque triangulaire; il a aussi trouvé l'humeur aqueuse en plus grande quantité, et l'humeur vitrée en moindre quantité qu'à l'ordinaire.

Les narines sont dans le bec supérieur, non loin de sa base; il s'élève du milieu de chacune des deux ouvertures une protubérance cartilagineuse revêtue d'une membrane très-fine, et ces ouvertures communiquent avec le palais par deux conduits qui y aboutissent dans une fente assez considé-

rable. On se tromperoit si l'on vouloit conclure de la structure un peu compliquée de cet organe que l'autruche excelle par le sens de l'odorat, les faits les mieux constatés nous apprendront bientôt tout le contraire; et il paroît, en général, que les sensations principales et dominantes de cet animal sont celles de la vue et du sixième sens.

Cet exposé succinct est suffisant pour confirmer l'idée que j'ai donnée d'abord de cet animal singulier, qui doit être regardé comme un être de nature équivoque, et faisant la nuance entre le quadrupède et l'oiseau; sa place, dans une méthode où l'on se proposeroit de représenter le vrai systême de la nature, ne seroit ni dans la classe des oiseaux ni dans celle des quadrupèdes, mais sur le passage de l'une à l'autre : en effet, quel autre rang assigner à un animal dont le corps, mi-partie d'oiseau et de quadrupède, est porté sur

des pieds de quadrupède, et surmonté par une tête d'oiseau; dont le mâle a une verge et la femelle un clitoris comme les quadrupèdes, et qui néanmoins est ovipare; qui a un gésier comme les oiseaux, et en même temps plusieurs estomacs et des intestins qui, par leur capacité et leur structure, répondent en partie à ceux des ruminans, en partie à ceux d'autres quadrupèdes.

Dans l'ordre de la fécondité, l'autruche semble encore appartenir de plus près à la classe des quadrupèdes qu'à celle des oiseaux; car elle est très-féconde, et produit beaucoup. Aristote dit qu'après l'autruche, l'oiseau qu'il nomme *atricapilla* est celui qui pond le plus; et il ajoute que cet oiseau *atricapilla* pond vingt œufs et davantage, d'où il suivroit que l'autruche en pond au moins vingt-cinq : d'ailleurs, selon les historiens modernes et les voyageurs les plus instruits, elle fait

plusieurs couvées de douze ou quinze œufs chacune. Or, si on la rapportoit à la classe des oiseaux, elle seroit la plus grande, et par conséquent devroit produire le moins, suivant l'ordre que suit constamment la nature dans la multiplication des animaux, dont elle paroît avoir fixé la proportion en raison inverse de la grandeur des individus, au lieu qu'étant rapportée à la classe des animaux terrestres, elle se trouve très-petite, relativement aux plus grands, et plus petite que ceux de grandeur médiocre, tels que le cochon; et sa grande fécondité rentre dans l'ordre naturel et général.

Oppien, qui croyoit mal-à-propos que les chameaux de la Bactriane s'accouploient à rebours et en se tournant le derrière, a cru, par une seconde erreur, qu'un *oiseau-chameau* (car c'est le nom qu'on donnoit dès-lors à l'autruche) ne pourroit manquer de s'accoupler de la même façon, et il l'a

avancé comme un fait certain ; mais cela n'est pas plus vrai de l'oiseau-chameau que du chameau lui-même ; et, quoique, selon toute apparence, peu d'observateurs aient été témoins de cet accouplement, et qu'aucun n'en ait rendu compte, on est en droit de supposer qu'il se fait à la manière accoutumée, jusqu'à ce qu'il y ait preuve du contraire.

Les autruches passent pour être fort lascives et s'accoupler souvent. Thévenot est le seul qui dise qu'elles s'assortissent par paires, et que chaque mâle n'a qu'une femelle, contre l'usage des oiseaux pesans.

Le temps de la ponte dépend du climat qu'elles habitent; et c'est toujours aux environs du solstice d'été, c'est-à-dire au commencement de juillet, dans l'Afrique septentrionale, et sur la fin de décembre dans l'Afrique méridionale. La température du climat influe aussi beaucoup sur leur

manière de couver ; dans la zone torride, elles se contentent de déposer leurs œufs sur un amas de sable qu'elles ont formé grossièrement avec leurs pieds, et où la seule chaleur du soleil les fait éclore ; à peine les couvent-elles pendant la nuit, et cela même n'est pas toujours nécessaire, puisqu'on en a vu éclore qui n'avoient point été couvés par la mère, ni même exposés aux rayons du soleil ; mais, quoique les autruches ne couvent point ou que très-peu leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent : au contraire, elles veillent assidûment à leur conservation, et ne les perdent guère de vue ; c'est de là qu'on a pris occasion de dire qu'elles les couvoient des yeux, à la lettre ; et Diodore rapporte une façon de prendre ces animaux, fondée sur leur grand attachement pour leur couvée, c'est de planter en terre, aux environs du nid et à une juste hauteur, des pieux armés de pointes bien acé-

rées, dans lesquelles la mère s'enferre d'elle-même lorsqu'elle revient avec empressement se poser sur ses œufs.

Quoique le climat de la France soit beaucoup moins chaud que celui de la Barbarie, on a vu des autruches pondre à la ménagerie de Versailles ; mais MM. de l'Académie ont tenté inutilement de faire éclore ces œufs par une incubation artificielle, soit en employant la chaleur du soleil, ou celle d'un feu gradué et ménagé avec art : ils n'ont jamais pu parvenir à découvrir dans les uns ni dans les autres, aucune organisation commencée, ni même aucune disposition apparente à la génération d'un nouvel etre; le jaune et le blanc de celui qui avoit été exposé au feu, s'étoient un peu épaissis ; celui qui avoit été mis au soleil, avoit contracté une très-mauvaise odeur ; et aucun ne présentoit la moindre apparence d'un fœtus ébauché, en sorte que cette incubation philosophique

n'eut aucun succès. M. de Réaumur n'existoit pas encore.

Ces œufs sont très-durs, très-pesans et très-gros : mais on se les représente quelquefois encore plus gros qu'ils ne sont en effet, en prenant des œufs de crocodiles pour des œufs d'autruche ; on a dit qu'ils étoient comme la tête d'un enfant, qu'ils pouvoient contenir jusqu'à une pinte de liqueur, qu'ils pesoient quinze livres, et qu'une autruche en pondoit cinquante dans une année ; Élien a dit jusqu'à quatre-vingts. Mais la plupart de ces faits me paroissent évidemment éxagérés; car, 1°. comment se peut-il faire qu'un œuf dont la coque ne pèse pas plus d'une livre, et qui contient au plus une pinte de liqueur, soit du poids total de quinze livres ? il faudroit pour cela que le blanc et le jaune de cet œuf fussent sept fois plus denses que l'eau, trois fois plus que le marbre, et à-peu-près autant que l'étain, ce qui est dur à supposer.

2°. En admettant avec Willulghby, que l'autruche pond dans une année cinquante œufs, pesant quinze livres chacun, il s'ensuivroit que le poids total de la ponte seroit de sept cent cinquante livres, ce qui est beaucoup pour un animal qui n'en pèse que quatre-vingts.

Il me paroît donc qu'il y a une réduction considérable à faire, tant sur le poids des œufs que sur leur nombre, et il est fâcheux qu'on n'ait pas de Mémoires assez sûrs pour déterminer avec justesse la quantité de cette réduction. On pourroit, en attendant, fixer le nombre des œufs d'après Aristote, à vingt-cinq ou trente; et d'après les modernes qui ont parlé le plus sagement, à trente-six: en admettant deux ou trois couvées, et douze œufs par chaque couvée, on pourroit encore déterminer le poids de chaque œuf à trois ou quatre livres, en passant une livre plus ou moins pour la coque, et

deux ou trois livres pour la pinte de blanc et de jaune qu'elle contient : ainsi il y a bien loin de cette fixation conjecturale à une observation précise. Beaucoup de gens écrivent, mais il en est peu qui mesurent, qui pèsent, qui comparent ; de quinze ou seize autruches, dont on a fait la dissection en différens pays, il n'y en a qu'une seule qui ait été pesée, et c'est celle dont nous devons la description à Vallisnieri. On ne sait pas mieux le temps qui est nécessaire pour l'incubation des œufs : tout ce qu'on sait, ou plutôt tout ce qu'on assure, c'est qu'aussitôt que les jeunes autruches sont écloses, elles sont en état de marcher, et même de courir et de chercher leur nourriture, en sorte que dans la zone torride, où elles trouvent le degré de chaleur qui leur convient et la nourriture qui leur est propre, elles sont émancipées en naissant, et sont abandonnées de leur mère, dont les soins leur sont inutiles :

mais dans les pays moins chauds, par exemple au Cap de Bonne-Espérance, la mère veille à ses petits tant que ses secours leur sont nécesaires, et partout les soins sont proportionnés aux besoins.

Les jeunes autruches sont d'un gris-cendré la première année, et ont des plumes par-tout, mais ce sont de fausses plumes qui tombent bientôt d'elles-mêmes pour ne plus revenir sur les parties qui doivent être nues, comme la tête, le haut du cou, les cuisses, les flancs et le dessous des ailes; elles sont remplacées sur le reste du corps par des plumes alternativement blanches et noires, et quelquefois grises par le mélange de ces deux couleurs fondues ensemble; les plus courtes sont sur la partie inférieure du cou, la seule qui en soit revêtue; elles deviennent plus longues sur le ventre et sur le dos; les plus longues de toutes sont à l'extrémité de la queue et des ailes, et ce

sont les plus recherchées. M. Klein dit, d'après Albert, que les plumes du dos sont très-noires dans les mâles, et brunes dans les femelles : cependant, MM. de l'Académie qui ont disséqué huit autruches, dont cinq mâles et trois femelles, ont trouvé le plumage à-peu-près semblable dans les unes et les autres ; mais on n'en a jamais vu qui eussent les plumes rouges, vertes, bleues et jaunes, comme Cardan semble l'avoir cru par une méprise bien déplacée dans un ouvrage *sur la subtilité*.

Redi a reconnu, par de nombreuses observations, que presque tous les oiseaux étoient sujets à avoir de la vermine dans leurs plumes, et même de plusieurs espèces ; et que la plupart avoient leurs insectes particuliers qui ne se rencontroient point ailleurs; mais il n'en a jamais trouvé en aucune saison dans les autruches, quoiqu'il ait fait ses observations sur douze de ces

animaux, dont quelques-uns étoient récemment arrivés de Barbarie.

D'un autre côté, Vallisnieri, qui en a disséqué deux, n'a trouvé dans leur intérieur ni lombrils, ni vers, ni insectes quelconques ; il semble qu'aucun de ces animaux n'ait d'appétit pour la chair de l'autruche, qu'ils l'évitent même et la craignent, et que cette chair ait quelque qualité contraire à leur multiplication, à moins qu'on ne veuille attribuer cet effet, du moins pour l'intérieur, à la force de l'estomac et de tous les organes digestifs : car l'autruche a une grande réputation à cet égard ; il y a bien des gens encore qui croient qu'elle digère le fer, comme la volaille commune digère les grains d'orge ; quelques auteurs ont même avancé qu'elle digéroit le fer rouge : mais on me dispensera, sans doute, de réfuter sérieusement cette dernière assertion ; ce sera bien assez de déterminer, d'après les faits, dans quel sens

on peut dire que l'autruche digère le fer à froid.

Il est certain que ces animaux vivent principalement de matières végétales, qu'ils ont le gésier muni de muscles très-forts, comme tous les granivores, et qu'ils avalent fort souvent du fer, du cuivre, des pierres, du verre, du bois, et tout ce qui se présente; je ne nierois pas même qu'ils n'avalassent quelquefois du fer rouge, pourvu que ce fût en petite quantité; et je ne pense pas avec cela que ce fût impunément: il paroît qu'ils avalent tout ce qu'ils trouvent, jusqu'à ce que leurs grands estomacs soient entièrement pleins, et que le besoin de les lester par un volume suffisant de matière, est l'une des principales causes de leur voracité. Dans les sujets disséqués par Warren et par Ramby, les ventricules étoient tellement remplis et distendus, que la première idee qui vint à ces deux anatomistes fut de douter que ces animaux

eussent jamais pu digérer une telle surcharge de nourriture. Ramby ajoute que les matières contenues dans ces ventricules paroissoient n'avoir subi qu'une légère altération. Vallisnieri trouva aussi le premier ventricule entièrement plein d'herbes, de fruits, de légumes, de noix, de cordes, de pierres, de verre, de cuivre jaune et rouge, de fer, d'étain, de plomb et de bois; il y en avoit entre autres un morceau, et c'étoit le dernier avalé, puisqu'il étoit tout au-dessus, lequel ne pesoit pas loin d'une livre. MM. de l'Académie assurent que les ventricules des huit autruches qu'ils ont observées se sont toujours trouvés remplis de foin, d'herbes, d'orge, de fèves, d'os, de monnoies, de cuivre et de cailloux, dont quelques-uns avoient la grosseur d'un œuf. L'autruche entassse donc les matières dans ses estomacs à raison de leur capacité, et par la nécessité de les remplir; et comme elle digère avec fa-

cilité et promptitude, il est aisé de comprendre pourquoi elle est insatiable.

Mais, quelque insatiable qu'elle soit, on me demandera toujours, non pas pourquoi elle consomme tant de nourriture, mais pourquoi elle avale des matières qui ne peuvent point la nourrir, et qui peuvent même lui faire beaucoup de mal : je répondrai que c'est parce qu'elle est privée du sens du goût; et cela est d'autant plus vraisemblable, que sa langue, étant bien examinée par d'habiles anatomistes, leur a paru dépourvue de toutes ces papilles sensibles et nerveuses, dans lesquelles on croit, avec assez de fondement, que réside la sensation du goût : je croirois même qu'elle auroit le sens de l'odorat fort obtus, car ce sens est celui qui sert le plus aux animaux pour le discernement de leur nourriture; et l'autruche a si peu de ce discernement, qu'elle avale non-seulement le fer, les

cailloux, le verre, mais même le cuivre, qui a une si mauvaise odeur; et que Vallisnieri en a vu une qui étoit morte pour avoir dévoré une grande quantité de chaux vive : les gallinacés, et autres granivores qui n'ont pas les organes du goût fort sensibles, avalent bien de petites pierres, qu'ils prennent apparemment pour de petites graines, lorsqu'elles sont mêlées ensemble; mais, si on leur présente pour toute nourriture un nombre connu de ces petites pierres, ils mourront de faim sans en avaler une seule; à plus forte raison ne toucheroient-ils point à la chaux vive : et l'on peut conclure de là, ce me semble, que l'autruche est un des oiseaux dont les sens du goût, de l'odorat, et même celui du toucher dans les parties internes de la bouche, sont les plus émoussés et les plus obtus, en quoi il faut convenir qu'elle s'éloigne beaucoup de la nature des quadrupèdes.

Mais enfin que deviennent les subs-

tances dures, réfractaires et nuisibles, que l'autruche avale sans choix et dans la seule intention de se remplir ? que deviennent sur-tout le cuivre, le verre, le fer ? Sur cela les avis sont partagés, et chacun cite des faits à l'appui de son opinion. M. Perrault, ayant trouvé soixante et dix doubles dans l'estomac d'un de ces animaux, remarqua qu'ils étoient la plupart usés et consumés presque aux trois quarts; mais il jugea que c'étoit plutôt par leur frottement mutuel et celui des cailloux que par l'action d'aucun acide, vu que quelques-uns de ces doubles, qui étoient bossus, se trouvèrent fort usés du côté convexe, qui étoit aussi le plus exposé aux frottemens, et nullement endommagés du côté concave; d'où il conclut que, dans les oiseaux, la dissolution de la nourriture ne se fait pas seulement par des esprits subtils et pénétrans, mais encore par l'action organique du ventricule, qui comprime et bat

incessamment les alimens avec les corps durs que ces mêmes animaux ont l'instinct d'avaler ; et, comme toutes les matières contenues dans cet estomac étoient teintes en vert, il conclut encore que la dissolution du cuivre s'y étoit faite non par un dissolvant particulier, ni par voie de digestion, mais de la même manière qu'elle se feroit si l'on broyoit ce métal avec des herbes, ou avec quelque liqueur acide ou salée : il ajoute que le cuivre, bien loin de se tourner en nourriture dans l'estomac de l'autruche, y agissoit au contraire comme poison, et que toutes celles qui en avaloient beaucoup mouroient bientôt après.

Vallisnieri pense au contraire que l'autruche digère ou dissout les corps durs, principalement par l'action du dissolvant de l'estomac, sans exclure celle des chocs et frottemens, qui peuvent aider à cette action principale ; voici ses preuves :

1°. Les morceaux de bois, de fer ou de verre, qui ont séjourné quelque temps dans les ventricules de l'autruche, ne sont point lisses et luisans comme ils devroient l'être s'ils eussent été usés par le frottement; mais ils sont raboteux, sillonnés, criblés comme ils doivent l'être, en supposant qu'ils aient été rongés par un dissolvant actif.

2°. Ce dissolvant réduit les corps les plus durs, de même que les herbes, les grains et les os, en molécules impalpables qu'on peut appercevoir au microscope, et même à l'œil nu.

3°. Il a trouvé dans un estomac d'autruche un clou implanté dans l'une de ses parois, et qui traversoit cet estomac de façon que les parois opposées ne pouvoient s'approcher, ni par conséquent comprimer les matières contenues autant qu'elles le font d'ordinaire : cependant les alimens étoient aussi bien dissous dans ce ventricule

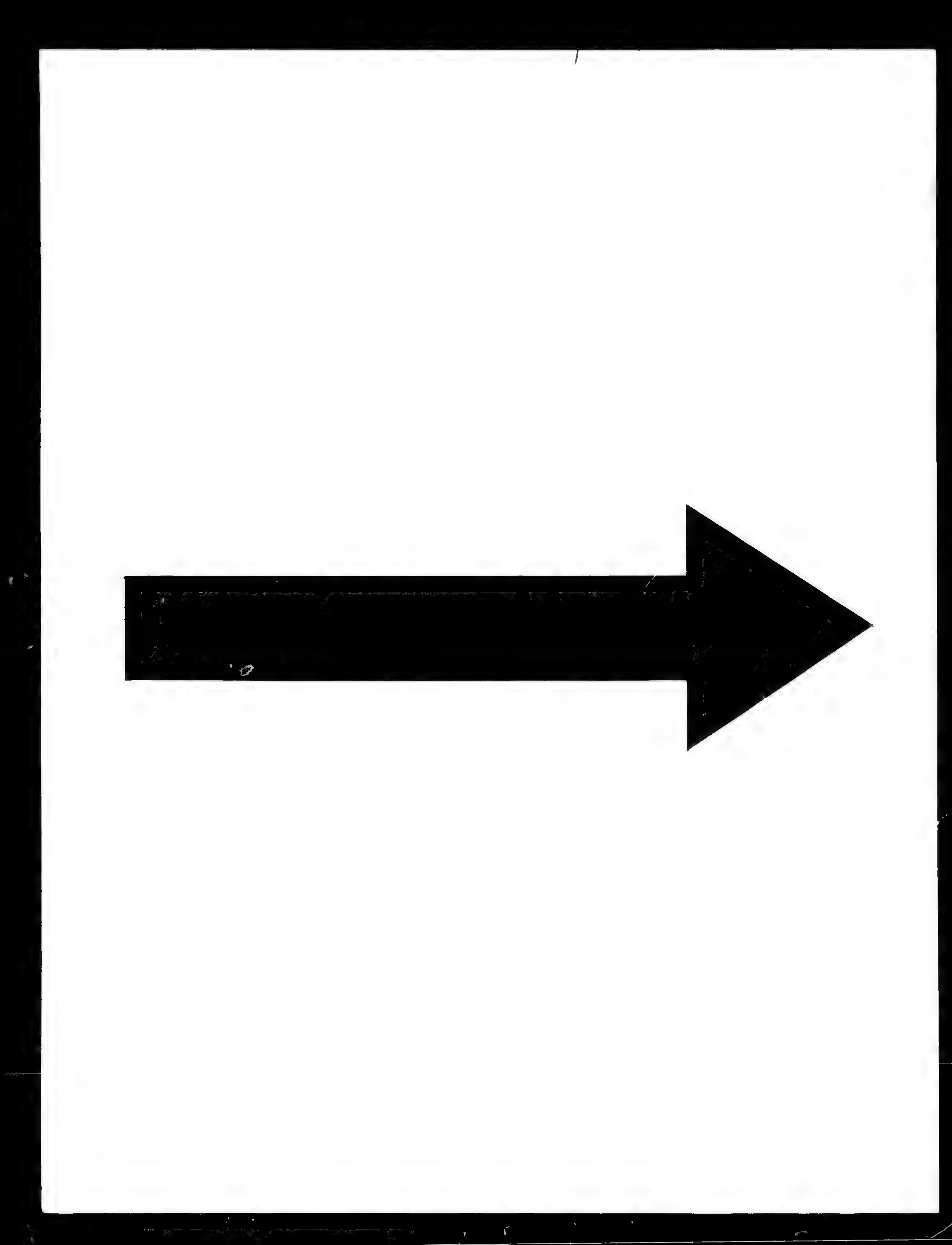
que dans un autre qui n'étoit traversé d'aucun clou, ce qui prouve au moins que la digestion ne se fait pas dans l'autruche uniquement par trituration.

4°. Il a vu un dé à coudre, de cuivre, trouvé dans l'estomac d'un chapon, lequel n'étoit rongé que dans le seul endroit par où il touchoit au gésier, et qui par conséquent étoit le moins exposé aux chocs des autres corps durs; preuve que la dissolution des métaux dans l'estomac des chapons se fait plutôt par l'action d'un dissolvant, quel qu'il soit, que par celle des chocs et des frottemens; et cette conséquence s'étend assez naturellement aux autruches.

5°. Il a vu une pièce de monnoie rongée si profondément, que son poids étoit réduit à trois grains.

6°. Les glandes du premier estomac donnent, étant pressées, une liqueur visqueuse, jaunâtre, insipide, et qui néanmoins imprime très-promptement sur le fer une tache obscure.

7°. Enfin l'activité de ces sucs, la force des muscles du gésier, et la couleur noire qui teint les excrémens des autruches qui ont avalé du fer, comme elle teint ceux des personnes qui font u[illegible] les martiaux et les digèren[illegible] [illegible]nant à l'appui des faits préc[illegible] [illegible]rise Vallisnieri à conjecturer, [illegible] pas tout-à-fait que les autruches digèrent le fer et s'en nourrissent, comme divers insectes ou reptiles se nourrissent de terre et de pierres, mais que les pierres, les métaux, et surtout le fer, dissous par le suc des glandes, servent à tempérer comme absorbans les fermens trop actifs de l'estomac; qu'ils peuvent se mêler à la nourriture comme élémens utiles, l'assaisonner, augmenter la force des solides, et d'autant plus que le fer entre, comme on sait, dans la composition des êtres vivans, et que, lorsqu'il est suffisamment atténué par des acides convenables, il se volatilise et acquiert



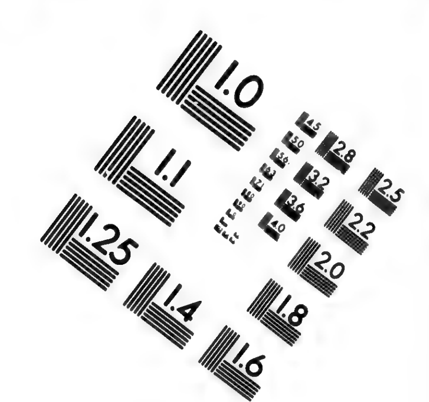
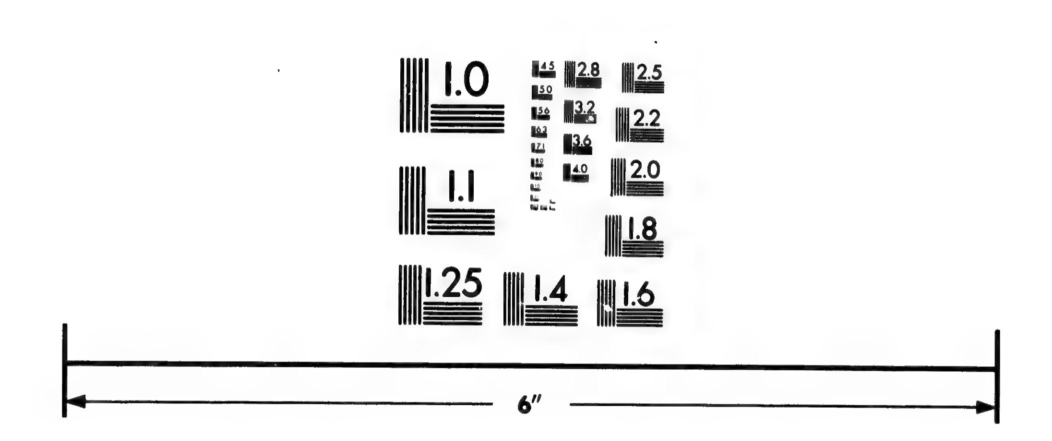


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



une tendance à végéter, pour ainsi dire, et à prendre des formes analogues à celles des plantes, comme on le voit dans l'arbre de mars; et c'est en effet le seul sens raisonnable dans lequel on puisse dire que l'autruche digère le fer; et, quand elle auroit l'estomac assez fort pour le digérer véritablement, ce n'est que par une erreur bien ridicule qu'on auroit pu attribuer à ce gésier, comme on a fait, la qualité d'un remède et la vertu d'aider à la digestion, puisqu'on ne peut nier qu'il ne soit par lui-même un morceau tout-à-fait indigeste : mais telle est la nature de l'esprit humain; lorsqu'il est une fois frappé de quelque objet rare et singulier, il se plaît à le rendre plus singulier encore, en lui attribuant des propriétés chimériques et souvent absurdes : c'est ainsi qu'on a prétendu que les pierres les plus transparentes qu'on trouve dans les ventricules de l'autruche avoient aussi la vertu, étant portées au cou, de faire

faire de bonnes digestions; que la tunique intérieure de son gésier avoit celle de ranimer un tempérament affoibli, et d'inspirer de l'amour; son foie, celle de guérir le mal caduc; son sang, celle de rétablir la vue; la coque de ses œufs réduite en poudre, celle de soulager les douleurs de la goutte et de la gravelle, etc. Vallisnieri a eu occasion de constater, par ses expériences, la fausseté de la plupart de ces prétendues vertus; et ses expériences sont d'autant plus décisives, qu'il les a faites sur les personnes les plus crédules et les plus prévenues.

L'autruche est un oiseau propre et particulier à l'Afrique, aux îles voisines de ce continent, et à la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique : ces régions, qui sont le pays natal du chameau, du rhinocéros, de l'éléphant et de plusieurs autres grands animaux, devoient être aussi la patrie de l'autruche, qui est l'éléphant des oiseaux.

Elles sont très-fréquentes dans les montagnes situées au sud-ouest d'Alexandrie, suivant le docteur Pokoke. Un missionnaire dit qu'on en trouve à Goa, mais beaucoup moins qu'en Arabie. Philostrate prétend même qu'Apollonius en trouva jusqu'au-delà du Gange, mais c'étoit sans doute dans un temps où ce pays étoit moins peuplé qu'aujourd'hui : les voyageurs modernes n'en ont point apperçu dans ce même pays, sinon celles qu'on y avoit menées d'ailleurs, et tous conviennent qu'elles ne s'écartent guère au-delà du trente-cinquième degré de latitude de part et d'autre de la ligne ; et, comme l'autruche ne vole point, elle est dans le cas de tous les quadrupèdes des parties méridionales de l'ancien continent, c'est-à-dire, qu'elle n'a pu passer dans le nouveau ; aussi n'en a-t-on point trouvé en Amérique, quoiqu'on ait donné son nom au touyou, qui lui ressemble en effet en ce qu'il ne

vole point, et par quelques autres rapports, mais qui est d'une espèce différente, comme nous le verrons bientôt dans son histoire : par la même raison, on ne l'a jamais rencontrée en Europe, où elle auroit cependant pu trouver un climat convenable à sa nature dans la Morée, et au midi de l'Espagne et de l'Italie; mais, pour se rendre dans ces contrées, il eût fallu ou franchir les mers qui l'en séparoient, ce qui lui étoit impossible, ou faire le tour de ces mers, et remonter jusqu'au cinquantième degré de latitude pour revenir par le nord en traversant des régions très-peuplées, nouvel obstacle doublement insurmontable à la migration d'un animal qui ne se plaît que dans les pays chauds et les déserts : les autruches habitent en effet, par préférence, les lieux les plus solitaires et les plus arides où il ne pleut presque jamais; et cela confirme ce que disent les Arabes, qu'elles ne boivent point.

Elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses, qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie, et ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane. Leur vie doit être un peu dure dans ces solitudes vastes et stériles; mais elles y trouvent la liberté et l'amour; et quel désert, à ce prix, ne seroit un lieu de délices ! C'est pour jouir au sein de la nature des biens inestimables qu'elles fuient l'homme; mais l'homme, qui sait le profit qu'il en peut tirer, les va chercher dans leurs retraites les plus sauvages; il se nourrit de leurs œufs, du leur sang, de leur graisse, de leur chair; il se pare de leurs plumes; il conserve peut-être l'espérance de les subjuguer tout-à-fait, et de les mettre au nombre de ses esclaves. L'autruche promet trop d'avantages à l'homme, pour qu'elle puisse être en sûreté dans ses déserts.

Des peuples entiers ont mérité le nom de *struthophages*, par l'usage où

ils étoient de manger de l'autruche ; et ces peuples étoient voisins des éléphantophages, qui ne faisoient pas meilleure chère. Apicius prescrit, et avec grande raison, une sauce un peu vive pour cette viande, ce qui prouve au moins qu'elle étoit en usage chez les Romains ; mais nous en avons d'autres preuves. L'empereur Héliogabale fit un jour servir la cervelle de six cents autruches dans un seul repas ; cet empereur avoit, comme on sait, la fantaisie de ne manger chaque jour que d'une seule viande, comme faisans, cochons, poulets, et l'autruche étoit du nombre, mais apprêtée sans doute à la manière d'Apicius : encore aujourd'hui les habitans de la Lybie, de la Numidie, etc. en nourrissent de privées, dont ils mangent la chair et vendent les plumes ; cependant les chiens ni les chats ne voulurent pas même sentir la chair d'une autruche que Vallisnieri avoit disséquée, quoi-

que cette chair fût encore fraîche et vermeille : à la vérité l'autruche étoit d'une très-grande maigreur ; de plus, elle pouvoit être vieille ; et Léon l'Africain, qui en avoit goûté sur les lieux, nous apprend qu'on ne mangeoit guère que les jeunes, et même après les avoir engraissées : le rabbin David Kimbi ajoute qu'on préféroit les femelles, et peut-être en eût-on fait un mets passable en les soumettant à la castration.

Cadamosto et quelques autres voyageurs disent avoir goûté des œufs d'autruche, et ne les avoir point trouvés mauvais ; de Brue et Le Maire assurent que dans un seul de ses œufs il y a de quoi nourrir huit hommes ; d'autres, qu'il pèse autant que trente œufs de poule ; mais il y a bien loin de là à quinze livres.

On fait avec la coque de ces œufs des espèces de coupes qui durcissent avec le temps, et ressemblent en quelque sorte à de l'ivoire.

Lorsque les Arabes ont tué une autruche, ils lui ouvrent la gorge, font une ligature au-dessous du trou, et, la prenant ensuite à trois ou quatre, ils la secouent et la ressassent, comme on ressasseroit une outre pour la rincer; après quoi la ligature étant défaite, il sort par le trou fait à la gorge une quantité considérable de mantèque en consistance d'huile figée; on en tire quelquefois jusqu'à vingt livres d'une seule autruche : cette mantèque n'est autre chose que le sang de l'animal, mêlé, non avec sa chair, comme on l'a dit, puisqu'on ne lui en trouvoit point sur le ventre et la poitrine, où en effet il n'y en a jamais, mais avec cette graisse qui, dans les autruches grasses, forme une couche épaisse de plusieurs pouces sur les intestins : les habitans du pays prétendent que la mantèque est un très-bon manger, mais qu'elle donne le cours de ventre.

Les Ethiopiens écorchent les autru-

ches et vendent leurs peaux aux marchands d'Alexandrie ; le cuir en est très-épais, et les Arabes s'en faisoient autrefois des espèces de soubrevestes, qui leur tenoient lieu de cuirasse et de bouclier. Belon a vu une grande quantité de ces peaux tout emplumées dans les boutiques d'Alexandrie ; les longues plumes blanches de la queue et des ailes ont été recherchées dans tous les temps : les anciens les employoient comme ornement et comme distinction militaire, et elles avoient succédé aux plumes de cygne ; car les oiseaux ont toujours été en possession de fournir aux peuples policés, comme aux peuples sauvages, une partie de leur parure. Aldrovande nous apprend qu'on voit encore à Rome deux statues anciennes, l'une de Minerve et l'autre de Pyrrhus, dont le casque est orné de plumes d'autruche ; c'est apparemment de ces mêmes plumes qu'étoit composé le panache des soldats

romains dont parle Polybe, et qui consistoit en trois plumes noires ou rouges d'environ une coudée de haut ; c'est précisément la longueur des grandes plumes d'autruche. En Turquie aujourd'hui, un janissaire qui s'est signalé par quelques faits d'armes a le droit d'en décorer son turban ; et la sultane, dans le sérail, projetant de plus douces victoires, les admet dans sa parure avec complaisance. Au royaume de Congo, on mêle ces plumes avec celles du paon, pour en faire des enseignes de guerre ; et les dames d'Angleterre et d'Italie s'en font des espèces d'éventails : on sait assez quelle prodigieuse consommation il s'en fait en Europe pour les chapeaux, les casques, les habillemens de théâtre, les ameublemens, les dais, les cérémonies funèbres ; et même pour la parure des femmes ; et il faut avouer qu'elles font un bon effet, soit par leurs couleurs naturelles ou artificielles, soit par leur mou-

vement doux et ondoyant; mais il est bon de savoir que les plumes dont on fait le plus de cas sont celles qui s'arrachent à l'animal vivant, et on les reconnoît en ce que leur tuyau étant pressé dans les doigts, donne un suc sanguinolent; celles, au contraire, qui ont été arrachées après la mort, sont sèches, légères, et fort sujettes aux vers.

Les autruches, quoiqu'habitantes du désert, ne sont pas aussi sauvages qu'on l'imagineroit : tous les voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'apprivoisent facilement, sur-tout lorsqu'elles sont jeunes. Les habitans de Dara, ceux de Lybie, etc. en nourrissent des troupeaux, dont ils tirent sans doute ces plumes de première qualité, qui ne se prennent que sur les autruches vivantes; elles s'apprivoisent même sans qu'on y mette de soin, et par la seule habitude de voir des hommes et d'en recevoir la nour-

riture et de bons traitemens. Brue en ayant acheté deux à Serimpate, sur la côte d'Afrique, les trouva tout apprivoisées lorsqu'il arriva au fort Saint-Louis.

On fait plus que de les apprivoiser, on en a dompté quelques-unes au point de les monter comme on monte un cheval; et ce n'est pas une invention moderne, car le tyran Firmius, qui régnoit en Egypte sur la fin du troisième siècle, se faisoit porter, dit-on, par de grandes autruches. Moore, anglais, dit avoir vu, à Joar en Afrique, un homme voyageant sur une autruche. Vallisnieri parle d'un jeune homme qui s'étoit fait voir à Venise monté sur une autruche, et lui faisant faire des espèces de voltes devant le menu peuple; enfin M. Adanson a vu au comptoir de Podor deux autruches encore jeunes, dont la plus forte couroit plus vîte que le meilleur coureur anglais, quoiqu'elle eût deux nègres sur

son dos. Tout cela prouve que ces animaux, sans être absolument farouches, sont néanmoins d'une nature rétive, et que si on peut les apprivoiser jusqu'à se laisser mener en troupeaux, revenir au bercail, et même à souffrir qu'on les monte, il est difficile et peut-être impossible de les réduire à obéir à la main du cavalier, à sentir ses demandes, comprendre ses volontés et s'y soumettre : nous voyons par la relation même de M. Adanson, que l'autruche de Podor ne s'éloigna pas beaucoup, mais qu'elle fit plusieurs fois le tour de la bourgade, et qu'on ne put l'arrêter qu'en lui barrant le passage : docile à un certain point par stupidité, elle paroît intraitable par son naturel ; et il faut bien que cela soit, puisque l'Arabe qui a dompté le cheval et subjugué le chameau n'a pu encore maîtriser entièrement l'autruche : cependant jusque-là on ne pourra tirer parti de sa vîtesse et de sa force; car la force

d'un domestique indocile se tourne presque toujours contre son maître.

Au reste, quoique les autruches courent plus vîte que le cheval, c'est cependant avec le cheval qu'on les court et qu'on les prend; mais on voit bien qu'il y faut un peu d'industrie : celle des Arabes consiste à les suivre à vue, sans les trop presser, et sur-tout à les inquiéter assez pour les empêcher de prendre de la nourriture, mais point assez pour les déterminer à s'échapper par une fuite prompte; cela est d'autant plus facile qu'elles ne vont guère sur une ligne droite, et qu'elles décrivent presque toujours dans leur course un cercle plus ou moins étendu : les Arabes peuvent donc diriger leur marche sur un cercle concentrique, intérieur, par conséquent plus étroit, et les suivre toujours à une juste distance, en faisant beaucoup moins de chemin qu'elles : lorsqu'ils les ont ainsi fatiguées et affamées pendant un ou deux

jours, ils prennent leur moment, fondent sur elles au grand galop en les menant contre le vent autant qu'il est possible, et les tuent à coups de bâton pour que leur sang ne gâte point le beau blanc de leurs plumes : on dit que lorsqu'elles se sentent forcées et hors d'état d'échapper aux chasseurs, elles cachent leur tête, et croyent qu'on ne les voit plus; mais il pourroit se faire que l'absurdité de cette intention retombât sur ceux qui ont voulu s'en rendre les interprètes, et qu'elles n'eussent d'autre but en cachant leur tête que de mettre du moins en sûreté la partie qui est en même temps la plus importante et la plus foible.

Les struthophages avoient une autre façon de prendre ces animaux : ils se couvroient d'une peau d'autruche; passant leur bras dans le cou, ils lui faisoient faire tous les mouvemens que fait ordinairement l'autruche elle-même, et par ce moyen ils pouvoient ai-

sément les approcher et les surprendre : c'est ainsi que les sauvages d'Amérique se déguisent en chevreuils pour prendre les chevreuils.

On s'est encore servi de chiens et de filets pour cette chasse, mais il paroît qu'on la fait plus communément à cheval ; et cela seul suffit pour expliquer l'antipathie qu'on a cru remarquer entre le cheval et l'autruche.

Lorsque celle-ci court, elle déploie ses ailes et les grandes plumes de sa queue, non pas qu'elle en tire aucun secours pour aller plus vîte, comme je l'ai déjà dit, mais par un effet très-ordinaire de la correspondance des muscles, et de la manière qu'un homme qui court agite ses bras, ou qu'un éléphant qui revient sur le chasseur, dresse et déploie ses grandes oreilles : la preuve sans réplique que ce n'est point pour accélérer son mouvement que l'autruche relève ainsi ses ailes, c'est qu'elle les relève lors même qu'elle va contre

le vent, quoique dans ce cas elles ne puissent être qu'un obstacle : la vîtesse d'un animal n'est que l'effet de sa force employée contre sa pesanteur ; et comme l'autruche est en même temps très-pesante et très-vîte à la course, il s'ensuit qu'elle doit avoir beaucoup de force : cependant, malgré sa force, elle conserve les mœurs des granivores ; elle n'attaque point les animaux plus foibles, rarement même se met-elle en défense contre ceux qui l'attaquent ; bordée sur tout le corps d'un cuir épais et dur, pourvue d'un large *sternum* qui lui tient lieu de cuirasse, munie d'une seconde cuirasse d'insensibilité, elle s'apperçoit à peine des petites atteintes du dehors ; et elle sait se soustraire aux grands dangers par la rapidité de sa fuite ; si quelquefois elle se défend, c'est avec le bec, avec les piquans de ses ailes, et sur-tout avec les pieds. Thévenot en a vu une qui d'un coup de pied renversa un chien. Belon dit dans son vieux

langage qu'elle pourroit ainsi *ruer par terre* un homme qui fuiroit devant elle; mais qu'elle jette, en fuyant, des pierres à ceux qui la poursuivent : j'en doute beaucoup, et d'autant plus, que la vîtesse de sa course en avant seroit autant de retranché sur celle des pierres qu'elle lanceroit en arrière, et que ces deux vîtesses opposées étant à-peu-près égales, puisqu'elles ont toutes deux pour principe le mouvement des pieds, elles se détruiroient nécessairement : d'ailleurs ce fait avancé par Pline, et répété par beaucoup d'autres, ne me paroît point avoir été confirmé par aucun moderne digne de foi, et l'on sait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique.

Léon l'Africain a dit que l'autruche étoit privée du sens de l'ouïe; cepenpendant nous avons vu plus haut qu'elle paroissoit avoir tous les organes d'où dépendent les sensations de ce genre : l'ouverture des oreilles est même fort

grande, et n'est point ombragée par les plumes; ainsi il est probable ou qu'elle n'est sourde qu'en certaines circonstances, comme le tétras, c'est-à-dire, dans la saison de l'amour, ou qu'on a imputé quelquefois à surdité ce qui n'étoit que l'effet de la stupidité.

C'est aussi dans la même saison, selon toute apparence, qu'elle fait entendre sa voix; elle la fait rarement entendre, car très-peu de personnes en ont parlé: les écrivains sacrés comparent son cri à un gémissement, et on prétend même que son nom hébreu *jacnah* est formé d'*ianah*, qui signifie hurler. Le docteur Browne dit que ce cri ressemble à la voix d'un enfant enroué, et qu'il est plus triste encore; comment donc avec cela ne paroîtroit-il pas lugubre et même terrible, selon l'expression de M. Sandys, à des voyageurs qui ne s'enfoncent qu'avec inquiétude dans l'immensité de ces déserts, et pour qui tout être animé, sans en excepter l'homme, est

un objet à craindre et une rencontre dangereuse ?

LE TOUYOU.

L'AUTRUCHE de l'Amérique méridionale, appelée aussi *autruche d'occident*, *autruche de Magellan et de la Guiane*, n'est point une autruche : je crois que Le Maire est le premier voyageur, qui, trompé par quelques traits de ressemblance avec l'autruche d'Afrique , lui ait appliqué ce nom. Klein, qui a bien vu que l'espèce étoit différente, s'est contenté de l'appeler *autruche bâtarde*. M. Barrère la nomme tantôt un *héron*, tantôt une *grue-ferrivore*, tantôt un *émeu à long cou ;* d'autres ont cru beaucoup mieux faire en lui appliquant d'après des rapports, à la vérité mieux saisis, cette dénomination composée, *casoar gris à bec d'autruche ;* Moehring et M. Brisson lui donnent le nom latin de *rhea*, auquel le dernier ajoute le nom

américain de touyou, formé de celui de *touyouyou* qu'il porte communément dans la Guiane; d'autres sauvages lui ont donné d'autres noms, *yardu, yandu, andu* et *nandu guacu,* au Brésil; *sallian,* dans l'île de Maragnan; *suri*, au Chili, etc. voilà bien des noms pour un oiseau si nouvellement connu; pour moi j'adopterai volontiers celui de touyou, que lui a donné, ou plutôt que lui a conservé M. Brisson, et je préférerai, sans hésiter, ce nom barbare, qui vraisemblablement a quelque rapport à la voix ou au cri de l'oiseau, je le préférerai, dis-je, aux dénominations scientifiques, qui trop souvent ne sont propres qu'à donner de fausses idées, et aux noms nouveaux qui n'indiquent aucun caractère, aucun attribut essentiel de l'être auquel on les applique.

M. Brisson paroît croire qu'Aldrovande a voulu désigner le touyou sous le nom d'*avis eme*, et il est très-vrai qu'au *tome III* de l'Ornithologie de ce

dernier, il se trouve une planche qui représente le touyou et le casoar d'après les deux planches de Nieremberg, et qu'au-dessus de la planche d'Aldrovande est écrit en gros caractère: AVIS EME, de même que la figure du touyou, dans Nieremberg, porte en tête le nom d'*émeu;* mais il est visible que ces deux titres ont été ajoutés par les graveurs ou les imprimeurs, peu instruits de l'intention des auteurs, car Aldrovande ne dit pas un mot du touyou; Nieremberg n'en parle que sous les noms d'*yardou*, de *suri et* d'*autruche d'occident;* et tous deux, dans leur description, appliquent les noms d'*eme* et d'*émeu* au seul casoar de Java, en sorte que, pour prévenir la confusion des noms, l'eme d'Aldrovande et l'émeu de Nieremberg ne doivent plus désormais reparoître dans la liste des dénominations du touyou. Marcgrave dit que les Portugais l'appellent *ema* dans leur langue; mais les

Portugais, qui avoient beaucoup de relations dans les Indes orientales, connoissoient l'émeu de Java, et ils ont donné son nom au touyou d'Amérique, qui lui ressembloit plus qu'à aucun autre oiseau, de même que nous avons donné le nom d'*autruche* à ce même touyou; et il doit demeurer pour constant que le nom d'émeu est propre au cazoar des Indes orientales, et ne convient ni au touyou, ni à aucun autre oiseau d'Amérique.

En détaillant les différens noms du touyou, j'ai indiqué en partie les différentes contrées où il se trouve; c'est un un oiseau propre à l'Amérique méridionale, mais qui n'est pas également répandu dans toutes les provinces de ce continent. Marcgrave nous apprend qu'il est rare d'en voir aux environs de Fernambouc; il ne l'est pas moins au Pérou et le long des côtes les plus fréquentées, mais il est plus commun dans la Guiane, dans les capitaineries

de Sérégyppe et de Rio-Grande, dans les provinces intérieures du Brésil, au Chili, dans les vastes forêts qui sont au nord de l'embouchure de la Plata, dans les savanes immenses qui s'étendent au sud de cette rivière, et dans toute la terre Magellanique, jusqu'au port Desiré, et même jusqu'à la côte qui borde le détroit de Magellan. Autrefois il y avoit des cantons dans le Paraguai qui en étoient remplis, sur-tout les campagnes arrosées par l'Uraguai; mais, à mesure que les hommes s'y sont multipliés, ils en ont tué un grand nombre, et le reste s'est éloigné. Le capitaine Vood assure que bien qu'ils abondent sur la côte septentrionale du détroit de Magellan, on n'en voit point du tout sur la côte méridionale, et quoique Coréal dise qu'il en a apperçu dans les îles de la mer du Sud, ce détroit paroît être la borne du climat qui convient au touyou, comme le Cap de Bonne-Espé-

rance est la borne du climat qui convient aux autruches ; et ces îles de la mer du Sud, où Coréal dit avoir vu des touyous, seront apparemment quelques-unes de celles qui avoisinent les côtes orientales de l'Amérique au-delà du détroit. Il paroît de plus que le touyou, qui se plaît comme l'autruche sous la zone torride, s'habitue plus facilement à des pays moins chauds, puisque la pointe de l'Amérique méridionale, qui est terminée par le détroit de Magellan, s'approche bien plus du pôle que le Cap de Bonne-Espérance, ou qu'aucun autre climat habité volontairement par les autruches; mais comme, selon toutes les relations, le toyou n'a pas plus que l'autruche la puissance de voler, qu'il est comme elle un oiseau tout-à-fait terrestre, et que l'Amérique méridionale est séparée de l'ancien continent par des mers immenses, il s'ensuit qu'on ne doit pas plus trouver

touyous dans ce continent, qu'on ne trouve d'autruches en Amérique, et cela est en effet conforme au témoignage de tous les voyageurs.

Le touyou, sans être tout-à-fait aussi gros que l'autruche, est le plus gros oiseau du Nouveau-Monde, les vieux ont jusqu'à six pieds de haut; et Wafer, qui a mesuré la cuisse d'un des plus grands, l'a trouvée presque égale à celle d'un homme; il a le long cou, la petite tête et le bec applati de l'autruche; mais pour tout le reste, il a plus de rapport avec le casoar; je trouve même dans l'histoire du Brésil, par M. l'abbé Prévôt, mais point ailleurs, l'indication d'une espèce de corne que cet oiseau a sur le bec, et qui, si elle existoit en effet, seroit un trait de ressemblance de plus avec le casoar.

Son corps est de forme ovoïde, et paroît presqu'entièremend rond lorsqu'il est revêtu de toutes ses plumes; ses ailes sont très-courtes et inutiles

pour le vol, quoiqu'on prétende qu'elles ne soient pas inutiles pour la course; il a sur le dos et aux environs du croupion, de longues plumes qui lui tombent en arrière et recouvrent l'anus : il n'a point d'autre queue; tout ce plumage est gris sur le dos et blanc sur le ventre; c'est un oiseau très-haut monté, ayant trois doigts à chaque pied, et tous trois en avant; car on ne doit pas regarder comme un doigt ce tubercule calleux et arrondi qu'il a en arrière, et sur lequel le pied se repose comme sur une espèce de talon. On attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de se tenir sur un terrein glissant, et d'y marcher sans tomber; en récompense il court très-légèrement en pleine campagne, élevant tantôt une aile, tantôt une autre, mais avec des intentions qui ne sont pas encore bien éclaircies; Marcgrave prétend que c'est afin de s'en servir comme d'une voile pour prendre le vent; Nie-

remberg, que c'est pour rendre le vent contraire aux chiens qui le poursuivent; Pison et Klein, pour changer souvent la direction de sa course, afin d'éviter par ces zig-zags les flèches des Sauvages; d'autres, enfin, qu'il cherche à s'exciter à courir plus vîte, en se piquant lui-même avec une espèce d'aiguillon dont ses ailes sont armées; mais, quoi qu'il en soit des intentions des touyous, il est certain qu'ils courent avec une très-grande vîtesse, et qu'il est difficile à aucun chien de chasse de pouvoir les atteindre : on en cite un, qui, se voyant coupé, s'élança avec une telle vivacité, qu'il en imposa aux chiens, et s'échappa vers les montagnes. Dans l'impossibilité de les forcer, les Sauvages sont réduits à user d'adresse et à leur tendre des piéges pour les prendre. Marcgrave dit qu'ils vivent de chair et de fruits; mais, si on les eût mieux observés, on eût reconnu sans doute, pour laquelle de

ces deux sortes de nourritures ils ont un appétit de préférence; au défaut des faits, on peut conjecturer que ces oiseaux ayant le même instinct que celui des autruches et des frugivores, qui est d'avaler des pierres, du fer et autres corps durs, ils sont aussi frugivores; et que s'ils mangent quelquefois de la chair, c'est ou parce qu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ayant les sens du goût et de l'odorat obtus comme l'autruche, ils avalent indistinctement tout ce qui se présente.

Nieremberg conte des choses fort étranges au sujet de leur propagation: selon lui, c'est le mâle qui se charge de couver les œufs; pour cela il fait en sorte de rassembler vingt ou trente femelles, afin qu'elles pondent dans un même nid; dès qu'elles ont pondu, il les chasse à grands coups de bec, et vient se poser sur leurs œufs, avec la singulière précaution d'en laisser deux à l'écart qu'il ne couve point; lorsque

les autres commencent à éclore, ces deux-là se trouvent gâtés, et le mâle prévoyant ne manque pas d'en casser un, qui attire une multitude de mouches, de scarabées et d'autres insectes dont les petits se nourrissent; lorsque le premier est consommé, le couveur entame le second, et s'en sert au même usage. Il est certain que tout cela a pu arriver naturellement; il a pu se faire que les œufs inféconds se soient cassés par accident, qu'ils ayent attiré des insectes, lesquels ayent servi de pâture aux jeunes touyous : il n'y a que l'intention du père qui soit suspecte ici; car ce sont toujours ces intentions qu'on prête assez légèrement aux bêtes, qui font le roman de l'Histoire naturelle.

A l'égard de ce mâle, qui se charge, dit-on, de couver à l'exclusion des femelles, je serois fort porté à douter du fait, et comme peu avéré, et comme contraire à l'ordre de la nature : mais ce n'est pas assez d'indiquer une

erreur, il faut, autant qu'on peut, en découvrir les causes, qui remontent quelquefois jusqu'à la vérité; je croirois donc volontiers que celle-ci est fondée sur ce qu'on aura trouvé à quelques couveuses des testicules, et peut-être une apparence de verge, comme on en voit à l'autruche femelle, et qu'on se sera cru en droit d'en conclure que c'étoient autant de mâles.

Wafer dit avoir apperçu dans une terre déserte, au nord de la Plata, vers le trente-quatrième degré de latitude méridionale, une quantité d'œufs de touyou dans le sable, où, selon lui, ces oiseaux les laissent couver : si ce fait est vrai, les détails que donne Nieremberg sur l'incubation de ces mêmes œufs ne peuvent l'être que dans un climat moins chaud et plus voisin du pôle; en effet, les Hollandais trouvèrent aux environs du port Desiré, qui est au quarante-septième degré de la-

titude, un touyou qui couvoit et qu'ils firent envoler ; ils comptèrent dix-neuf œufs dans le nid : c'est ainsi que les autruches ne couvent point ou presque point leurs œufs sous la zone torride, et qu'elles les couvent au Cap de Bonne-Espérance, où la chaleur du climat ne seroit pas suffisante pour les faire éclore.

Lorsque les jeunes touyous viennent de naître, ils sont familiers et suivent la première personne qu'ils rencontrent ; mais en vieillissant ils acquièrent de l'expérience, et deviennent sauvages : il paroît qu'en général leur chair est un assez bon manger, non cependant celle des vieux, qui est dure et de mauvais goût : on pourroit perfectionner cette viande, en élevant des troupeaux de jeunes touyous ; ce qui seroit facile, vu les grandes dispositions qu'ils ont à s'apprivoiser, les engraissant et employant tous les moyens qui nous ont réussi à l'égard

des dindons, qui viennent également des climats chauds et tempérés du continent de l'Amérique.

Leurs plumes ne sont pas, à beaucoup près, aussi belles que celles de l'autruche; Coréal dit même qu'elles ne peuvent servir à rien : il seroit à desirer qu'au lieu de nous parler de leur peu de valeur, les voyageurs nous eussent donné une idée juste de leur structure : on a trop écrit de l'autruche, et pas assez du touyou. Pour faire l'histoire de la première, la plus grande difficulté a été de rassembler tous les faits, de comparer tous les exposés, de discuter toutes les opinions, de saisir la vérité égarée dans le labyrinthe des avis divers ou noyée dans l'abondance des paroles : mais, pour parler du touyou, nous avons été souvent obligés de deviner ce qui est d'après ce qui doit être, de commenter un mot échappé par hasard, d'interpréter jusqu'au silence; au défaut du vrai, de

nous contenter du vraisemblable ; en un mot, de nous résoudre à douter de la plus grande partie de faits principaux, et à ignorer presque tout le reste, jusqu'à ce que les observations futures nous mettent en état de remplir les lacunes, que, faute de Mémoires suffisans, nous laissons aujourd'hui dans son histoire.

LE CASOAR.

Les Hollandais sont les premiers qui ont fait voir cet oiseau en Europe ; ils le rapportèrent de l'île de Java, en 1597, à leur retour du premier voyage qu'ils avoient fait aux Indes orientales : les habitans du pays l'appellent *eme*, dont nous avons fait *emeu* : ceux qui l'ont apporté lui ont aussi donné le nom de *cassoware*, que nous prononçons casoar, et que j'ai adopté, parce qu'il n'a jamais été appliqué à aucun autre oiseau ; au lieu

que celui d'émeu a été appliqué, quoique mal-à-propos, au touyou, comme nous l'avons vu ci-dessus dans l'histoire de cet oiseau.

Le casoar, sans être aussi grand ni même aussi gros que l'autruche, paroît plus massif aux yeux, parce qu'avec un corps d'un volume presque égal il a le cou et les pieds moins longs et beaucoup plus gros à proportion, et la partie du corps plus renflée; ce qui lui donne un air plus lourd.

Celui qui a été décrit par MM. de l'Académie des Sciences avoit cinq pieds et demi du bout du bec au bout des ongles : celui que Clusius a observé étoit d'un quart plus petit. Houtman lui donne une grosseur double de celle du cygne : et d'autres Hollandais celle d'un mouton : cette variété de mesures, loin de nuire à la vérité, est au contraire la seule chose qui puisse nous donner une connoissance approchée de la véritable grandeur du casoar; car la

taille d'un seul individu n'est point la grandeur de l'espèce, et l'on ne peut se former une idée juste de celle-ci qu'en la considérant comme une quantité variable entre certaines limites; d'où il suit qu'un naturaliste, qui auroit comparé avec une bonne critique toutes les dimensions et les descriptions des observateurs, auroit des notions plus exactes et plus sûres de l'espèce que chacun de ces observateurs qui n'auroit connu que l'individu qu'il aura mesuré et décrit.

Le trait le plus remarquable dans la figure du casoar est cette espèce de casque conique, noir par-devant, jaune dans tout le reste, qui s'élève sur le front depuis la base du bec jusqu'au milieu du sommet de la tête, et quelquefois au-delà : ce casque est formé par le renflement des os du crâne en cet endroit, et il est recouvert d'une enveloppe dure composée de plusieurs couches concentriques, et analogues à

la substance de la corne de bœuf; sa forme totale est à-peu-près celle d'un cône tronqué, qui a trois pouces de haut, un pouce de diamètre à sa base, et trois lignes à son sommet. Clusius pensoit que ce casque tomboit tous les ans avec les plumes, lorsque l'oiseau étoit en mue; mais MM. de l'Académie des Sciences ont remarqué avec raison que c'étoit tout au plus l'enveloppe extérieure qui pouvoit tomber ainsi, et non le noyau intérieur, qui, comme nous l'avons dit, fait partie des os du crâne, et même ils ajoutent qu'on ne s'est point apperçu de la chûte de cette enveloppe à la ménagerie de Versailles pendant les quatre années que le casoar qu'ils décrivoient y avoit passées : néanmoins il peut se faire qu'elle tombe en effet, mais en détail, et par une espèce d'exfoliation successive, comme le bec de plusieurs oiseaux, et que cette particularité ait échappé aux gardes de la ménagerie.

L'iris des yeux est d'un jaune de topaze, et la cornée singulièrement petite, relativement au globe de l'œil, ce qui donne à l'animal un regard également farouche et extraordinaire; la paupière inférieure est la plus grande, et celle du dessus est garnie dans sa partie moyenne d'un rang de petits poils noirs, lequel s'arrondit au-dessus de l'œil en manière de sourcil, et forme au casoar une sorte de physionomie que la grande ouverture du bec achève de rendre menaçante; les orifices extérieurs des narines sont fort près de la pointe du bec supérieur.

Dans le bec il faut distinguer la charpente du tégument qui le recouvre : cette charpente consiste en trois pièces très-solides, deux desquelles forment le pourtour, et le troisième l'arète supérieure, qui est beaucoup plus relevée que dans l'autruche; toutes les trois sont recouvertes par une membrane qui remplit les entre-deux.

Les mandibules supérieure et inférieure du bec ont leurs bords un peu échancrés vers le bout, et paroissent avoir chacune trois pointes.

La tête et le haut du cou n'ont que quelques petites plumes, ou plutôt quelques poils noirs et clair-semés; en sorte que, dans ces endroits, la peau paroît à découvert; elle est de différentes couleurs, bleue sur les côtés, d'un violet-ardoisé sous la gorge, rouge par-derrière en plusieurs places, mais principalement vers le milieu, et ces places rouges sont un peu plus relevées que le reste par des espèces de rides ou de hachures obliques dont le cou est sillonné : mais il faut avouer qu'il y a variété dans la disposition de ces couleurs.

Les trous des oreilles étoient fort grands dans le casoar décrit par MM. de l'Académie, fort petits dans celui décrit par Clusius, mais découverts dans tous deux, et environnés,

comme les paupières, de petits poils noirs.

Le casoar a les ailes encore plus petites que l'autruche, et tout aussi inutiles pour le vol; elles sont armées de piquans, et même en plus grand nombre que celles de l'autruche. Clusius en a trouvé quatre à chaque aile, MM. de l'Académie cinq, et on en compte sept bien distinctes dans la figure de Frich; ce sont comme des tuyaux de plumes qui paroissent rouges à leur extrémité, et sont creux dans toute leur longueur; ils contiennent dans leur cavité une espèce de moelle semblable à celles des plumes naissantes des autres oiseaux : celui du milieu a près d'un pied de longueur et environ trois lignes de diamètre, c'est le plus long de tous; les latéraux vont en décroissant de part et d'autre comme les doigts de la main, et à-peu-pres dans le même ordre. Swammerdam s'en servoit en guise de chalumeau pour souf-

ler des parties très-délicates, comme les trachées des insectes, etc. On a dit que ces ailes avoient été données au casoar pour l'aider à aller plus vîte; d'autres qu'il pouvoit s'en servir pour frapper, comme avec des houssines; mais personne ne dit avoir vu quel usage il en fait réellement. Le casoar a encore cela de commun avec l'autruche qu'il n'a qu'une seule espèce de plumes sur tout le corps, aux ailes, autour du croupion, etc. mais la plupart de ces plumes sont doubles, chaque tuyau donnant ordinairement naissance à deux tiges plus ou moins longues, et souvent inégales entr'elles; elles ne sont pas d'une structure uniforme dans toute leur longueur, les tiges sont plates, noires et luisantes, divisées par nœuds en dessous, et chaque nœud produit une barbe ou un filet, avec cette différence que, depuis la racine au milieu de la tige, ces filets sont plus courts, plus souples, plus

branchus, et pour ainsi dire duvetés, et d'une couleur de gris tanné; au lieu que, depuis le milieu de la même tige à son extrémité, ils sont plus longs, plus durs et de couleur noire; et comme ces derniers recouvrent les autres, et sont les seuls qui paroissent, le casoar, vu de quelque distance, semble être un animal velu, et du même poil que l'ours ou le sanglier; les plumes les plus courtes sont au cou, les plus longues autour du croupion, et les moyennes dans l'espace intermédiaire; celles du croupion ont jusqu'à quatorze pouces, et retombent sur la partie postérieure du corps; elles tiennent lieu de la queue qui manque absolument.

Il y a, comme à l'autruche, un espace calleux et nu sur le *sternum*, à l'endroit où porte le poids du corps lorsque l'oiseau est couché, et cette partie est plus saillante et plus relevée dans le casoar que dans l'autruche.

Les cuisses et les jambes sont revêtues

de plumes presque jusqu'auprès du genou, et ces plumes tiroient au gris de cendre dans le sujet observé par Clusius : les pieds, qui sont très-gros et très-nerveux, ont trois doigts, et non pas quatre, comme le dit Bontius, tous trois dirigés en avant. Les Hollandais racontent que le casoar se sert de ses pieds pour sa défense, en ruant et frappant par derrière comme un cheval, selon les uns; et, selon les autres, s'élançant en avant contre celui qui l'attaque, et le renversant avec les pieds, dont il lui frappe rudement la poitrine. Clusius, qui en a vu un vivant dans les jardins du comte de Solms à la Haye, dit qu'il ne se sert point de son bec pour se défendre, mais qu'il se porte obliquement sur son adversaire, et qu'il le frappe en ruant; il ajoute que le même comte de Solms lui montra un arbre gros comme la cuisse que cet oiseau avoit fort maltraité, et entièrement écorché avec ses pieds et ses

ongles. Il est vrai qu'on n'a pas remarqué à la ménagerie de Versailles que les casoars qu'on y a gardés fussent si méchans et si forts, mais peut-être étoient-ils plus apprivoisés que celui de Clusius : d'ailleurs, ils vivoient dans l'abondance et dans une plus étroite captivité, toutes circonstances qui adoucissent à la longue les mœurs des animaux qui ne sont pas absolument féroces, énervent leur courage, abâtardissent leur naturel et les rendent méconnoissables au travers des habitudes nouvellement acquises.

Les ongles du casoar sont très-durs, noirs au-dehors, et blancs en dedans. Linnæus dit qu'il frappe avec l'ongle du milieu, qui est le plus grand; cependant les descriptions et les figures de MM. de l'Académie et de M. Brisson représentent l'ongle du doigt intérieur comme le plus grand, et il l'est en effet.

Son allure est bizarre ; il semble

qu'il rue du derrière, faisant en même temps un demi saut en avant ; mais, malgré la mauvaise grace de sa démarche, on prétend qu'il court plus vîte que le meilleur coureur ; la vîtesse est tellement l'attribut des oiseaux, que les plus pesans de cette famille sont encore plus légers à la course que les plus légers d'entre les animaux terrestres.

Le casoar a la langue dentelée sur les bords, et si courte, qu'on a dit de lui, comme du coq de bruyère, qu'il n'en avoit point : celle qu'a observée M. Perrault avoit seulement un pouce de long et huit lignes de large ; il avale tout ce qu'on lui jette, c'est-à-dire, tout corps dont le volume est proportionné à l'ouverture de son bec. Frisch ne voit avec raison, dans cette habitude, qu'un trait de conformité avec les gallinacés, qui avaient leurs alimens tout entiers et sans les briser dans leur bec ; mais les Hollandais, qui

paroissent avoir voulu rendre plus intéressante l'histoire de cet oiseau, déjà si singulier, en y ajoutant du merveilleux, n'ont pas manqué de dire, comme on l'a dit de l'autruche, qu'il avaloit non-seulement les pierres, le fer, les glaçons, etc. mais encore des charbons ardens, et sans même en paroître incommodé.

On dit aussi qu'il rend très-promptement ce qu'il a pris, et quelquefois des pommes de la grosseur du poing aussi entières qu'il les avoit avalées; et en effet, le tube intestinal est si court, que les alimens doivent passer très-vîte; et ceux qui, par leur dureté sont capables de quelque résistance, doivent éprouver peu d'altération dans un si petit trajet, sur-tout lorsque les fonctions de l'estomac sont dérangées par quelque maladie : on a assuré à Clusius que dans ce cas il rendoit quelquefois les œufs de poule, dont il étoit fort friand, tels qu'il les avoit pris,

..

c'est-à-dire, bien entiers avec la coque, et que, les avalant une seconde fois, il les digéroit bien : le fonds de la nourriture de ce même casoar, qui étoit celui du comte de Solms, c'étoit du pain blanc coupé par gros morceaux, ce qui prouve qu'il est frugivore, ou plutôt omnivore, puisqu'il dévore en effet tout ce qu'on lui présente, et que s'il a le jabot et le double estomac des animaux qui vivent de matières végétales, il a les courts intestins des animaux carnassiers. Le tube intestinal de celui qui a été disséqué par MM. de l'Académie avoit quatre pieds huit pouces de long et deux pouces de diamètre dans toute son étendue ; le *cœcum* étoit double, et n'avoit pas plus d'une ligne de diamètre sur trois, quatre et cinq pouces de longueur : à ce compte, le casoar a les intestins treize fois plus courts que l'autruche, ou du moins de celles qui les ont le plus longs ; et par cette raison, il doit être encore

plus vorace et avoir plus de disposition à manger de la chair, c'est ce dont on pourra s'assurer, lorqu'au lieu de se contenter d'examiner des cadavres, les observateurs s'attacheront à étudier la nature vivante.

Les œufs de la femelle sont d'un gris de cendre, tirant au verdâtre, moins gros et plus alongés que ceux de l'autruche, et semés d'une multitude de petits tubercules d'un vert foncé; la coque n'en est pas fort épaisse, selon Clusius, qui en a vu plusieurs; le plus grand de tous ceux qu'il a observés avoit quinze pouces de tour d'un sens, et un peu plus de douze de l'autre.

Le casoar a les poumons et les dix cellules à air comme les autres oiseaux, et particulièrement comme les oiseaux pesans, cette bourse ou membrane noire propre aux yeux des oiseaux, et cette paupière interne qui, comme on sait, est retenue dans le grand angle de

l'œil des oiseaux par deux muscles ordinaires, et qui est ramenée par instans sur la cornée par l'action d'une espèce de poulie musculaire qui mérite toute la curiosité des anatomistes.

Le midi de la partie orientale de l'Asie paroît être le vrai climat du casoar; son domaine commence pour ainsi dire où finit celui de l'autruche, qui n'a jamais beaucoup dépassé le Gange, comme nous l'avons vu dans son histoire; au lieu que celui-ci se trouve dans les îles Moluques, dans celles de Banda, de Java, de Sumatra, et dans les parties correspondantes du continent : mais il s'en faut bien que cette espèce soit aussi multipliée dans son district que l'autruche l'est dans le sien, puisque nous voyons un roi de Joardam, dans l'île de Java, faire présent d'un casoar à Scellinger, capitaine de vaisseau hollandais, comme d'un oiseau rare; la raison en est, ce me

semble, que les Indes orientales sont beaucoup plus peuplées que l'Afrique; et l'on sait qu'à mesure que l'homme se multiplie dans une contrée, il détruit ou fait fuir devant lui les animaux sauvages qui vont toujours cherchant des asyles plus paisibles, des terres moins habitées ou occupées par des peuples moins policés, et par conséquent moins destructeurs.

Il est remarquable que le casoar, l'autruche et le touyou, les trois plus gros oiseaux que l'on connoisse, sont tous trois attachés au climat de la zone torride, qu'ils semblent s'être partagée entre eux, et où ils se maintiennent chacun dans leur terrein, sans se mêler ni se surmarcher; tous trois véritablement terrestres, incapables de voler, mais courant d'une très-grande vîtesse; tous trois avalent à-peu-près tout ce qu'on leur jette, grains, herbes, chairs, os, pierres, cailloux, fer, glaçons, etc. tous trois ont le cou plus

ou moins long, les pieds hauts et très-forts, moins de doigts que la plupart des oiseaux, et l'autruche encore moins que les deux autres ; tous trois n'ont de plumes que d'une seule sorte, différentes des plumes des autres oiseaux, et différentes dans chacune de ces trois espèces ; tous trois n'en ont point du tout sur la tête et le haut du cou, ils manquent de queue proprement dite, et n'ont que des ailes imparfaites, garnies de quelques tuyaux sans aucunes barbes, comme nous avons remarqué que les quadrupèdes des pays chauds avoient moins de poil que ceux des régions du nord; tous trois, en un mot, paroissent être la production naturelle et propre de la zone torride : mais, malgré tant de rapports, ces trois espèces sont différenciées par des caractères trop frappans pour qu'on puisse les confondre : l'autruche se distingue du casoar et du touyou par sa grandeur, par ses pieds de chameau, et par la na-

ture de ses plumes ; elle diffère du casoar, en particulier, par la nudité de ses cuisses et de ses flancs, par la longueur et la capacité de ses intestins, et parce qu'elle n'a point de vésicule du fiel ; et le casoar diffère du touyou et de l'autruche par ses cuisses couvertes de plumes, presque jusqu'au tarse, par les barbillons rouges qui lui tombent sur le cou, et par le casque qu'il a sur la tête.

Mais j'apperçois encore dans ce dernier caractère distinctif, une analogie avec les deux autres espèces ; car ce casque n'est autre chose, comme on sait, qu'un renflement des os du crâne, lequel est recouvert d'une enveloppe de corne ; et nous avons vu, dans l'histoire de l'autruche et du touyou, que la partie supérieure du crâne de ces deux animaux étoit pareillement munie d'une plaque dure et calleuse.

Espèces connues dans ce genre.

L'Autruche, *struthio Camelus.*
Le Casoar, *struthio Casuarius.*
Le Touyou, *struthio Rhea.*

LXIIe GENRE.

LE DRONTE, *DIDUS.*

Caractère générique : bec rétréci dans son milieu, ridé; face nue.

LE DRONTE.

On regarde communément la légéreté comme un attribut propre aux oiseaux; mais si l'on vouloit en faire le caractère essentiel de cette classe, le dronte n'auroit aucun titre pour y être admis; car, loin d'annoncer la légéreté par ses proportions ou par ses mouvemens, il paroît fait exprès pour nous donner l'idée du plus lourd des êtres organisés. Représentez-vous un corps massif et

presque cubique, à peine soutenu sur deux piliers très-gros et très-courts, surmonté d'une tête si extraordinaire qu'on la prendroit pour la fantaisie d'un peintre de grotesques; cette tête portée sur un cou renforcé et goîtreux, consiste presque toute entière dans un bec énorme où sont deux gros yeux noirs entourés d'un cercle blanc, et dont l'ouverture des mandibules se prolonge bien au-delà des yeux, et presque jusqu'aux oreilles. Ces deux mandibules, concaves dans le milieu de leur longueur, renflées par les deux bouts et recourbées à la pointe en sens contraire, ressemblent à deux cuillers pointues qui s'appliquent l'une à l'autre, la convexité en dehors; de tout cela il résulte une physionomie stupide et vorace, et qui, pour comble de difformité, est accompagnée d'un bord de plumes, lequel, suivant le contour de la base du bec, s'avance en pointe sur le front, puis s'arrondit autour de la

face en manière de capuchon, d'où lui est venu le nom de *cygne encapuchonné (cycnus cucullatus)*.

La grosseur qui, dans les animaux, suppose la force, ne produit ici que la pesanteur; l'autruche, le touyou, le casoar, ne sont pas plus en état de voler que le dronte, mais du moins ils sont très-vîtes à la course; au lieu que le dronte paroît accablé de son propre poids, et avoir à peine la force de se traîner: c'est dans les oiseaux ce que le paresseux est dans les quadrupèdes; on diroit qu'il est composé d'une matière brute, inactive, où les molécules vivantes ont été trop épargnées; il a des ailes, mais ces ailes sont trop courtes et trop foibles pour l'élever dans les airs; il a une queue, mais cette queue est disproportionnée et hors de sa place; on le prendroit pour une tortue qui se seroit affublée de la dépouille d'un oiseau, et la nature, en lui accordant ces ornemens inutiles, semble

avoir voulu ajouter l'embarras à la pesanteur, la gaucherie des mouvemens à l'inertie de la masse, et rendre sa lourde épaisseur encore plus choquante, en faisant souvenir qu'il est un oiseau.

Les premiers Hollandais qui le virent dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île de France, l'appelèrent *walgh-vogel*, oiseau de dégoût, autant à cause de sa figure rebutante que du mauvais goût de sa chair : cet oiseau bizarre est très-gros, et n'est surpassé à cet égard que par les trois précédens, car il surpasse le cygne et le dindon.

M. Brisson donne pour un de ses caractères, d'avoir la partie inférieure des jambes dénuée de plumes ; cependant la *planche CCXCIV* d'Edvards le représente avec des plumes, non-seulement jusqu'au bas de la jambe, mais encore jusqu'au-dessous de son articulation avec le tarse ; le bec supérieur est noirâtre dans toute son étendue,

excepté sur la courbure de son crochet où il y a une tache rouge; les ouvertures des narines sont à-peu-près dans sa partie moyenne, tout proche de deux replis transversaux qui s'élèvent en cet endroit sur sa surface.

Les plumes du dronte sont en général fort douces; le gris est leur couleur dominante, mais plus foncé sur toute la partie supérieure et au bas des jambes, et plus clair sur l'estomac, le ventre et tout le dessous du corps; il y a du jaune et du blanc dans les plumes des ailes et dans celles de la queue, qui paroissent frisées, et sont en fort petit nombre. Clusius n'en compte que quatre ou cinq.

Les pieds et les doigts sont jaunes, et les ongles noirs; chaque pied a quatre doigts, dont trois dirigés en avant et le quatrième en arrière; c'est celui-ci qui a l'ongle le plus long.

Quelques-uns ont prétendu que le dronte avoit ordinairement dans l'es-

tomac une pierre aussi grosse que le poing, et à laquelle on n'a pas manqué d'attribuer la même origine et les mêmes vertus qu'aux bézoards; mais Clusius, qui a vu deux de ces pierres de forme et de grandeur différentes, pense que l'oiseau les avoit avalées comme font les granivores, et qu'elles ne s'étoient point formées dans son estomac.

Le dronte paroît propre et particulier aux îles de France et de Bourbon, et probablement aux terres de ce continent qui en sont les moins éloignées; mais je ne sache pas qu'aucun voyageur ait dit l'avoir vu ailleurs que dans ces deux îles.

LE SOLITAIRE
ET L'OISEAU DE NAZARE.

Le solitaire dont parlent Leguat et Carré, et l'oiseau de Nazareth dont parle Fr. Cauche, paroissent avoir

beaucoup de rapports avec le dronte, mais ils en diffèrent aussi en plusieurs points; et j'ai cru devoir rapporter ce qu'en disent ces voyageurs, parce que si ces trois noms ne désignent qu'une seule et unique espèce, les relations diverses ne pourront qu'en compléter l'histoire, et si au contraire ils désignent trois espèces différentes, ce que j'ai à dire pourra être regardé comme un commencement d'histoire de chacune, ou du moins comme une notice de nouvelles espèces à examiner, de même que l'on voit dans les cartes géographiques une indication des terres inconnues; dans tous les cas ce sera un avis aux naturalistes qui se trouveront à portée d'observer ces oiseaux de plus près, de les comparer, s'il est possible, et de nous en donner une connoissance plus distincte et plus précise : les seules questions que l'on a faites sur des choses ignorées, ont valu souvent plus d'une découverte.

Le solitaire de l'ile Rodrigue est un très-gros oiseau, puisqu'il y a des mâles qui pèsent jusqu'à quarante-cinq livres : le plumage de ceux-ci est ordinairement mêlé de gris et de brun; mais, dans les femelles, c'est tantôt le brun et tantôt le jaune-blond qui domine. Carré dit que le plumage de ces oiseaux est d'une couleur changeante, tirant sur le jaune, ce qui convient à celui de la femelle, et il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable.

Les femelles ont au-dessus du bec comme un bandeau de veuve; leurs plumes se renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches qui représentent imparfaitement le sein d'une femme; les plumes des cuisses s'arrondissent par le bout en forme de coquilles, ce qui fait un fort bon effet; et,comme si ces femelles sentoient leurs avantages, elles ont grand soin d'arranger leur plumage, de le polir avec

le bec et de l'ajuster presque continuellement, en sorte qu'une plume ne passe pas l'autre : elles ont, selon Leguat, l'air noble et gracieux tout ensemble; et ce voyageur assure que souvent leur bonne mine leur a sauvé la vie ; si cela est ainsi, et que le solitaire et le dronte soient de la même espèce, il faut admettre une très-grande différence entre le mâle et la femelle, quant à la bonne mine.

Cet oiseau à quelque rapport avec le dindon; il en auroit les pieds et le bec si ses pieds n'étoient pas plus élevés et son bec plus crochu; il a aussi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir et vif, la tête sans crête ni huppe; son derrière, qui est arrondi à-peu-près comme la croupe d'un cheval, est revêtu de ces plumes qu'on appelle *couvertures*.

Le solitaire ne peut se servir de ses ailes pour voler, mais elles ne lui sont pas inutiles à d'autres égards : l'os de

l'aileron se renfle à son extrémité en une espèce de bouton sphérique qui se cache dans les plumes et lui sert à deux usages ; premièrement pour se défendre, comme il fait aussi avec son bec ; en second lieu, pour faire une espèce de battement ou de moulinet en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'espace de quatre à cinq minutes ; c'est ainsi, dit-on, que le mâle rappelle sa compagne avec un bruit qui a du rapport à celui d'une cresserelle, et s'entend de deux cents pas.

On voit rarement ces oiseaux en troupes, quoique l'espèce soit assez nombreuse ; quelques-uns disent même qu'on n'en voit guère deux ensemble.

Ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte ; ils construisent leurs nids de feuilles de palmiers amoncelées à la hauteur d'un pied et demi, la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie, et le

mâle partage avec elle la fonction de couver.

Pendant tout le temps de l'incubation, et même celui de l'éducation, ils ne souffrent aucun oiseau de leur espèce à plus de deux cents pas à la ronde; et l'on prétend avoir remarqué que c'est le mâle qui chasse les mâles, et la femelle qui chasse les femelles; remarque difficile à faire sur un oiseau qui passe sa vie dans les lieux les plus sauvages et les plus écartés.

L'œuf, car il paroît que ces oiseaux n'en pondent qu'un ou plutôt n'en couvent qu'un à-la-fois; l'œuf, dis-je, ne vient à éclore qu'au bout de sept semaines, et le petit n'est en état de pourvoir à ses besoins que plusieurs mois après : pendant tout ce temps le père et la mère en ont soin, et cette seule circonstance doit lui procurer un instinct plus perfectionné que celui de l'autruche, laquelle peut en naissant subsister par elle-même, et qui,

n'ayant jamais besoin du secours de ses père et mère, vit isolée, sans aucune habitude intime avec eux, et se prive ainsi des avantages de leur société qui, comme je l'ai dit ailleurs, est la première éducation des animaux et celle qui développe le plus leurs qualités naturelles; aussi l'autruche passe-t-elle pour le plus stupide des oiseaux.

Lorsque l'éducation du jeune solitaire est finie, le père et la mère demeurent toujours unis et fidèles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois se mêler parmi d'autres oiseaux de leur espèce: les soins qu'ils ont donnés en commun au fruit de leur union, semblent en avoir resserré les liens, et lorsque la saison les y invite ils recommencent une nouvelle ponte.

On assure qu'à tout âge on leur trouve une pierre dans le gésier, comme au dronte; cette pierre est grosse comme un œuf de poule, plate d'un côté, convexe de l'autre, et un peu

raboteuse est assez dure pour servir de pierre à aiguiser ; on ajoute que cette pierre est toujours seule dans leur estomac, et qu'elle est trop grosse pour pouvoir passer par le canal intermédiaire qui fait la seule communication du jabot au gésier, d'où l'on voudroit conclure que cette pierre se forme naturellement, et à la manière des bézoards, dans le gésier du solitaire ; mais pour moi, j'en conclus seulement que cet oiseau est granivore, qu'il avale des pierres et des cailloux comme tous les oiseaux de cette classe, notamment comme l'autruche, le touyou, le casoar et le dronte, et que le canal de communication du jabot au gésier est susceptible d'une dilatation plus grande que ne l'a cru Leguat.

Le seul nom de solitaire indique un naturel sauvage ; et comment ne le seroit-il pas ? comment un oiseau qui compose lui seul toute la couvée, et qui par conséquent passe les premiers

temps de sa vie sans aucune société avec d'autres oiseaux de son âge, et n'ayant qu'un commerce de nécessité avec ses père et mère, sauvages eux-mêmes ne seroit-il pas maintenu par l'exemple et par l'habitude? On sait combien les premières habitudes ont d'influence sur les premières inclinations qui forment le naturel ; et il est à présumer que toute espèce où la femelle ne couvera qu'un œuf à-la-fois sera sauvage comme notre solitaire : cependant il paroît encore plus timide que sauvage, car il se laisse approcher et s'approche même assez familièrement, sur-tout lorsqu'on ne court pas après lui, et qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience; mais il est impossible de l'apprivoiser. On l'attrape difficilement dans les bois où il peut échapper aux chasseurs par la ruse et par son adresse à se cacher; mais, comme il ne court pas fort vite, on le prend aisément dans les plaines et dans les

lieux ouverts : quand on l'a arrêté, il ne jette aucun cri, mais il laisse tomber des larmes, et refuse opiniâtrément toute nourriture. M. Caron, directeur de la Compagnie des Indes à Madagascar, en ayant fait embarquer deux venant de l'île de Bourbon pour les envoyer au roi, ils moururent dans le vaisseau sans avoir voulu boire ni manger.

Le temps de leur donner la chasse est depuis le mois de mars au mois de septembre, qui est l'hiver des contrées qu'ils habitent, et qui est aussi le temps où ils sont le plus gras. La chair des jeunes sur-tout est d'un goût excellent.

Telle est l'idée que Leguat nous donne du solitaire ; il en parle non-seulement comme témoin oculaire, mais comme un observateur qui s'étoit attaché particulièrement et long-temps à étudier les mœurs et les habitudes de cet oiseau ; et en effet, sa relation,

quoique gâtée en quelques endroits par des idées fabuleuses, contient néanmoins plus de détails historiques sur le solitaire, que je n'en trouve dans une foule d'écrits sur des oiseaux plus généralement et plus anciennement connus. On parle de l'autruche depuis trente siècles, et l'on ignore aujourd'hui combien elle pond d'œufs, et combien elle est de temps à les couver.

L'oiseau de Nazareth, appelé sans doute ainsi par corruption, pour avoir été trouvé dans l'île de Nazare, a été observé par Fr. Cauche dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île Française; c'est un très-gros oiseau, et plus gros qu'un cygne. Au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir, et cependant il n'est pas absolument sans plumes, car il en a de noires aux ailes et de frisées sur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue; il a le bec gros, recourbé un peu par-dessous, les

jambes (c'est-à-dire les pieds) hautes et couvertes d'écailles, trois doigts à chaque pied, le cri de l'oison, et sa chair est médiocrement bonne.

La femelle ne pond qu'un œuf, et cet œuf est blanc et gros comme un pain d'un sou : on trouve ordinairement à côté une pierre blanche de la grosseur d'un œuf de poule, et peut-être cette pierre fait-elle ici le même effet que ces œufs de craie blanche que les fermières ont coutume de mettre dans le nid où elles veulent faire pondre leurs poules. Celle de Nazare pond à terre dans les forêts sur de petits tas d'herbes et de feuilles qu'elle a formés; si on tue le petit, on trouve une pierre grise dans son gésier; la figure de cet oiseau, est-il dit dans une note, se trouve dans le *journal de la seconde navigation des Hollandais aux Indes orientales*, et ils l'appellent *oiseau de nausée* : ces dernières paroles semblent décider la question de l'identité de l'es-

pèce entre le dronte et l'oiseau de Nazare, et la prouveroient en effet, si leurs descriptions ne présentoient des différences essentielles, notamment dans le nombre des doigts; mais sans entrer dans cette discussion particulière, et sans prétendre résoudre un problême où il n'y pas encore assez de données, je me contenterai d'indiquer ici les rapports et les différences qui résultent de la comparaison des trois descriptions.

Je vois d'abord, en comparant ces trois oiseaux à la fois, qu'ils appartiennent au même climat et presque aux mêmes contrées; car le dronte habite l'île de Bourbon et l'île Française, à laquelle il semble avoir donné son nom d'île au Cygne, comme je l'ai remarqué plus haut. Le solitaire habitoit l'île Rodrigue dans le temps qu'elle étoit entièrement déserte, et on l'a vu dans l'île Bourbon; l'oiseau de Nazare se trouve dans l'île de Nazare,

d'où il a tiré son nom, et dans l'île Française; or ces quatre îles sont voisines les unes des autres; et il est à remarquer qu'aucun de ces oiseaux n'a été apperçu dans le continent.

Ils se ressemblent aussi tous trois plus ou moins par la grosseur, l'impuissance de voler, par la forme des ailes, de la queue et du corps entier; et on leur a trouvé à tous une ou plusieurs pierres dans le gésier, ce qui les suppose tous trois granivores; outre cela ils ont tous trois une allure fort lente; car, quoique Leguat ne dise rien de celle du solitaire, on peut juger par la figure qu'il donne à la femelle, que c'est un oiseau très-pesant.

Comparant ensuite ces mêmes oiseaux pris deux à deux, je vois que le plumage du dronte se rapproche de celui du solitaire pour la couleur, et de celui de l'oiseau de Nazare pour la qualité de la plume, qui n'est que du duvet; et que ces deux derniers oiseaux

conviennent encore en ce qu'ils ne pondent et ne couvent qu'un œuf.

Je vois de plus qu'on a appliqué au dronte et à l'oiseau de Nazare le même nom d'oiseau de dégoût.

Voilà les rapports, et voici les différences.

Le solitaire a les plumes de la cuisse arrondies par le bout en coquilles, ce qui suppose de véritables plumes comme en ont ordinairement les oiseaux, et non du duvet comme en ont le dronte et l'oiseau de Nazare.

La femelle du solitaire a deux touffes de plume blanches sur la poitrine; on ne dit rien de pareil de la femelle des deux autres.

Le dronte a les plumes qui bordent la base du bec, disposées en manière de capuchon; et cette disposition est si frappante, qu'on en a fait le trait caractéristique de sa dénomination (*cycnus cucullatus*); de plus il a les yeux dans le bec, ce qui n'est pas

moins frappant ; et l'on peut croire que Leguat n'a rien vu de pareil dans le solitaire, puisqu'il se contente de dire de cet oiseau, qu'il avoit tant observé, que sa tête étoit sans crête et sans huppe ; et Cauche ne dit rien du tout de celle de l'oiseau de Nazare.

Les deux derniers sont haut montés, au lieu que le dronte a les pieds trés-gros et très-courts.

Celui-ci et le solitaire, qu'on dit avoir à-peu-près les pieds du dindon, ont quatre doigts, et l'oiseau de Nazare n'en a que trois, selon le témoignage de Cauche.

Le solitaire a un battement d'ailes très-remarquable, et qui n'a point été remarqué dans les deux autres.

Enfin, il paroît que la chair des solitaires, et sur-tout des jeunes, est excellente ; que celle de l'oiseau de Nazare est médiocre, et celle du dronte mauvaise.

Si cette comparaison, qui a été faite

avec la plus grande exactitude, ne nous met pas en état de prendre un parti sur la question proposée, c'est parce que les observations ne sont ni assez multipliées ni assez sûres; il seroit donc à desirer que les voyageurs, et sur-tout les naturalistes qui se trouveront à portée, examinassent ces trois oiseaux, et qu'ils en fissent une description exacte, qui porteroit principalement:

Sur la forme de la tête et du bec,

Sur la qualité des plumes,

Sur la forme et les dimensions des pieds,

Sur le nombre des doigts,

Sur les différences qui se trouvent entre le mâle et la femelle,

Entre les poussins et les adultes,

Sur leur façon de marcher et de courir;

En ajoutant, autant qu'il seroit possible, ce que l'on sait dans le pays sur leur génération, c'est-à-dire, sur leur

manière de se rappeler, de s'accoupler, de faire leur nid et de couver;

Sur le nombre, la forme, la couleur, le poids et le volume de leurs œufs,

Sur le temps de l'incubation,

Sur leur manière d'élever leurs petits,

Sur la façon dont ils se nourrissent eux-mêmes,

Enfin, sur la forme et les dimensions de leur estomac, de leurs intestins et de leurs parties sexuelles.

Espèces connues dans ce genre.

Le Dronte, *didus Ineptus.*
Le Solitaire, *didus Solitarius.*
L'Oiseau de Nazare, *didus Nazarenus.*

LXIIIe GENRE.

LE PAON, *PAVO.*

Caractère générique : bec nu; aigrette sur le sommet de la tête.

LE IAON.

Si l'empire appartenoit à la beauté et non à la force, le paon seroit, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné ; une aigrette mobile et

E

E.

o.

igrette

beauté
, sans
il n'en
rsé ses
taille
narche
ortions
out ce
on lui
ile et



Deseve del. V.e Tardieu Sculp.

1. LE PAON. 2. L'ÉPERONNIER.

lég
ori
son
nir
col
fleu
refl
qui
de
ture
tou
pou
mag
asso
inin
tabl
mél
bres
un r
miè
peu
T
du
et s
C

légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'état majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leurs mélanges avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entr'elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du paon lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps;

mais si sa femelle vient tout-à-coup à paroître, si les feux de l'amour, se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux desirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grace sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans et fugitifs, sans cesse remplacés

par d'autres reflets, et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Le paon ne semble alors connoître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne, qui en est privée sans en être moins chérie; et la vivacité que l'ardeur de l'amour mêlé à son action ne fait qu'ajouter de nouvelles graces à ses mouvemens, qui sont naturellement nobles, fiers et majestueux, et qui, dans ces momens, sont accompagnés d'un murmure énergique et sourd, qui exprime le desir.

Mais ces plumes brillantes qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année; le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutu-

mée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté; car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire, lorsqu'on paroît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ces trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis longtemps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire; ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze, qui doit être regardé comme son pays natal : c'est de là qu'il a passé dans la partie occidentale de l'Asie, où, selon le témoignage positif de Théophraste, cité par Pline, il avoit été apporté d'ailleurs; au lieu qu'il ne paroît pas avoir passé de la

partie la plus orientale de l'Asie, qui est la Chine, dans les Indes; car les voyageurs s'accordent à dire que, quoique les paons soient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y transporte des autres pays, ce qui prouve au moins qu'ils sont très-rares à la Chine.

Elien assure que ce sont les Barbares qui ont fait présent à la Grèce de ce bel oiseau, et ces Barbares ne peuvent guere être que les Indiens; puisque c'est aux Indes qu'Alexandre, qui avoit parcouru l'Asie, et qui connoissoit bien la Grèce, en a vu pour la première fois : d'ailleurs, il n'est point de pays où ils soient plus généralement répandus et en aussi grande abondance que dans les Indes. Mandesso et Thévenot en ont trouvé un grand nombre dans la province de Guzaratte; Tavernier dans toutes les Indes, mais particulièrement dans les territoires de Baroche, de Cambaya et de Broudra; Fran-

çois Pyrard aux environs de Calicut; les Hollandais sur toute la côte de Malabar; Lintscot dans l'île de Ceylan: l'auteur du second voyage de Siam dans les forêts sur les frontières de ce royaume, du côté de Camboge, et aux environs de la rivière de Meinam; Le Gentil à Java; Gemelli Carreri dans les îles Calamianes, situées entre les Philippines et Borneo. Si on ajoute à cela que, dans presque toutes ces contrées, les paons vivent dans l'état de sauvage, qu'ils ne sont nulle part, ni si grands, ni si féconds, on ne pourra s'empêcher de regarder les Indes comme leur climat naturel; et en effet, un si bel oiseau ne pouvoit guère manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, et qui doit être regardé comme le climat du luxe de la nature: cette opinion est confirmée en quelque sorte

par le texte sacré ; car nous voyons que les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de Salomon rapportoit tous les trois ans ; et il est clair que c'est ou des Indes, ou de la côte d'Afrique la plus voisine des Indes, que cette flotte, formée et équipée sur la mer Rouge, et qui ne pouvoit s'éloigner des côtes, tiroit ses richesses : or, il y a de fortes raisons de croire que ce n'étoit point des côtes d'Afrique ; car jamais voyageur n'a dit avoir apperçu dans toute l'Afrique, ni même dans les îles adjacentes, des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres et naturels à ce pays, si ce n'est dans l'île de Sainte-Hélène, où l'amiral Verhowen trouva des paons qu'on ne pouvoit prendre qu'en les tuant à coups de fusil ; mais on ne se persuadera pas apparemment que la flotte de Salomon, qui n'avoit point de boussole, se rendît tous les trois ans à l'île de Sainte-Hélène, où

d'ailleurs elle n'auroit trouvé ni or, ni argent, ni ivoire, ni presque rien de tout ce qu'elle cherchoit : de plus, il me paroît vraisemblable que cette île, éloignée de trois cents lieues du continent, n'avoit pas même de paons du temps de Salomon ; mais que ceux qu'y trouvèrent les Hollandais y avoient été lâchés par les Portugais, à qui elle avoit appartenu, ou par d'autres, et qu'ils s'y étoient multipliés d'autant plus facilement, que l'île de Sainte-Hélène n'a, dit-on, ni bête venimeuse ni animal vorace.

On ne peut guère douter que les paons que Kolbe a vus au Cap de Bonne-Espérance, et qu'il dit être parfaitement semblables à ceux d'Europe, quoique la figure qu'il en donne s'en éloigne beaucoup, n'eussent la même origine que ceux de Sainte-Hélène, et qu'ils n'y eussent été apportés par quelques-uns des vaisseaux européens, qui arrivent en foule sur cette côte.

On peut dire la même chose de ceux que les voyageurs ont apperçus au royaume de Congo, avec des dindons qui certainement n'étoient point des oiseaux d'Afrique, et encore de ceux que l'on trouve sur les confins d'Angola, dans un bois environné de murs, où on les entretient pour le roi du pays: cette conjecture est fortifiée par le témoignage de Bosman, qui dit en termes formels qu'il n'y a point de paons sur la Côte-d'Or, et que l'oiseau pris par M. de Foquembrog et par d'autres pour un paon est un oiseau tout différent appelé *kroon-vogel*.

De plus, la dénomination de paon d'Afrique, donnée par la plupart des voyageurs aux demoiselles de Numidie, est encore une preuve directe que l'Afrique ne produit point de paons; et si l'on en a vu anciennement en Lybie, comme le rapporte Eustathe, c'en étoit sans donte qui avoient passé ou qu'on avoit portés dans cette contrée

de l'Afrique, l'une des plus voisines de la Judée, où Salomon en avoit mis long-temps auparavant; mais il ne paroît pas qu'ils l'eussent adoptée pour leur patrie, et qu'ils s'y fussent beaucoup multipliés, puisqu'il y avoit des loix très-sévères contre ceux qui en avoient tué ou seulement blessé quelques-uns.

Il est donc à présumer que ce n'étoit point des côtes d'Afrique que la flotte de Salomon rapportoit les paons; des côtes d'Afrique, dis-je, où ils sont fort rares, et où l'on n'en trouve point dans l'état de sauvage; mais bien des côtes d'Asie où ils abondent, où ils vivent presque par-tout en liberté, où ils subsistent et se multiplient sans le secours de l'homme, où ils ont plus de grosseur, plus de fécondité que partout ailleurs, où ils sont, en un mot, comme sont tous les animaux dans leur climat naturel.

Des Indes ils auront facilement passé

dans la partie occidentale de l'Asie; aussi voyons-nous dans Diodore de Sicile qu'il y en avoit beaucoup dans la Babylonie : la Médie en nourrissoit aussi de très-beaux, et en si grande quantité, que cet oiseau en a eu le surnom d'*avis Medica*. Philostrate parle de ceux du Phase, qui avoient une huppe bleue, et les voyageurs en ont vu en Perse.

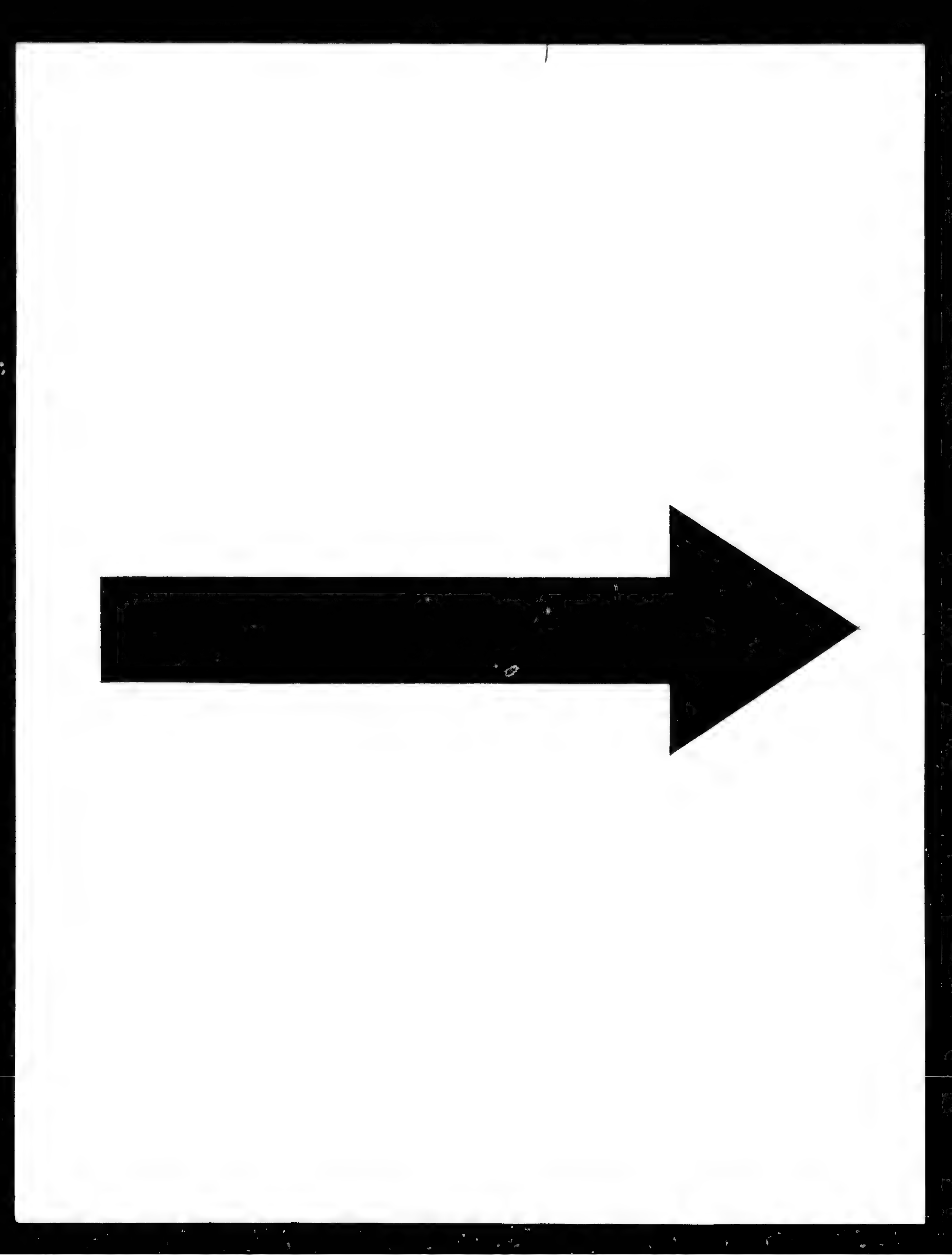
De l'Asie ils ont passé dans la Grèce, où ils furent d'abord si rares, qu'à Athènes on les montra pendant trente ans à chaque néoménie comme un objet de curiosité, et qu'on accouroit en foule des villes voisines pour les voir.

On ne trouve pas l'époque certaine de cette émigration du paon de l'Asie dans la Grèce; mais il y a preuve qu'il n'a commencé à paroître dans ce dernier pays que depuis le temps d'Alexandre, et que sa première station, au sortir de l'Asie, a été l'île de Samos.

Les paons n'ont donc paru dans la Grèce que depuis Alexandre ; car ce conquérant n'en vit pour la première fois que dans les Indes, comme je l'ai déjà remarqué, et il fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défendit de les tuer sous des peines très-sévères ; mais il y a toute apparence que peu de temps après Alexandre, et même avant la fin de son règne, ils devinrent fort communs ; car nous voyons dans le poète Antiphanes, contemporain de ce prince, et qui lui a survécu, qu'une seule paire de paons apportée en Grèce s'y étoit multipliée à un tel point, qu'il y en avoit autant que de cailles : et d'ailleurs Aristote, qui ne survécut que deux ans à son élève, parle en plusieurs endroits des paons comme d'oiseaux fort connus.

En second lieu, que l'île de Samos ait été leur première station à leur passage d'Asie en Europe, c'est ce qui est probable par la position même de

cette île, qui est très-voisine du continent de l'Asie ; et, de plus, cela est prouvé par un passage formel de Menodotus ; quelques-uns même, forçant le sens de ce passage, et se p[illegible]nt de certaines médailles samienn[illegible]s antiques où étoit représentée [illegible] avec un paon à ses pieds, ont pre[illegible] que Samos étoit la patrie première [illegible] paon, le vrai lieu de son origine, d'où il s'étoit répandu dans l'orient comme dans l'occident ; mais il est aisé de voir, en pesant les paroles de Menodotus, qu'il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'on avoit vu des paons à Samos avant d'en avoir vu dans aucune autre contrée située hors du continent de l'Asie, de même qu'on avoit vu dans l'Eolie (ou l'Etolie) des méléagrides, qui sont bien connues pour être des oiseaux d'Afrique, avant d'en voir en aucun autre lieu de la Grèce *(Velut.... quas meleagridas vocant ex Ætoliâ)* : d'ailleurs, l'île de Samos offroit aux paons



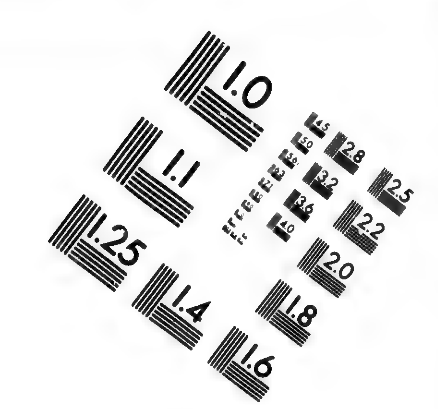
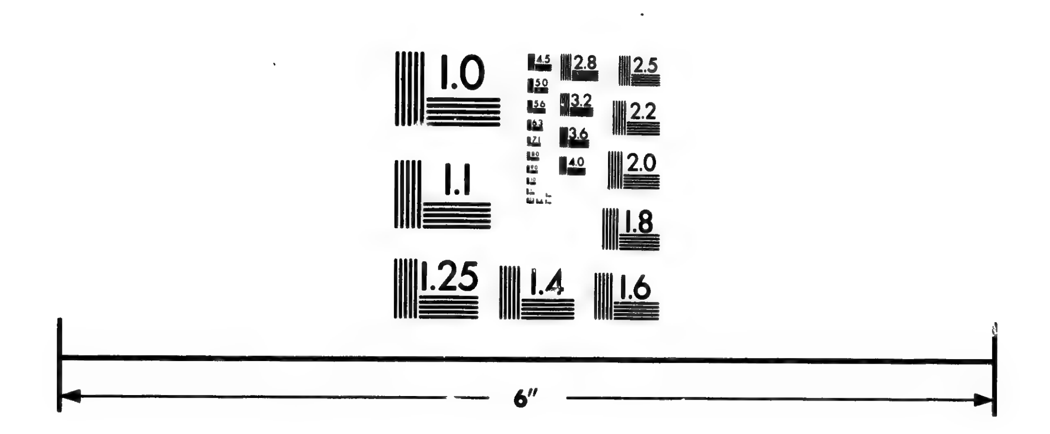
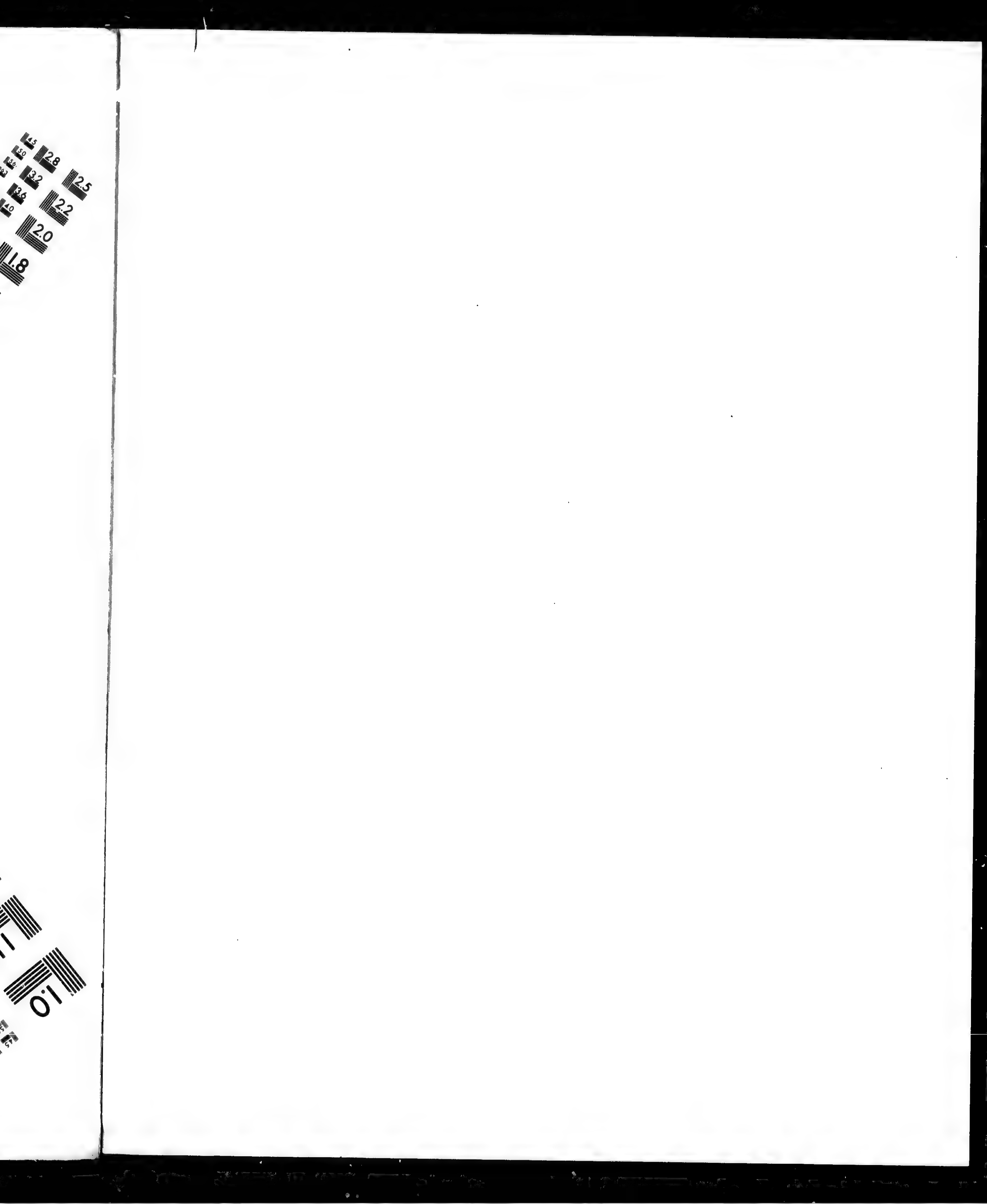


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





un climat qui leur convenoit, puisqu'ils y subsistoient dans l'état de sauvage, et qu'Aulugelle regarde ceux de cette île comme les plus beaux de tous.

Ces raisons étoient plus que suffisantes pour servir de fondement à la dénomination d'oiseau de Samos, que quelques auteurs ont donnée au paon; mais on ne pourroit pas la lui appliquer aujourd'hui, puisque M. de Tournefort ne fait aucune mention du paon dans la description de cette île, qu'il dit être toute pleine de perdrix, de bécasses, de bécassines, de grives, de pigeons sauvages, de tourterelles, de bec-figues, et d'une volaille excellente; et il n'y a pas d'apparence que M. de Tournefort ait voulu comprendre sous la dénomination générique de volaille un oiseau aussi considérable et aussi distingué.

Les paons ayant passé de l'Asie dans la Grèce, se sont ensuite avancés dans les parties méridionales de l'Europe,

et, de proche en proche, en France, en Allemagne, en Suisse et jusque dans la Suède, où, à la vérité, ils ne subsistent qu'en petit nombre, à force de soins, et non sans une altération considérable de leur plumage, comme nous le verrons dans la suite.

Enfin les Européens, qui, par l'étendue de leur commerce et de leur navigation, embrassent le globe entier, les ont répandus d'abord sur les côtes d'Afrique, et dans quelques îles adjacentes; ensuite dans le Mexique, et de là dans le Pérou et dans quelques-unes des Antilles, comme Saint-Domingue et la Jamaïque, où l'on en voit beaucoup aujourd'hui, et où, avant cela, il n'y en avoit pas un seul, par une suite de la loi générale du climat, qui exclut du Nouveau-Monde tout animal terrestre attaché, par sa nature, aux pays chauds de l'ancien continent; loi à laquelle les oiseaux pesans ne sont pas moins assujettis que

les quadrupèdes : or, l'on ne peut nier que les paons ne soient pas des oiseaux pesans, et les anciens l'avoient fort bien remarqué : il ne faut que jeter un coup d'œil sur leur conformation extérieure, pour juger qu'ils ne peuvent pas voler bien haut ni bien longtemps ; la grosseur du corps, la briéveté des ailes et la longueur embarrassante de la queue, sont autant d'obstacles qui les empêchent de fendre l'air avec légéreté : d'ailleurs, les climats septentrionaux ne conviennent point à leur nature, et ils n'y restent jamais de leur plein gré.

Le coq paon n'a guère moins d'ardeur pour ses femelles, ni guère moins d'acharnement à se battre avec les autres mâles, que le coq ordinaire ; il en auroit même davantage s'il étoit vrai ce qu'on en dit que, lorsqu'il n'a qu'une ou deux poules, il les tourmente, les fatigue, les rend stériles à force de les féconder, et trouble l'œuvre

de la génération à force d'en répéter les actes : dans ce cas, les œufs sortent de l'*oviductus* avant qu'ils ayent eu le temps d'acquérir leur maturité; pour mettre à profit cette violence de tempérament, il faut donner au mâle cinq ou six femelles; au lieu que le coq ordinaire, qui peut suffire à quinze ou vingt poules, s'il est réduit à une seule, la féconde encore utilement, et la rend mère d'une multitude de petits poussins.

Les paonnes ont aussi le tempérament fort lascif; et, lorsqu'elles sont privées de mâles, elles s'excitent entr'elles et en se frottant dans la poussière (car ce sont oiseaux pulvérateurs), et, se procurant une fécondité imparfaite, elles pondent des œufs clairs et sans germe, dont il ne résulte rien de vivant; mais cela n'arrive guère qu'au printemps, lorsque le retour d'une chaleur douce et vivifiante réveille la nature, et ajoute un nouvel aiguillon au penchant

qu'ont tous les êtres animés à se reproduire; et c'est peut-être par cette raison qu'on a donné à ces œufs le nom de zéphyriens *(ova zephyria)*, non qu'on se soit persuadé qu'un doux zéphyr suffise pour imprégner les paonnes et tous les oiseaux femelles qui pondent sans la coopération du mâle, mais parce qu'elles ne pondent guère de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement et même désignée par les zéphyrs.

Je croirois aussi fort volontiers que la vue de leur mâle piaffant autour d'elles, étalant sa belle queue, faisant la roue, et leur montrant toute l'expression du desir, peut les animer encore davantage, et leur faire produire un plus grand nombre de ces œufs stériles; mais ce que je ne croirai jamais, c'est que ce manége agréable, ces caresses superficielles, et, si j'ose ainsi parler, toutes ces courbettes de petit-maître, puissent opérer une féconda-

tion véritable, tant qu'il ne s'y joindra pas une union plus intime et des approches plus efficaces; et, si quelques personnes ont cru que des paonnes avoient été fécondées ainsi par les yeux, c'est qu'apparemment ces paonnes avoient été couvertes réellement sans qu'on s'en fût apperçu.

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux est à trois ans, selon Aristote et Columelle, et même selon Pline, qui, en répétant ce qu'a dit Aristote, y fait quelques changemens; Varron fixe cet âge à deux ans, et des personnes qui ont observé ces oiseaux m'assurent que les femelles commencent déjà à pondre dans notre climat à un an, sans doute des œufs stériles; mais presque tous s'accordent à dire que l'âge de trois ans est celui où les mâles ont pris leur entier accroissement, où ils sont en état de cocher leur poule, et où la puissance d'engendrer s'annonce en eux par une production nouvelle très-

considérable, celle des longues et belles plumes de leur queue, et par l'habitude qu'ils prennent aussitôt de les déployer en se pavanant et faisant la roue; le superflu de la nourriture, n'ayant plus rien à produire dans l'individu, va s'employer à la reproduction de l'espèce.

C'est au printemps que ces oiseaux se recherchent et se joignent; si on veut les avancer, on leur donnera le matin à jeun, tous les cinq jours, des fèves légèrement grillées, selon le précepte de Columelle.

La femelle pond ses œufs peu de temps après qu'elle a été fécondée; elle ne pond pas tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'un: elle ne fait qu'une ponte par an, selon Aristote, et cette ponte est de huit œufs la première année, et de douze les années suivantes : mais cela doit s'entendre des paonnes à qui on laisse le soin de couver elles-mêmes leurs œufs

et de mener leurs petits; au lieu que, si on leur enlève leurs œufs à mesure qu'elles pondent pour les faire couver par des poules vulgaires, elles feront trois pontes, selon Columelle; la première de cinq œufs, la seconde de quatre, et la troisième de deux ou trois. Il paroît qu'elles sont moins fécondes dans ce pays-ci, où elles ne pondent guère que quatre ou cinq œufs par an; et qu'au contraire elles sont beaucoup plus fécondes aux Indes, où, selon Pierre Martyr, elles en pondent de vingt à trente, comme je l'ai remarqué plus haut : c'est qu'en général la température du climat a beaucoup d'influence sur tout ce qui a rapport à la génération, et c'est la clef de plusieurs contradictions apparentes qui se trouvent entre ce que disent les anciens et ce qui se passe sous nos yeux. Dans un pays plus chaud, les mâles seront plus ardens, ils se battront entr'eux, il leur faudra un plus

grand nombre de femelles, et celles-ci pondront un plus grand nombre d'œufs; au lieu que, dans un pays plus froid, elles seront moins fécondes, et les mâles moins chauds et plus paisibles.

Si on laisse à la paonne la liberté d'agir selon son instinct, elle déposera ses œufs dans un lieu secret et retiré; ses œufs sont blancs et tachetés comme ceux de dinde, et à-peu-près de la même grosseur; lorsque sa ponte est finie, elle se met à couver.

On prétend qu'elle est sujette à pondre pendant la nuit, ou plutôt à laisser échapper ses œufs de dessus le juchoir où elle est perchée; c'est pourquoi on recommande d'étendre de la paille au-dessous, pour empêcher qu'ils ne se brisent.

Pendant tout le temps de l'incubation la paonne évite soigneusement le mâle, et tâche sur-tout de lui dérober sa marche lorsqu'elle retourne à ses œufs; car dans cette espèce, comme

dans celle du coq et de bien d'autres, le mâle, plus ardent et moins fidèle au vœu de la nature, est plus occupé de son plaisir particulier que de la multiplication de son espèce; et, s'il peut surprendre la couveuse sur ses œufs, il les casse en s'approchant d'elle, et peut-être y met-il de l'intention, et cherche-t-il à se délivrer d'un obstacle qui l'empêche de jouir : quelques-uns ont cru qu'il ne les cassoit que par son empressement à les couver lui-même, ce seroit un motif bien différent. L'Histoire naturelle aura toujours beaucoup d'incertitudes; il faudroit, pour les lui ôter, observer tout par soi-même; mais qui peut tout observer?

La paonne couve de vingt-sept à trente jours, plus ou moins, selon la température du climat et de la saison : pendant ce temps on a soin de lui mettre à portée une quantité suffisante de nourriture, de peur qu'étant obligée d'aller se repaître au loin elle ne quitte

ses œufs trop long-temps, et ne les laisse refroidir; il faut aussi prendre garde de la troubler dans son nid, et de lui donner de l'ombrage; car, par une suite de son naturel inquiet et défiant, si elle se voit découverte, elle abandonnera ses œufs et recommencera une nouvelle ponte qui ne vaudra pas la première, à cause de la proximité de l'hiver.

On prétend que la paonne ne fait jamais éclore tous ses œufs à-la-fois, mais que, dès qu'elle voit quelques poussins éclos, elle quitte tout pour les conduire; dans ce cas, il faudra prendre les œufs qui ne seront point encore ouverts, et les mettre éclore sous une autre couveuse ou dans un four d'incubation.

Elien nous dit que la paonne ne reste pas constamment sur ses œufs, et qu'elle passe quelquefois deux jours sans y revenir; ce qui nuit à la réussite de la couvée. Mais je soupçonne

quelque méprise dans ce passage d'Élien, qui aura appliqué à l'incubation ce qu'Aristote et Pline ont dit de la ponte, laquelle en effet est interrompue par deux ou trois jours de repos au lieu que de pareilles interruptions dans l'action de couver paroissent contraires à l'ordre de la nature, et à ce qui s'observe dans toutes les espèces connues des oiseaux, si ce n'est dans les pays où la chaleur de l'air et du sol approche du degré nécessaire pour l'incubation.

Quand les petits sont éclos, il faut les laisser sous la mère pandant vingt-quatre heures, après quoi on pourra les transporter sous une mue. Frisch veut qu'on ne les rende à la mère que quelques jours après.

Leur première nourriture sera la farine d'orge détrempée dans du vin; du froment ramolli dans l'eau, ou même de la bouillie cuite et refroidie; dans la suite, on pourra leur donner du

fromage blanc bien pressé, et sans aucun petit-lait, mêlé avec des poireaux hachés, et même des sauterelles, dont on dit qu'ils sont très-friands; mais il faut auparavant ôter les pieds à ces insectes. Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre et de poiré, et même ils pinceront l'herbe tendre; mais cette nourriture seule ne suffiroit point, quoiqu'Athénée les appelle *graminivores*.

On a observé que les premiers jours, la mère ne revenoit jamais coucher avec sa couvée, dans le nid ordinaire, ni même deux fois dans un même endroit; et comme cette couvée si tendre et qui ne peut encore monter sur les arbres, est exposée à beaucoup de risques, on doit y veiller de près pendant ces premiers jours, épier l'endroit que la mère aura choisi pour son gîte, et mettre ses petits en sûreté sous une mue, ou dans une enceinte formée

en plein champ avec des claies préparées, etc.

Les paonneaux, jusqu'à ce qu'ils soient un peu forts, portent mal leurs ailes, les ont traînantes, et ne savent pas encore s'en servir : dans ces commencemens, la mère les prend tous les soirs sur son dos, et les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit ; le lendemain matin elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, et les accoutume à en faire autant pour la suivre, et à faire usage de leurs ailes.

Une mère paonne, et même une poule ordinaire, peut mener jusqu'à vingt-cinq petits paonneaux, selon Columelle ; mais seulement quinze, selon Palladius ; et ce dernier nombre est plus que suffisant dans les pays froids, où les petits ont besoin de se réchauffer de temps en temps, et de se mettre à l'abri sous les ailes de la mère qui ne pourroit pas en garantir vingt-cinq à la fois.

On dit que si une poule ordinaire qui mène ses poussins voit une couvée de petits paonneaux, elle est tellement frappée de leur beauté, qu'elle se dégoûte de ses petits, et les abandonne pour s'attacher à ces étrangers; ce que je rapporte ici non comme un fait vrai, mais comme un fait à vérifier; d'autant plus qu'il me paroît s'écarter du cours ordinaire de la nature, et que dans les premiers temps, les petits paonneaux ne sont pas beaucoup plus beaux que les poussins.

A mesure que les jeunes paonneaux se fortifient, ils commencent à se battre (sur-tout dans les pays chauds); et c'est pour cela que les anciens, qui paroissent s'être beaucoup plus occupés que nous de l'éducation de ces oiseaux, les tenoient dans de petites cases séparées : mais les meilleurs endroits pour les élever, c'étoient, selon eux, ces petites îles qui se trouvent en quantité sur les côtes d'Italie, telle,

par exemple, que celle de Planasie, appartenante aux Pisans : ce sont en effet les seuls endroits où l'on puisse les laisser en liberté, et presque dans l'état de sauvage, sans craindre qu'ils s'échappent, attendu qu'ils volent peu et ne nagent point du tout, et sans craindre qu'ils deviennent la proie de leurs ennemis, dont la petite île doit être purgée: ils peuvent y vivre, selon leur naturel et leurs appétits, sans contrainte, sans inquiétude, ils y prospéroient mieux, et ce qui n'étoit pas négligé par les Romains, leur chair étoit d'un meilleur goût : seulement pour avoir l'œil dessus, et reconnoître si leur nombre augmentoit ou diminuoit, on les accoutumoit à se rendre tous les jours à une heure marquée et à un certain signal, autour de la maison où on leur jetoit quelques poignées de grain pour les attirer.

Lorsque les petits ont un mois d'âge ou un peu plus, l'aigrette commence à

leur pousser, et alors ils sont malades comme les dindonneaux lorsqu'ils poussent *le rouge* : ce n'est que de ce moment que le coq-paon les reconnoît pour les siens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les poursuit comme étrangers; on ne doit néanmoins les mettre avec les grands que lorsqu'ils ont sept mois, et s'ils ne se perchoient pas d'eux-mêmes sur le juchoir, il faut les y accoutumer, et ne point souffrir qu'ils dorment à terre, à cause du froid et de l'humidité.

L'aigrette est composée de petites plumes, dont la tige est garnie depuis la base jusqu'auprès du sommet, non de barbes, mais de petits filets rares et détachées; le sommet est formé de barbes ordinaires unies ensemble, et peintes des plus belles couleurs.

Le nombre de ces petites plumes est variable; j'en ai compté vingt-cinq dans un mâle, et trente dans une femelle; mais je n'ai pas observé un

assez grand nombre d'individus pour assurer qu'il ne puisse pas y en avoir plus ou moins.

L'aigrette n'est pas un cône renversé comme on le pourroit croire, sa base, qui est en haut, forme une ellipse fort alongée, dont le grand axe est posé selon la longueur de la tête; toutes les plumes qui la composent ont un mouvement particulier assez sensible, par lequel elles s'approchent ou s'écartent les unes des autres, au gré de l'oiseau, et un mouvement général par lequel l'aigrette entière, tantôt se renverse en arrière, et tantôt se relève sur la tête.

Les sommets de cette aigrette ont, ainsi que tout le reste du plumage, des couleurs bien plus éclatantes dans le mâle que dans la femelle; outre cela, le coq-paon se distingue de sa poule, dès l'âge de trois mois, par un peu de jaune qui paroît au bout de l'aile; dans la suite il s'en distingue par la grosseur, par un éperon à chaque pied, par la longueur

de sa queue, et par la faculté de la relever et d'en étaler les belles plumes, ce qui s'appelle *faire la roue.* Willulghby croit que le paon ne partage qu'avec le dindon cette faculté remarquable : cependant on verra dans le cours de cette histoire qu'elle leur est commune avec quelques tetras ou coqs de bruyère, quelques pigeons, etc.

Les plumes de la queue, ou plutôt ces longues couvertures qui naissent de dessus le dos auprès du croupion, sont en grand ce que celles de l'aigrette sont en petit; leur tige est pareillement garnie, depuis sa base jusque près de l'extrémité, de filets détachés de couleur changeante, et elle se termine par une plaque de barbes réunies, ornée de ce qu'on appelle l'*œil*, ou le *miroir* : c'est une tache brillante, émaillée des plus belles couleurs; jaune doré de plusieurs nuances, vert changeant en bleu et en violet éclatant, selon les différens aspects, et tout cela empruntant encore

un nouveau lustre de la couleur du centre qui est un beau noir velouté.

Les deux plumes du milieu ont environ quatre pieds et demi, et sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure; l'aigrette ne tombe point, mais la queue tombe chaque année, en tout ou en partie, vers la fin de juillet, et repousse au printemps; et pendant cet intervalle l'oiseau est triste et se cache.

La couleur la plus permanente de la tête, de la gorge, du cou et de la poitrine, c'est le bleu avec différens reflets de violet, d'or et de vert éclatant; tous ces reflets, qui renaissent et se multiplient sans cesse sur son plumage, sont une ressource que la Nature semble s'être ménagée pour y faire paroître, successivement et sans confusion, un nombre de couleurs beaucoup plus grand que son étendue ne sembloit le comporter : ce n'est qu'à la faveur de

cette heureuse industrie que le paon pouvoit suffire à recevoir tous les dons qu'elle lui destinoit.

De chaque côté de la tête, on voit un renflement formé par les petites plumes qui recouvrent le trou de l'oreille.

Les paons paroissent se caresser réciproquement avec le bec; mais en y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'ils se grattoient les uns les autres autour de la tête, où ils ont des poux très-vifs et très-agiles; on les voit courir sur la peau blanche qui entoure leurs yeux, et cela ne peut manquer de leur causer une sensation incommode; aussi se prêtent-ils avec beaucoup de complaisance, lorsqu'un autre les gratte.

Ces oiseaux se rendent les maîtres dans la basse-cour, et se font respecter de l'autre volaille qui n'ose prendre sa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas: leur façon de manger est à-peu-près celles des gallinacés, ils saisisent le

grain de la pointe du bec et l'avalent sans le broyer.

Pour boire, ils plongent le bec dans l'eau, où ils font cinq ou six mouvemens assez prompts de la mâchoire inférieure, puis en se relevant et tenant leur tête dans une situation horizontale, ils avalent l'eau dont leur bouche s'étoit remplie, sans faire aucun mouvement du bec.

Les alimens sont reçus dans l'œsophage, où l'on a observé, un peu au-dessus de l'orifice antérieur de l'estomac, un bulbe glanduleux, rempli de petits tuyaux qui donnent en abondance une liqueur limpide.

L'estomac est revêtu à l'extérieur d'un grand nombre de fibres motrices.

Dans un de ces oiseaux, qui a été disséqué par Gaspard Bartholin, il y avoit bien deux conduits biliaires; mais il ne se trouva qu'un seul canal pancréatique, quoique d'ordinaire il y en ait deux dans les oiseaux.

Le *cœcum* étoit double, et dirigé d'arrière en avant ; il égaloit en longueur tous les autres intestins ensemble, et les surpassoit en capacité.

Le croupion est très-gros, parce qu'il est chargé des muscles qui servent à redresser la queue et à l'épanouir.

Les excrémens sont ordinairement moulés, et chargés d'un peu de cette matière blanche qui se trouve sur les excrémens de tous les gallinacés et de beaucoup d'autres oiseaux.

On m'assure qu'ils dorment, tantôt en cachant la tête sous l'aile, tantôt en faisant rentrer leur cou en eux-mêmes, et ayant le bec au vent.

Les paons aiment la propreté, et c'est par cette raison qu'ils tâchent de recouvrir et d'enfouir leurs ordures, et non parce qu'ils envient à l'homme les avantages qu'il pourroit retirer de leurs excrémens, qu'on dit être bons pour le mal des yeux, pour améliorer la terre, etc., mais dont apparemment ils

ne connoissent pas toutes les propriétés.

Quoiqu'ils ne puissent pas voler beaucoup, ils aiment à grimper; ils passent ordinairement la nuit sur les combles des maisons, où ils causent beaucoup de dommage, et sur les arbres les plus élevés; c'est de là qu'ils font souvent entendre leur voix qu'on s'accorde à trouver désagréable, peut-être parce qu'elle trouble le sommeil, et d'après laquelle on prétend que s'est formé leur nom dans presque toutes les langues.

On prétend que la femelle n'a qu'un seul cri qu'elle ne fait guère entendre qu'au printemps, mais que le mâle en a trois : pour moi j'ai reconnu qu'il avoit deux tons, l'un plus grave, qui tient plus du hautbois; l'autre plus aigu, précisément à l'octave du premier, et qui tient plus des sons perçans de la trompette; et j'avoue qu'à mon oreille ces deux tons n'ont rien de choquant, de même que je n'ai rien

pu voir de difforme dans ses pieds; et ce n'est qu'en prêtant aux paons nos mauvais raisonnemens et même nos vices, qu'on a pu supposer que leur cri n'étoit autre chose qu'un gémissement arraché à leur vanité, toutes les fois qu'ils apperçoivent la laideur de leurs pieds.

Théophraste avance que leurs cris souvent répétés sont un présage de pluie; d'autres qu'ils l'annoncent aussi lorsqu'ils grimpent plus haut que de coutume; d'autres que ces mêmes cris pronostiquoient la mort à quelque voisin; d'autres enfin, que ces oiseaux portoient toujours sous l'aile un morceau de racine de lin comme un amulette naturelle pour se préserver des fascinations.... tant il est vrai que toute chose dont on a beaucoup parlé a fait dire beaucoup d'inepties!

Outre les différens cris dont j'ai fait mention, le mâle et la femelle produisent encore un certain bruit sourd,

un craquement étouffé, une voix intérieure et renfermée, qu'ils répètent souvent, et quand ils sont inquiets, et quand ils paroissent tranquilles ou même contens.

Pline dit qu'on a remarqué de la sympathie entre les pigeons et les paons; et Cléarque parle d'un de ces derniers, qui avoit pris un tel attachement pour une jeune personne, que l'ayant vue mourir, il ne put lui survivre. Mais une sympathie plus naturelle et mieux fondée, c'est celle qui a été observée entre les paons et les dindons: ces deux oiseaux sont du petit nombre des oiseaux qui redressent leur queue et font la roue, ce qui suppose bien des qualités communes, aussi s'accordent-ils mieux ensemble qu'avec tout le reste de la volaille; et l'on prétend même qu'on a vu un coq-paon couvrir une poule d'Inde, ce qui indiqueroit une grande analogie entre les deux espèces.

La durée de la vie du paon est de vingt-cinq ans selon les anciens, et cette détermination me paroît bien fondée, puisqu'on sait que le paon est entièrement formé avant trois ans, et que les oiseaux en général vivent plus long-temps que les quadrupèdes, parce que leurs os sont plus ductiles; mais je suis surpris que M. Willulghby ait cru, sur l'autorité d'Ælien, que cet oiseau vivoit jusqu'à cent ans, d'autant plus que le récit d'Ælien est mêlé de plusieurs circonstances visiblement fabuleuses.

J'ai déjà dit que le paon se nourrissoit de toutes sortes de graines comme les gallinacés; les anciens lui donnoient ordinairement par mois un boisseau de froment, pesant environ vingt livres; il est bon de savoir que la fleur de sureau leur est contraire, et que la feuille d'ortie est mortelle aux jeunes paonneaux, selon Franzius.

Comme les paons vivent aux Indes

dans l'état de sauvage, c'est aussi dans ce pays qu'on a inventé l'art de leur donner la chasse : on ne peut guère les approcher de jour, quoiqu'ils se répandent dans les champs par troupes assez nombreuses, parce que, dès qu'ils découvrent le chasseur, ils fuient devant lui plus vîte que la perdrix, et s'enfoncent dans les broussailles où il n'est guère possible de les suivre ; ce n'est donc que la nuit qu'on parvient à les prendre, et voici de quelle manière se fait cette chasse aux environs de Cambaie.

On s'approche de l'arbre sur lequel ils sont perchés, on leur présente une espèce de bannière, qui porte deux chandelles allumées, et où l'on a peint des paons au naturel ; le paon, ébloui par cette lumière, ou bien occupé à considérer les paons en peinture qui sont sur la bannière, avance le cou, le retire, l'alonge encore, et lorsqu'il se trouve dans un nœud coulant qui y a

été placé exprès, on tire la corde et on se rend maître de l'oiseau.

Nous avons vu que les Grecs faisoient grand cas du paon, mais ce n'étoit que pour rassasier leurs yeux de la beauté de son plumage : au lieu que les Romains, qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe, parce qu'ils étoient plus puissans, se sont rassasiés réellement de sa chair; ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table, et son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très-cher à Rome, et les empereurs renchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitelllius, un Héliogabale, mettre leur gloire à remplir des plats immenses de têtes et de cervelles de paons, de langues de phénicoptères, de foie de scares, et à en composer des mets insipides, qui n'avoient d'autre mérite que de supposer une dépense prodigieuse et un luxe excessivement destructeur.

Dans ces temps-là un troupeau de cent de ces oiseaux pouvoit rendre soixante mille sesterces, en n'exigeant de celui à qui on en confioit le soin que trois paons par couvée; ces soixante mille sesterces reviennent, selon l'évaluation de Gassendi, à dix ou douze mille francs; chez les Grecs, le mâle et la femelle se vendoient mille dragmes, ce qui revient à huit cents quatre-vingt-sept livres dix sous, selon la plus forte évaluation, et à vingt-quatre livres selon la plus foible: mais il me paroît que cette dernière est beaucoup trop foible, sans quoi le passage suivant d'Athénée ne signifieroit rien. N'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons dont le prix n'est pas moindre que celui des statues! Ce prix étoit bien tombé au commencement du seizième siècle, puisque dans la nouvelle coutume du Bourbonnois, qui est de 1521, un paon n'étoit estimé que deux sous six deniers de ce temps-là,

que M. Dupré de Saint-Maur évalue à trois livres quinze sous d'aujourd'hui. Mais il paroît que peu-à-près cette époque, le prix de ces oiseaux se releva; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Lisieux, où l'on avoit la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevoit des troupeaux dont on tiroit beaucoup de profit, parce que, comme ils étoient fort rares dans le reste du royaume, on en envoyoit de là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil: au reste, il n'y a guère que les jeunes que l'on puisse manger; les vieux sont trop durs, et d'autant plus durs, que leur chair est naturellement fort sèche; et c'est sans doute à cette qualité qu'elle doit la propriété singulière, et qui paroît assez avérée, de se conserver sans corruption pendant plusieurs années; on en sert cependant quelquefois de vieux, mais c'est plus pour l'appareil que pour l'usage, car on les sert

revêtus de leurs belles plumes, et c'est une recherche de luxe assez bien entendu que l'élégance industrieuse des modernes a ajoutée à la magnificence effrénée des anciens : c'étoit sur un paon ainsi préparé que nos anciens chevaliers faisoient, dans les grandes occasions, leur vœu appelé le *vœu du paon*.

On employoit autrefois les plumes de paon à faire des espèces d'éventails; on en formoit des couronnes en guise de laurier pour les poètes appelés *troubadours*. Gesner a vu une étoffe dont la chaîne étoit de soie et de fil d'or, et la trame de ces mêmes plumes; tel étoit sans doute le manteau tissu de plumes de paon, qu'envoya le pape Paul III au roi Pépin.

Selon Aldrovande, les œufs de paon sont regardés par tous les modernes comme une mauvaise nourriture, tandis que les anciens les mettoient au premier rang, et avant ceux d'oie et de poule commune : il explique cette

contradiction en disant qu'ils sont bons au goût et mauvais à la santé ; reste à examiner si la température du climat n'auroit pas encore ici quelqu'influence.

LE PAON BLANC.

Le climat n'influe pas moins sur le plumage des oiseaux que sur le pelage des quadrupèdes : nous avons vu dans les volumes précédens que le lièvre, l'hermine, et la plupart des autres animaux étoient sujets à devenir blancs dans les pays froids, sur-tout pendant l'hiver ; et voici une espèce de paons, ou, si l'on veut, une variété qui paroît avoir éprouvé les mêmes effets par la même cause, et plus grands encore, puisqu'elle a produit une race constante dans cette espèce, et qu'elle semble avoir agi plus fortement sur les plumes de cet oiseau ; car la blancheur des lièvres et des hermines n'est que passagère, et n'a lieu que pendant l'hi-

ver, ainsi que celle de la gélinotte blanche ou du lagopède; au lieu que le paon blanc est toujours blanc, et dans tous les pays, l'été comme l'hiver, à Rome comme à Torneo; et cette couleur nouvelle est même si fixe, que des œufs de cet oiseau pondus et éclos en Italie, donnent encore des paons blancs. Celui qu'Aldrovande a fait dessiner, étoit né à Bologne, d'où il avoit pris occasion de douter que cette variété fût propre aux pays froids : cependant la plupart des naturalistes s'accordent à regarder la Norwège et les autres contrées du nord comme son pays natal; et il paroît qu'il y vit dans l'état de sauvage; car il se répand pendant l'hiver dans l'Allemagne, où on en prend assez communément dans cette saison : on en trouve même dans des contrées beaucoup plus méridionales, telles que la France et l'Italie; mais dans l'état de domesticité seulement.

M. Linnæus assure en général, comme je l'ai dit plus haut, que les paons ne restent pas même en Suède de leur plein gré, et il n'en excepte point les paons blancs.

Ce n'est pas sans un laps de temps considérable, et sans des circonstances singulières, qu'un oiseau né dans les climats si doux de l'Inde et de l'Asie, a pu s'accoutumer à l'âpreté des pays septentrionaux; s'il n'y a pas été transporté par les hommes, il a pu y passer, soit par le nord de l'Asie, soit par le nord de l'Europe : quoiqu'on ne sache pas précisément l'époque de cette migration, je soupçonne qu'elle n'est pas fort ancienne ; car je vois d'un côté dans Aldrovande, Longolius, Scaliger et Schwenckfeld, que les paons blancs n'ont cessé d'être rares que depuis fort peu de temps; et, d'un autre côté, je suis fondé à croire que les Grecs ne les ont point connus, puisqu'Aristote ayant parlé dans son *Traité de la géné-*

ration des animaux, des couleurs variées du paon, et ensuite des perdrix blanches, des corbeaux blancs, des moineaux blancs, ne dit pas un mot des paons blancs.

Les modernes ne disent rien non plus de l'histoire de ses oiseaux; si ce n'est que leurs petits sont fort délicats à élever : cependant il est vraisemblable que l'influence du climat ne s'est point bornée à leur plumage, et qu'elle se sera étendue plus ou moins jusque sur leur tempérament, leurs habitudes, leurs mœurs; et je m'étonne qu'aucun naturaliste ne se soit encore avisé d'observer les progrès, ou du moins le résultat de ces observations plus intéressantes et plus profondes : il me semble qu'une seule observation de ce genre seroit plus intéressante, feroit plus pour l'Histoire naturelle, que d'aller compter scrupuleusement toutes les plumes des oiseaux, et décrire laborieusement toutes les teintes

et demi-teintes de chacune de leurs barbes dans les quatre parties du monde.

Au reste, quoique leur plumage soit entièrement blanc, et particulièrement les longues plumes de leur queue, cependant on y distingue encore à l'extrémité des vestiges marqués de ces miroirs qui en faisoient le plus bel ornement, tant l'empreinte des couleurs primitives étoit profonde ! Il seroit curieux de chercher à ressusciter ces couleurs, et de déterminer par l'expérience, combien de temps et quel nombre de générations il faudroit dans un climat convenable, tel que les Indes, pour leur rendre leur premier éclat.

LE PAON PANACHÉ.

Frisch croit que le paon panaché n'est autre chose que le produit du mélange des deux précédens, je veux

dire du paon ordinaire et du paon blanc; et il porte en effet sur son plumage l'empreinte de cette double origine; car il a du blanc sur le ventre, sur les ailes et sur les joues, et dans tout le reste, il est comme le poan ordinaire, si ce n'est que les miroirs de la queue ne sont ni si larges, ni si ronds, ni si bien terminés : tout ce que je trouve dans les auteurs sur l'histoire particulière de cet oiseau se réduit à ceci, que leurs petits ne sont pas aussi delicats à élever que ceux du paon blanc.

Oiseaux étrangers qui paroissent avoir rapport avec le Paon.

I.

LE CHINQUIS.

Dans l'incertitude où je suis, si cet oiseau est un véritable paon ou non, je lui donne, ou plutôt je lui conserve le nom de *chinquis,* formé de son nom chinois *chin-tchien-khi,* c'est

la dixième espèce du genre des faisans de M. Brisson; il se trouve au Tibet, d'où cet auteur a pris occasion de le nommer *paon du Tibet*. Sa grosseur est celle de la pintade; il a l'iris des yeux jaune, le bec cendré, les pieds gris, le fond du plumage cendré, varié de lignes noires et de points blancs; mais ce qui en fait l'ornement principal et distinctif, ce sont de belles et grandes taches rondes d'un bleu éclatant, changeant en violet et en or, répandues une à une sur les plumes du dos et les couvertures des ailes, deux à deux sur les pennes des ailes, et quatre à quatre sur les longues couvertures de la queue, dont les deux du milieu sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en se raccourcissant de chaque côté.

On ne sait ou plutôt on ne dit rien de son histoire, pas même s'il fait la roue en relevant en éventail ses belles plumes chargées de miroirs.

Il ne faut pas confondre le chinquis avec le kinki, ou poule dorée de la Chine, dont il est parlé dans les relations de Navarette, Trigault, du Halde, et qui, autant qu'on en peut juger par des descriptions imparfaites, n'est autre chose que notre tricolor huppé.

II.

LE SPICIFÈRE.

J'APPELLE ainsi le huitième faisan de M. Brisson, qu'Aldrovande a nommé *paon du Japon*, tout en avouant qu'il ne ressembloit à notre paon que par les pieds et la queue.

Je lui ai donné le nom de *spicifère*, à cause de l'aigrette en forme d'épi qui s'élève sur sa tête; cette aigrette est haute de quatre pouces, et paroît émaillée de vert et de bleu; le bec est de couleur cendrée, plus long et plus menu que celui du paon; l'iris est

jaune, et le tour des yeux rouge comme dans le faisan : les plumes de la queue sont en plus petit nombre, le fond en est plus rembruni et les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe; la distribution des couleurs forme sur la poitrine, le dos et la partie des ailes la plus proche du dos, des espèces d'écailles qui ont différens reflets en différens endroits, bleus sur la partie des ailes la plus proche du dos, bleus et verts sur le dos, bleus, verts et dorés sur la poitrine; les autres pennes de l'aile sont vertes dans le milieu de leur longueur, ensuite jaunâtres, et finissent par être noires à leur extrémité; le sommet de la tête et le haut du cou ont des taches bleues, mêlées de blanc sur un fond verdâtre.

Telle est à-peu-près la description qu'Aldrovande a faite du mâle, d'après une figure peinte que l'empereur du Japon avoit envoyée au pape; il ne

dit point s'il étale sa queue comme notre paon, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'étale point dans la figure d'Aldrovande, et qu'il y est même représenté sans éperons aux pieds, quoiqu'Adrovande n'ait pas oublié d'en faire paroître dans la figure du paon ordinaire, qu'il a placée vis-à-vis pour servir d'objet de comparaison.

Selon cet auteur, la femelle est plus petite que le mâle, elle a les mêmes couleurs que lui sur la tête, le cou, la poitrine, le dos et les ailes; mais elle en diffère en ce qu'elle a le dessous du corps noir, et en ce que les couvertures du croupion, qui sont beaucoup plus courtes que les pennes de la queue, sont ornées de quatre ou cinq miroirs assez larges, relativement à la grandeur des plumes; le vert est la couleur dominante de la queue, les pennes en sont bordées de bleu, et les tiges de ces pennes sont blanches.

Cet oiseau paroît avoir beaucoup de

rapport avec celui dont parle Kœmpfer dans son histoire du Japon, sous le nom de *faisan;* ce que j'en ait dit suffit pour faire voir qu'il y a plusieurs traits de conformité et plusieurs traits de dissemblance, soit avec le paon, soit avec le faisan, et que par conséquent il ne devoit point avoir d'autre place que celle que je lui donne ici.

III.

L'ÉPERONNIER.

Cet oiseau diffère du paon, non-seulement par le rapport de la queue, par la configuration et le nombre des pennes dont elle est composée, mais encore par les proportions de sa forme extérieure, par la grosseur de la tête et du cou, et en ce qu'il ne redresse et n'épanouit point sa queue comme le paon, qu'il n'a au lieu d'aigrette qu'une espèce de huppe plate, formée par les plumes du sommet de la tête qui se re-

lèvent, et dont la pointe revient un peu en avant; enfin, le mâle diffère du coq-paon, par un double éperon qu'il a à chaque pied, caractère presque unique, d'après lequel je lui ai donné le nom d'*éperonnier*.

L'éperonnier a l'iris des yeux jaune, ainsi que l'espace entre la base du bec, l'œil et le bec supérieur rouges; l'inférieur brun-foncé, et les pieds d'un brun-sale : son plumage est d'une beauté admirable; la queue est semée de miroirs ou de taches brillantes, de forme ovale et d'une belle couleur de pourpre avec des reflets bleus, verts et or; ces miroirs font d'autant plus d'effet, qu'ils sont terminés et détachés du fond par un double cercle, l'un noir et l'autre orangé obscur. Chaque penne de la queue a deux de ces miroirs accolés l'un à l'autre, la tige entre deux; et, malgré cela, comme cette queue a infiniment moins de plumes que celle du paon, elle est beau-

coup moins chargée de miroirs; mais en récompense, l'éperonnier en a une très-grande quantité sur le dos et sur les ailes, ou le paon n'en a point du tout; ces miroirs des ailes sont ronds, et comme le fond du plumage est brun, on croiroit voir une belle peau de martre zibeline, enrichie de saphirs, d'opales, d'émeraudes et de topazes.

Les plus grandes pennes de l'aile n'ont point de miroirs, toutes les autres en ont chacune un; et quel qu'en soit l'éclat, leurs couleurs, soit dans les ailes, soit dans la queue, ne pénètrent point jusqu'à l'autre surface de la penne, dont le dessous est d'un sombre uniforme.

Le mâle surpasse en grosseur le faisan ordinaire; la femelle est d'un tiers plus petite que le mâle, et paroît plus leste et plus éveillée; elle a comme lui l'iris jaune, mais point de rouge dans le bec, et la queue beaucoup plus petite; quoique ses couleurs approchent

plus de celles du mâle que dans l'espèce des paons et des faisans, cependant elles sont plus mattes, plus éteintes; et n'ont point ce lustre, ce jeu, ces ondulations de lumière qui font un si bel effet dans les miroirs du mâle.

Cet oiseau étoit vivant à Londres l'année dernière, d'où M. le chevalier Codrington en a envoyé des dessins coloriés à M. Daubenton le jeune.

Espèces connues dans ce genre.

Le Paon, *pavo Cristatus.*
L'Éperonnier, *pavo Bicalcaratus.*
Le Chinquis, *pavo Thibetanus.*
Le Spicifère, *pavo Muticus.*

LXIVe GENRE.

LE DINDON, *MELEAGRIS.*

Caractère générique : face nue, verruqueuse, caronculée.

LE DINDON.

Si le coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour, le dindon domestique est le plus remarquable, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles qui ne lui sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces; sa tête, qui est fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiseaux; car

R E.

EAGRIS.

ue, verru-
e.

N.

eau le plus
dindon do-
uable, soit
soit par la
ertaines ha-
sont com-
nbre d'au-
est fort pe-
manque de
seaux ; car



1. LE DINDON. 2. LE MARAIL.

elle est presqu'entièrement dénuée de plumes, et seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, et de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs clair-semés entre les mamelons, et de petites plumes plus rares au haut du cou, et qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, chose qui n'avoit pas été remarquée par les naturalistes : de la base du bec descend sur le cou, jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge et flottant, qui paroît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant ; sur la base du bec supérieur s'élève une caroncule charnue, de forme conique, et sillonnée par des rides transversales assez profondes : cette caroncule n'a

guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire lorsque le dindon, ne voyant autour de lui que les objets auxquels il est accoutumé, et n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement en prenant sa pâture; mais, si quelque objet étranger se présente inopinément, sur-tout dans la saison des amours, cet oiseau, qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple, se rengorge tout-à-coup avec fierté; sa tête et son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie, s'alonge, et descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif; en même temps les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre: dans cette attitude, tantôt il va piaffant

autour de sa femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine, s'échappant par le bec, et qui est suivi d'un long bourdonnement ; tantôt il quitte sa femelle, comme pour menacer ceux qui viennent le troubler ; dans ces deux cas sa marche est grave, et s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont j'ai parlé : de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que tout le monde connoît, et qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut, soit en sifflant, soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques ; il recommence ensuite à faire la roue, qui, suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt son amour et tantôt sa colère ; et ces espèces d'accès seront beaucoup plus violens si on paroît devant lui avec un habit rouge ; c'est alors qu'il s'irrite et de-

vient furieux ; il s'élance, il attaque à coups de bec, et fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il est remarquable et très-singulier que cette caroncule conique, qui s'allonge et se relâche lorsque l'animal est agité d'une passion vive, se relâche de même après sa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir et de blanc, d'autres de blanc et d'un jaune roussâtre, et d'autres d'un gris uniforme, qui sont les plus rares de tous ; mais le plus grand nombre a le plumage tirant sur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes ; celles qui couvrent le dos et le dessus des ailes sont quarrées par le bout ; et parmi celles du croupion, et même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes et qui ont différens reflets, selon les différentes incidences de la lumière ; et plus ils vieillissent, plus leurs couleurs pa-

roissent être changeantes et avoir des reflets différens. Bien des gens croient que les dindons blancs sont les plus robustes; et c'est par cette raison que, dans quelques provinces, on les élève de préférence : on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les naturalistes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile, et dix-huit à la queue : mais un caractère bien plus frappant, et qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre espèce actuellement connue, c'est un bouquet de crins durs et noirs, long de cinq à six pouces, lequel, dans nos climats tempérés, sort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte dans la seconde année, quelquefois même dès la fin de la première; et, avant que ce bouquet paroisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins

ne commencent à paroître qu'à la troisième année dans les dindons qu'on élève en Suède : si ce fait est bien avéré, il s'ensuivroit que cette espèce de production se feroit d'autant plus tard, que la température du pays est plus rigoureuse ; et, à la vérité, l'un des principaux effets du froid est de ralentir toute sorte de développemens. C'est cette touffe de crins qui a valu au dindon le titre de barbu, *pectore barbato*, expression impropre à tous égards, puisque ce n'est pas de la poitrine, mais de la partie inférieure du cou que ces crins prennent naissance, et que d'ailleurs ce n'est pas assez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe, il faut encore qu'ils soient autour du menton, ou de ce qui en tient lieu, comme dans le vautour barbu d'Edwards.

On se feroit une fausse idée de la queue du coq d'Inde, si l'on s'imaginoit que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se rele-

ver en éventail : à proprement parler, le dindon a deux queues, l'une supérieure et l'autre inférieure ; la première est composée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, et que l'animal relève lorsqu'il piaffe ; la seconde ou l'inférieure consiste en d'autres plumes moins grandes, et reste toujours dans la situation horizontale. C'est encore un attribut propre au mâle d'avoir un éperon à chaque pied ; ces éperons sont plus ou moins longs, mais ils sont toujours beaucoup plus courts et plus mous que dans le coq ordinaire.

La poule d'Inde diffère du coq non-seulement en ce qu'elle n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou, en ce que la caroncule conique du bec supérieur est plus courte et incapable de s'alonger; que cette caroncule, le barbillon de dessous le bec, et la chair glanduleuse qui recouvre la tête, sont

d'un rouge plus pâle ; mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus foible dans la plupart des espèces : elle est plus petite, elle a moins de caractère dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au dehors ; son cri n'est qu'un accent plaintif ; elle n'a de mouvement que pour chercher sa nourriture ou pour fuir le danger ; enfin la faculté de faire la roue lui a été refusée ; ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double comme le mâle, mais elle manque apparemment des muscles releveurs, propres à redresser les plus grandes plumes dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle, comme dans la femelle, les orifices des narines sont dans le bec supérieur ; et ceux des oreilles sont en arrière des yeux, fort couverts, et comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force, plus de vivacité, plus d'énergie dans toute son action : on pourra lui donner cinq ou six poules d'Inde; s'il y a plusieurs mâles, ils se battront, mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires : ceux-ci, ayant plus d'ardeur pour leurs femelles, sont aussi plus animés contre leurs rivaux, et la guerre qu'ils se font entr'eux est ordinairement un combat à outrance; on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux, et les mettre à mort; les sujets de guerre ne manquent pas entre les coqs des deux espèces, si, comme le dit Sperling, le coq d'Inde, privé de ses femelles, s'adresse aux poules ordinaires, et que les poules d'Inde, dans l'absence de leur mâle, s'offrent au coq ordinaire, et le sollicitent même assez vivement.

La guerre que les coqs d'Inde se font entr'eux est beaucoup moins violente;

le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille, quelquefois même il est préféré par les femelles : on a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, presque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons se fait à-peu-près de la même manière que celui des coqs, mais il dure plus longtemps ; et c'est peut-être par cette raison qu'il faut moins de femelles au mâle, et qu'il s'use beaucoup plus vîte. J'ai dit plus haut, sur la foi de Sperling, qu'il se mêloit quelquefois avec les poules ordinaires ; le même auteur prétend que, quand il est privé de ses femelles, il s'accouple aussi, non-seulement avec la femelle du paon (ce qui peut être), mais encore avec les canes (ce qui me paroît moins vraisemblable).

La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire : il faut lui donner de temps en temps du chenevis, de l'avoine, du sarrasin, pour

l'exciter à pondre; et avec cela elle ne fait guère qu'une seule ponte par an, d'environ quinze œufs : lorsqu'elle en fait deux, ce qui est très-rare, elle commence la première sur la fin de l'hiver, et la seconde dans le mois d'août; ces œufs sont blancs, avec quelques petites taches d'un jaune-rougeâtre; et, du reste, ils sont organisés à-peu-près comme ceux de la poule ordinaire : la poule d'Inde couve aussi les œufs de toutes sortes d'oiseaux; on juge qu'elle demande à couver, lorsqu'après avoir fait sa ponte elle reste dans le nid : pour que ce nid lui plaise, il faut qu'il soit en lieu sec, à une bonne exposition selon la saison, et point trop en vue; car son instinct la porte ordinairement à se cacher avec grand soin lorsqu'elle couve.

Ce sont les poules de l'année précédente qui, d'ordinaire, sont les meilleures couveuses; elles se dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur et

d'assiduité, qu'elles mourroient d'inanition sur leurs œufs si l'on n'avoit le soin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire et à manger; cette passion de couver est si forte et si durable, qu'elles font quelquefois deux couvées de suite et sans aucune interruption; mais, dans ce cas, il faut les soutenir par une meilleure nourriture : le mâle a un instinct bien contraire; car, s'il apperçoit sa femelle couvant, il casse ses œufs, qu'il voit apparemment comme un obstacle à ses plaisirs; et c'est peut-être la raison pourquoi la femelle se cache alors avec tant de soin.

Le temps venu où ces œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme; mais cette coquille est quelquefois si dure, ou les dindonneaux si foibles, qu'ils périroient si on ne les aidoit à la briser, ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonspec-

tion, et en suivant autant qu'il est possible les procédés de la nature : ils périroient encore bientôt, pour peu que, dans ces commencemens, on les maniât avec rudesse, qu'on leur laissât endurer la faim, ou qu'on les exposât aux intempéries de l'air; le froid, la pluie, et même la rosée les morfond; le grand soleil les tue presque subitement; quelquefois même ils sont écrasés sous les pieds de leur mère : voilà bien des dangers pour un animal si délicat; et c'est pour cette raison, et à cause de la moindre fécondité des poules d'Inde en Europe, que cette espèce est beaucoup moins nombreuse que celle des poules ordinaires.

Dans les premiers temps il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud et sec, où l'on aura étendu une litière de fumier long bien battue; et, lorsque dans la suite on voudra les faire sortir en plein air, ce ne sera que par degrés et en choisissant les plus beaux jours.

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer mieux à prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière : on juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend *piauler*, et cela leur arrive fréquemment : il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour ; leur premier aliment sera du vin et de l'eau qu'on leur soufflera dans le bec ; on y mêlera ensuite un peu de mie de pain ; vers le quatrième jour on leur donnera les œufs gâtés de la couvée, cuits et hachés d'abord avec de la mie de pain, et ensuite avec des orties ; ces œufs gâtés, soit de dindes, soit de poules, seront pour eux une nourriture très-salutaire ; au bout de dix à douze jours on supprime les œufs, et on mêle les horties hachées avec du millet, ou avec la farine de turquie, d'orge, de froment ou de blé sarrasin, ou bien, pour épargner le grain, sans faire tort aux dindonneaux, avec le lait caillé, la bardane, un peu

de camomille puante, de graine d'ortie et du son : dans la suite on pourra se contenter de leur donner toute sorte de fruits pourris, coupés par morceaux, et sur-tout des fruits de ronces ou de mûriers blancs, etc. Lorsqu'on leur verra un air languissant, on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu, et on leur fera avaler aussi un grain de poivre; quelquefois ils paroissent engourdis et sans mouvement lorsqu'ils ont été surpris par une pluie froide, et ils mourroient certainement si on n'avoit le soin de les envelopper de linges chauds, et de leur souffler à plusieurs reprises un air chaud par le bec : il ne faut pas manquer de les visiter de temps en temps, et de leur percer les petites vessies qui leur viennent sous la langue et autour du croupion, et de leur donner de l'eau de rouille; on conseille même de leur laver la tête avec cette eau, pour prévenir certaines maladies auxquelles ils

sont sujets ; mais, dans ce cas, il faut donc les essuyer et les sécher bien exactement, car on sait combien toute humidité est contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même sollicitude que la poule mène ses poussins ; elle les réchauffe sous ses ailes avec la même affection, elle les défend avec le même courage ; il semble que sa tendresse pour ses petits rende sa vue plus perçante ; elle découvre l'oiseau de proie à une distance prodigieuse, et lorsqu'il est encore invisible à tous les autres yeux ; dès qu'elle l'a apperçu, elle jette un cri d'effroi qui répand la consternation dans toute la couvée ; chaque dindonneau se réfugie dans les buissons ou se tapit dans l'herbe, et la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi est à portée : mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté, elle les en avertit aussitôt par

un autre cri bien différent du premier, et qui est pour tous le signal de sortir du lieu où ils se sont cachés, et de se rassembler autour d'elle.

Lorsque les jeunes dindons viennent d'éclore, ils ont la tête garnie d'une espèce de duvet, et n'ont encore ni chair glanduleuse ni barbillons; ce n'est qu'à six semaines ou deux mois que ces parties se développent, et, comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pousser le rouge: le temps de ce développement est un temps critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfans, et c'est alors sur-tout qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier; quelque temps avant de pousser le rouge, ils commencent déjà à se percher.

Il est rare que l'on soumette les dindonneaux à la castration comme les poulets; ils engraissent fort bien sans cela, et leur chair n'en est pas moins

bonne ; nouvelle preuve qu'ils sont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorsqu'ils sont devenus forts, ils quittent leur mère, ou plutôt ils en sont abandonnés, parce qu'elle cherche à faire une seconde ponte ou une seconde couvée ; plus les dindonneaux étoient foibles et délicats dans le premier âge, plus ils deviennent avec le temps robustes et capables de soutenir toutes les injures du temps : ils aiment à se percher en plein air, et passent ainsi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt se soutenant sur un seul pied, et retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer ; tantôt, au contraire, s'accroupissant sur leur bâton, et s'y tenant en équilibre : ils se mettent la tête sous l'aile pour dormir, et, pendant leur sommeil, ils ont le mouvement de la respiration sensible et très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'est de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties et autres plantes de leur goût, dans les vergers lorsque les fruits commencent à tomber, etc. Mais il faut éviter soigneusement les pâturages où croissent les plantes qui leur sont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges ; cette plante est un véritable poison pour les dindons ; ceux qui en ont mangé éprouvent une sorte d'ivresse, des vertiges, des convulsions, et, lorsque la dose a été un peu forte, ils finissent par mourir éthiques. On ne peut donc apporter trop de soin à détruire cette plante nuisible dans les lieux où l'on élève des dindons.

On doit aussi avoir attention, surtout dans les commencemens, de ne les faire sortir le matin qu'après que le soleil a commencé de sécher la rosée, de les faire rentrer avant la chûte du

serein, et de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été : tous les soirs, lorsqu'ils reviennent, on leur donne la pâtée, du grain, ou quelque autre nourriture, excepté seulement au temps des moissons, où ils trouvent suffisamment à manger par la campagne : comme ils sont forts craintifs, ils se laissent aisément conduire ; il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupeaux même très-considérables, et souvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit et plus foible qu'eux : cependant il est des occasions où ils montrent du courage, sur-tout lorsqu'il s'agit de se défendre contre les fouines et autres ennemis de la volaille ; on en a vu même quelquefois entourer un lièvre au gîte, et chercher à le tuer à coups de bec.

Ils ont différens tons, différentes inflexions de voix, selon l'âge, le sexe, et suivant les passions qu'ils veulent

exprimer : leur démarche est lente et leur vol pesant; ils boivent, mangent, avalent de petits cailloux, et digèrent à-peu-près comme les coqs ; et, comme eux, ils ont double estomac, c'est-à-dire un jabot et un gésier; mais, comme ils sont plus gros, les muscles de leur gésier ont aussi plus de force.

La longueur du tube intestinal est à-peu-près quadruple de la longueur de l'animal, prise depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité du croupion; ils ont deux *cœcum,* dirigés l'un et l'autre d'arrière en avant, et qui, pris ensemble, font plus du quart de tout le conduit intestinal : ils prennent naissance assez près de l'extrémité de ce conduit, et les excrémens contenus dans leur cavité ne diffèrent guère de ceux que renferme la cavité du *colon* et du *rectum* : ces excrémens ne séjournent point dans le cloaque commun, comme l'urine et ce sédiment blanc qui se trouve plus ou moins abondam-

ment par-tout où passe l'urine; et ils ont assez de consistance pour se mouler en sortant par l'*anus*.

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à-peu-près comme dans les autres gallinacés; mais, à l'égard de l'usage qu'ils en font, ils paroissent avoir beaucoup moins de puissance réelle, les mâles étant moins ardens pour leurs femelles, moins prompts dans l'acte de la fécondation, et leurs approches étant beaucoup plus rares; et, d'autre côté, les femelles pondent plus tard et bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiseaux sont, dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme et des animaux quadrupèdes, je crois devoir indiquer ici ces principales différences. Outre les deux paupières supérieure et inférieure, les dindons, ainsi que la plupart des autres oiseaux, en ont encore une troisième nommée pau-

pière interne, *membrana nictitans*, qui se retire et se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, et dont les cillemens fréquens et rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse : la paupière supérieure est presqu'entièrement immobile; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive guère que lorsque l'animal dort ou lorsqu'il ne vit plus : ces deux paupières ont chacune un point lacrymal, et n'ont pas de rebords cartilagineux; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux composé de quinze pièces plus ou moins, posées l'une sur l'autre en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoises d'un couvert; le cristallin est plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupèdes et des poissons, et sa plus grande courbure est en arrière; enfin il sort du nerf optique, entre la rétine et la

choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde et composée de fibres parallèles, laquelle traverse l'humeur vitrée, et va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capsule du cristallin; c'est à cette membrane subtile et transparente que MM. les anatomistes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourse*, quoiqu'elle n'en ait guère la figure dans le dindon, non plus que dans la poule, l'oie, le canard, le pigeon, etc. Son usage est, selon M. Petit, d'absorber les rayons de lumière qui partent des objets qui sont à côté de la tête, et qui entrent directement dans les yeux : mais, quoi qu'il en soit de cette idée, il est certain que l'organe de la vue est plus composé dans les oiseaux que dans les quadrupèdes; et comme nous avons prouvé ailleurs que les oiseaux l'emportoient par ce sens sur les autres animaux, et

que nous avons même eu occasion de remarquer plus haut combien la poule d'Inde avoit la vue perçante, on ne peut guère se refuser à cette conjecture si naturelle, que la supériorité de l'organe de la vue dans les oiseaux, est due à la différence de la structure de leurs yeux, et à l'artifice particulier de leur organisation; conjecture très-vraisemblable, mais de laquelle néanmoins la valeur précise ne pourra être déterminée que par l'étude approfondie de l'anatomie comparée et de la mécanique animale.

Si l'on compare les témoignages des voyageurs, on ne peut s'empêcher de reconnoître que les dindons sont originaires d'Amérique et des îles adjacentes, et qu'avant la découverte de ce nouveau continent ils n'existoient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils sont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, et que, pourvu qu'on en

ait un peu de soin, ils couvent trois à quatre fois l'année : or, c'est une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur est propre que par-tout ailleurs ; ils y deviennent aussi plus grands et plus forts, et c'est précisément ce que l'on observe dans les dindons d'Amérique. On en trouve une multitude prodigieuse chez les Illinois, disent les missionnaires jésuites ; ils y vont par troupes de cent, quelquefois même de deux cents ; ils sont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, et pèsent jusqu'à trente-six livres ; Josselin dit jusqu'à soixante livres : ils ne se trouvent pas en moindre quantité dans le Canada (où, selon le P. Théodat, récollet, les sauvages les appeloient *ondettoutaques*), dans le Mexique, dans la Nouvelle-Angleterre, dans cette vaste contrée qu'arrose le Missisipi, et chez les Brasiliens, où ils sont connus sous le nom d'*arignan-oussou*.

Le docteur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque. Il est à remarquer que, dans presque tous ces pays, les dindons sont dans l'état de sauvage, et qu'ils y fourmillent par-tout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédoient le terrein que pied à pied aux colons européens.

Mais, si la plupart des voyageurs et témoins oculaires s'accordent à regarder cet oiseau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique, sur-tout de l'Amérique septentrionale, ils ne s'accordent pas moins à déposer qu'il ne s'en trouve point, ou que très-peu, dans toute l'Asie.

Gemelli Careri nous apprend que non-seulement, il n'y a en point aux Philippines, mais que ceux même que les Espagnols y avoient apportés de la Nouvelle-Espagne n'avoient pu y prospérer.

Le P. du Halde assure qu'on ne

trouve à la Chine que ceux qui y ont été transportés d'ailleurs : il est vrai que dans le même endroit ce jésuite suppose qu'ils sont fort communs dans les Indes orientales ; mais il paroît que ce n'est en effet qu'une supposition fondée sur des ouï-dire, au lieu qu'il étoit témoin oculaire de ce qu'il a dit de la Chine.

Le P. de Bourzes, autre jésuite, raconte qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, situé en la presqu'île en-deçà du Gange, d'où il conclut avec raison que ce sont apparemment les Indes occidentales qui ont donné leur nom à cet oiseau.

Dampier n'en a point vu non plus à Mindanao ; Chardin et Tavernier, qui ont parcouru l'Asie, disent positivement qu'il n'y a point de dindons dans tout ce vaste pays : selon le dernier de ces voyageurs, ce sont les Arméniens qui les ont portés en Perse, où ils ont mal réussi, comme ce sont

les Hollandais qui les ont portés à Batavia, où ils ont beaucoup mieux prospéré.

Enfin, Bosman et quelques autres voyageurs nous disent que si l'on voit des dindons au pays de Congo, à la Côte-d'Or, au Sénégal, et autres lieux de l'Afrique, ce n'est que dans les comptoirs, et chez les étrangers, les naturels du pays en faisant peu d'usage : selon les mêmes voyageurs, il est visible que ces dindons sont provenus de ceux que les Portugais et autres Européens avoient apportés dans les commencemens avec la volaille ordinaire.

Je ne dissimulerai pas qu'Aldrovande, Gesner, Belon et Ray, ont prétendu que les dindons étoient originaires d'Afrique ou des Indes orientales; et, quoique leur sentiment soit peu suivi aujourd'hui, je crois devoir à de si grands noms de ne point le rejeter sans quelque discussion.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étoient les véritables méléagrides des anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage est couvert de taches rondes en forme de gouttes (*gallinæ Numidicæ guttatæ*); mais il est évident, et tout le monde convient aujourd'hui que ces poules africaines ne sont autre chose que nos pintades, qui en effet nous viennent d'Afrique, et sont très-différentes des dindons; ainsi, il seroit inutile de discuter plus en détail cette opinion d'Aldrovande qui porte avec elle sa réfutation, et que néanmoins M. Linnæus semble avoir voulu perpétuer ou renouveler en appliquant au dindon le nom de *meleagris*.

Ray, qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales, semble s'être laissé tromper par les noms : celui d'oiseau de Numidie, qu'il adopte, suppose une origine africaine, et ceux

du *turkey*, et d'oiseau de Calécut, une origine asiatique ; mais un nom n'est pas toujours une preuve, sur-tout un nom populaire appliqué par des gens peu instruits, et même un nom scientifique appliqué par des savans qui ne sont pas toujours exempts de préjugés : d'ailleurs Ray lui-même avoue, d'après Hans Sloane, que ces oiseaux se plaisent beaucoup dans les pays chauds de l'Amérique, et qu'ils y multiplient prodigieusement.

A l'égard de Gesner, il dit, à la vérité, que la plupart des anciens, et entre autres Aristote et Pline, n'ont pas connu les dindons; mais il prétend qu'Élien les a eus en vue dans le passage suivant : *In Indiâ gallinacei nascuntur maximi ; non rubram habent cristam, ut nostri, sed ita variam et floridam veluti coronam floribus contextam; caudæ pennas non inflexas habent, neque revolutas in orbem, sed latas; quas cùm non erigunt, ut pavones trahunt : eorum*

pennæ smaragdi colorem ferunt. « Les Indes produisent de très-gros coqs, dont la crête n'est point rouge comme celle des nôtres, mais de couleurs variées, comme seroit une couleur de fleurs; leur queue n'a pas non plus de plumes recourbées en arc; lorsqu'ils ne la relèvent pas, ils la portent comme des paons (c'est-à-dire horizontalement); leurs pennes sont de la couleur de l'émeraude. » Mais je ne vois pas que ce passage soit applicable aux dindons. 1°. La grosseur de ces coqs ne prouve point que ce soit des dindons; car on sait qu'il y a en effet dans l'Asie, et notamment en Perse et au Pégu, de véritables coqs qui sont très-gros.

2°. Cette crête, de couleurs variées, suffiroit seule pour exclure les dindons qui n'eurent jamais de crête; car il s'agit ici, non d'une aigrette de plumes, mais d'une crête véritable, analogue à celle du coq, quoique de couleur différente.

3°. Le port de la queue, semblable à celui du paon, ne prouve rien non plus, parce qu'Élien dit positivement que l'oiseau dont il s'agit, porte sa queue comme le paon, *lorsqu'il ne la relève point ;* et, s'il l'eût relevée comme le paon en faisant la roue, Élien n'auroit pu oublier de faire mention d'un caractère aussi singulier, et d'un trait de ressemblance si marqué avec le paon, auquel il le comparoit dans ce moment même.

4°. Enfin, les pennes couleur d'émeraude, ne sont rien moins que suffisantes pour déterminer ici l'espèce des dindons, bien que quelques-unes de leurs plumes ayent des reflets smaragdins ; car on sait que le plumage de plusieurs autres oiseaux a la même couleur et les mêmes reflets.

Belon ne me paroît pas mieux fondé que Gesner à retrouver les dindons dans les ouvrages des anciens. Columelle avoit dit dans son livre de Re

Rustica: *Africana est meleagridi similis, nisi quòd rutilam galeam et cristam capite gerit, quæ utraquæ in meleagride cærulea.* « La poule d'Afrique ressemble à la méléagride, excepté qu'elle a la crête et le casque rouges, *rutila*, au lieu que ces mêmes parties sont bleues dans la méléagride. » Belon a pris cette *poule africaine* pour la pintade, et la méléagride pour le dindon; mais il est évident, par le passage même, que Columelle parle ici de deux variétés de la même espèce, puisque les deux oiseaux dont il s'agit se ressemblent de tout point, excepté par la couleur, laquelle est en effet sujette à varier dans la même espèce, et notamment dans celle de la pintade, où les mâles ont les appendices membraneuses qui leur pendent aux deux côtés des joues, de couleur bleue, tandis que les femelles ont ces mêmes appendices de couleur rouge : d'ailleurs, comment supposer que Columelle, ayant à dé-

signer deux espèces aussi différentes que celles de la pintade et du dindon, se fût contenté de les distinguer par une variété aussi superficielle que celle de la couleur d'une petite partie, ou d'employer des caractères tranchés qui lui sautoient aux yeux !

C'est donc mal-à-propos que Belon a cru pouvoir s'appuyer de l'autorité de Columelle pour donner aux dindons une origine africaine ; et ce n'est pas avec plus de succès qu'il a cherché à se prévaloir du passage suivant de Ptolomée pour leur donner une origine asiatique : *Triglyphon Regia in quâ gallinacei barbati esse dicuntur.* Cette Triglyphe est en effet située dans la presqu'île au-delà du Gange ; mais on n'a aucune raison de croire que ces coqs barbes soient des dindons : car, 1°. il n'y a pas jusqu'à l'existence de ces coqs qui ne soit incertaine, puisqu'elle n'est alléguée que sur la foi d'un *on dit (dicuntur.)* 2°. On ne peut

donner aux dindons le nom de coqs barbus, comme je l'ai dit plus haut; ce mot de barbe appliqué à un oiseau ne pouvant signifier qu'une touffe de plumes ou de poils placés sous le bec, et non ce bouquet de crins durs que les dindons ont au bas du cou. 3°. Ptolomée étoit astronome et géographe, mais point du tout naturaliste; et il est visible qu'il cherchoit à jeter quelque intérêt dans ses tables géographiques, en y mêlent, sans beaucoup de critique les singularités de chaque pays: dans la même page où il fait mention de ces coqs barbus, il parle de trois îles des Satyres, dont les habitans avoient des queues, et de certaines îles Manioles au nombre de dix, situées à-peu-près dans le même climat, où l'aimant abonde au point que l'on n'ose y employer le fer dans la construction des navires, de peur qu'ils ne soient attirés et retenus par la force magnétique; mais ces queues humai-

nes, quoiqu'attestées par des voyageurs et par des missionnaires jésuites, selon Gemelli Careri, sont au moins fort douteuses; ces montagnes d'aimant ou plutôt leurs effets sur la ferrure des vaisseaux ne le sont pas moins, et l'on ne peut guère compter sur des faits mêlés avec de pareilles incertitudes. 4°. Enfin Ptolomée, à l'endroit cité, parle positivement des coqs ordinaires (*galli gallinacei*), qui ne peuvent être confondus avec les coqs d'Inde, ni pour la forme extérieure, ni pour le plumage, ni pour le chant, ni pour les habitudes naturelles, ni pour la couleur des œufs, ni pour le temps de l'incubation, etc. Il est vrai que Scaliger, tout en avouant que la méléagride d'Athénée ou plutôt de Clytus, cité par Athénée, étoit un oiseau d'Etolie, aimant les lieux aquatiques, peu attaché à sa couvée, et dont la chair sentoit le marécage, tous caractères qui ne conviennent

point au dindon, qui ne se trouve point en Etolie, fuit les lieux aquatiques, a le plus grand attachement pour ses petits, et la chair de bon goût, il n'en prétend pas moins que la méléagride est un dindon ; mais les anatomistes de l'Académie des Sciences, qui, d'abord étoient du même avis lorsqu'ils firent la description du coq indien, ayant examiné les choses de plus près, ont reconnu et prouvé ailleurs que la pintade étoit la vraie méléagride des anciens, en sorte qu'il doit demeurer pour constant qu'Athénée ou Clytus, Elien, Columelle et Ptolomée, n'ont pas plus parlé des dindons qu'Aristote et Pline, et que ces oiseaux ont été inconnus aux anciens.

Nous ne voyons pas même qu'il en soit fait mention dans aucun ouvrage moderne, écrit avant la découverte de l'Amérique : une tradition populaire fixe dans le seizième siècle, sous François 1er, l'époque de leur première

l'apparition en France ; car c'est dans ce temps que vivoit l'amiral Chabot. Les auteurs de la *Zoologie Britannique* avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain de François Ier, ce qui s'accorde très-bien avec notre sentiment ; car l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb, sur la fin du quinzième siècle, et les rois François Ier et Henri VIII étant montés sur le trône au commencement du seizième siècle, il est tout naturel que ces oiseaux apportés d'Amérique ayent été introduits, comme nouveautés, soit en France, soit en Angleterre, sous le règne de ces princes ; et cela est confirmé par le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivoit avant 1660, et qui assure expressément qu'ils avoient été transportés des nouvelles Indes en Europe, plus d'un siècle auparavant.

Tout concourt donc à prouver que

l'Amérique est le pays natal des dindons ; et comme ces sortes d'oiseaux sont pesans, qu'ils n'ont pas le vol élevé, et qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu, en aucune manière, traverser l'espace qui sépare les deux continens, pour aborder en Afrique, en Europe ou en Asie : ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes, qui, n'ayant pu sans le secours de l'homme passer d'un continent à l'autre, appartiennent exclusivement à l'un des deux ; et cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de voyageurs qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages, soit en Asie, soit en Afrique, et n'y en avoir vu de domestiques que ceux qui y avoient été apportés d'ailleurs.

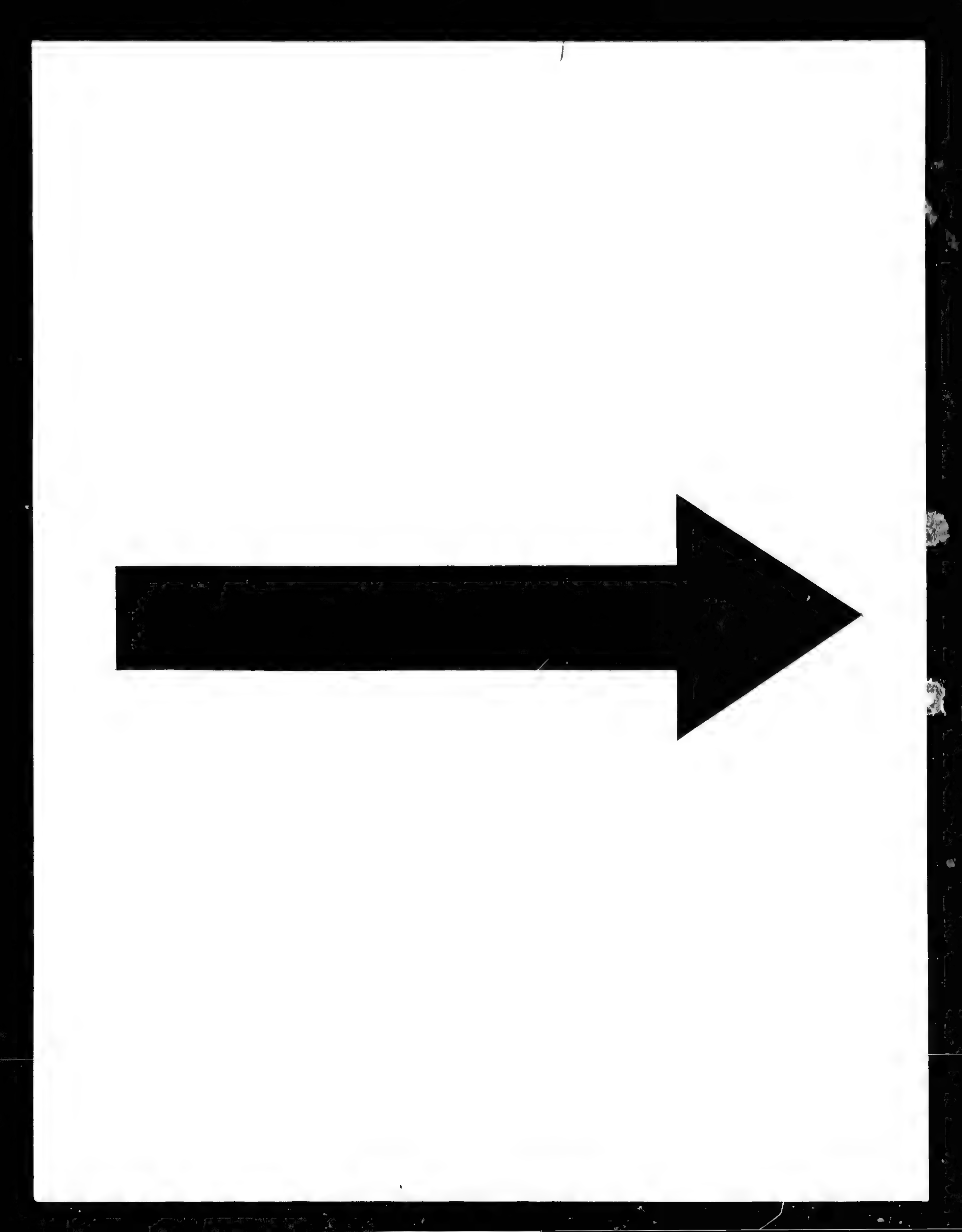
Cette détermination du pays naturel des dindons influe beaucoup sur la solution d'une autre question, qui, au premier coup d'œil, ne semble pas y avoir de rapport : J. Sperling, dans

sa *Zoologia Physica*, prétend que le dindon est un monstre (il auroit dû dire un mulet), provenant du mélange de deux espèces, celle du paon et du coq ordinaire; mais s'il est bien prouvé, comme je le crois, que les dindons soient d'origine américaine, il n'est pas possible qu'ils ayent été produits par le mélange de deux espèces asiatiques, telles que le coq et le paon; et ce qui achève de démontrer qu'en effet cela n'est pas, c'est que dans toute l'Asie on ne trouve point de dindons sauvages, tandis qu'ils fourmillent en Amérique. Mais, dira-t-on, que signifie donc ce nom de *gallo-pavus* (coq-pan), si anciennement appliqué au dindon? Rien de plus simple; le dindon étoit un oiseau étranger, qui n'avoit point de nom dans nos langues européennes; et comme on lui a trouvé des rapports assez marqués avec le coq et le paon, on a voulu indiquer ces rapports par le nom composé de *gallo-*

pavus ; d'après lequel Sperling et quelques autres auront cru que le dindon étoit réellement le produit du mélange de l'espèce du paon avec celle du coq, tandis qu'il n'y avoit que les noms de mêlés; tant il est dangereu[illegible] con-clure du mot à la chose ! ta[illegible]t important de ne point appli[illegible] animaux de ces noms compo[illegible]i sont presque toujours susceptibles [illegible]é-quivoque !

M. Edwards parle d'un autre mulet qu'il dit être le mélange de l'espèce du dindon avec celle du faisan ; l'individu sur lequel il a fait sa description avoit été tué d'un coup de fusil, dans les bois voisins de Hanford, dans la province de Dorset, où il fut apperçu au mois d'octobre 1759, avec deux ou trois autres oiseaux de la même espèce : il étoit en effet d'une grosseur moyenne entre le faisan et le dindon, ayant trente-deux pouces de vol; une petite aigrette de plumes noires assez longues s'éle-

voit sur la base du bec supérieur ; la tête n'étoit point nue comme celle du dindon, mais couverte de petites plumes fort courtes ; les yeux étoient entourés d'un cercle de peau rouge, mais moins large que dans le faisan : on ne dit point si cet oiseau relevoit les grandes plumes de la queue pour faire la roue ; il paroît seulement, par la figure, qu'il la portoit ordinairement comme la porte le dindon lorsqu'il est tranquille : au reste, il est à remarquer qu'il n'avoit la queue composée que de seize plumes, comme celle du coq de bruyère, tandis que celle des dindons et des faisans en a dix-huit : d'ailleurs chaque plume du corps étoit double sur une même racine, l'une ferme et plus grande, l'autre petite et duvetée, caractère qui ne convient ni au faisan ni au dindon, mais bien au coq de bruyère et au coq commun : si cependant l'oiseau dont il s'agit tiroit son origine du mélange du faisan avec le



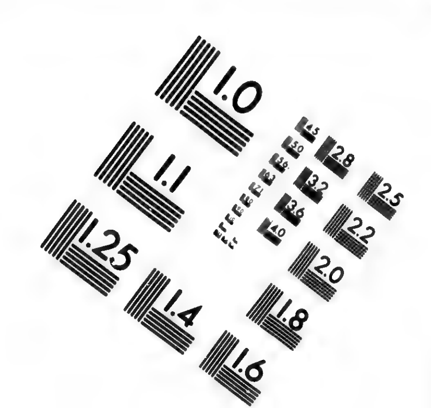
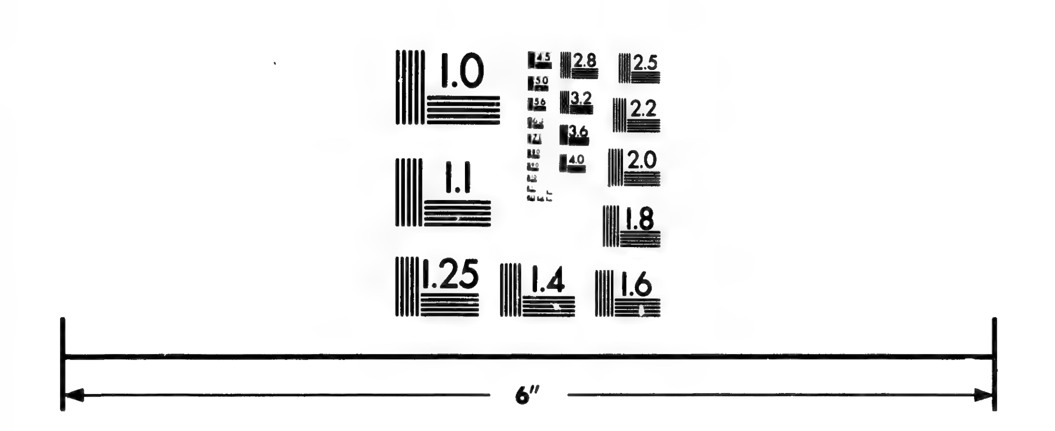


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



dindon, il semble qu'on auroit dû retrouver en lui comme dans les autres mulets, premièrement, les caractères communs aux deux espèces primitives; en second lieu, des qualités moyennes entre leurs qualités opposées, ce qui n'a point lieu ici, puisque le prétendu mulet de M. Edwards avoit des caractères qui manquoient absolument aux deux espèces primitives (les plumes doubles), et qu'il manquoit d'autres caractères qui se trouvoient dans ces deux espèces (les dix-huit plumes de la queue); et, si l'on vouloit absolument une espèce métive, il y auroit plus de fondement à croire qu'elle dérive du mélange du corps de bruyère et du dindon, qui, comme je l'ai remarqué, n'a que seize pennes à la queue, et qui a les plumes doubles comme notre prétendu mulet.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros et plus noirs : du

reste ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même stupidité; ils se perchent dans les bois sur les branches sèches, et lorsqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres restent toujours perchés, et pas un seul ne s'envole. Selon Fernandez, leur chair, quoique bonne, est plus dure et moins agréable que celle des dindons domestiques; mais ils sont deux fois plus gros: *hucxolotl* est le nom mexicain du mâle, et *cihuatotolin* le nom de la femelle. Albin nous apprend qu'un grand nombre de seigneurs anglais se plaisent à élever des dindons sauvages; et que ces oiseaux réussissent assez bien partout où il y a de petits bois, des parcs ou autres enclos.

Le dindon huppé n'est qu'une variété du dindon commun, semblable à celle du coq huppé dans l'espèce du coq ordinaire; la huppe est quelquefois noire et d'autres fois blanche, telle que

celle du dindon décrit par Albin : il étoit de la grosseur des dindons ordinaires ; il avoit les pieds couleur de chair ; la partie supérieure du corps, d'un brun-foncé ; la poitrine, le ventre, les cuisses et la queue, blancs, ainsi que les plumes qui formoient son aigrette ; du reste il ressembloit exactement à nos dindons communs, et par la chair spongieuse et glanduleuse qui recouvroit la tête et la partie supérieure du cou, et par le bouquet de crins durs naissant (en apparence) de la poitrine, et par les éperons courts qu'il avoit à chaque pied, et par son antipathie singulière pour le rouge, etc.

Espèce connue dans ce genre.

Le Dindon, *meleagris Gallopavo.*

LXVe GENRE.

LE MARAIL, *PENELOPE*.

Caractère générique : tête ornée de pennes; bec dégarni de plumes à sa base.

LE NAPAUL.

Le napaul ou faisan cornu est ainsi appelé, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête : ces cornes sont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuses à leur extrémité, couchées en arrière, et d'une substance analogue à de la chair calleuse; il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillés de noir, qu'ont les faisans, mais il a tout cet espace garni de poils

noirs en guise de plumes; au-dessous de cet espace et de la base du bec inférieur prend naissance une sorte de gorgerette formée d'une peau sèche, laquelle tombe et flotte librement sur la gorge et la partie supérieure du cou: cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même couleur, et sillonnée par des rides plus ou moins profondes, en sorte qu'elle paroît capable d'extension dans l'oiseau vivant; et l'on peut croire qu'il sait la gonfler ou la resserrer à sa volonté: les parties latérales en sont bleues, avec quelques taches orangées, et sans aucun poil en dehors; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou est garnie de petites plumes noires, ainsi que la partie du cou qu'elle recouvre; le sommet de la tête est rouge, la partie antérieure du corps rougeâtre, la partie postérieure plus rembrunie; sur le tout, y compris la queue et les ailes, on voit des taches blanches entourées

de noir, semées près à près assez régulièrement; ces taches sont rondes sur l'avant, oblongues ou en forme de larmes sur l'arrière, et celles-ci tournées de manière que la pointe regarde la tête; les ailes ne passent guère l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'est un oiseau pesant; la longueur de la queue n'a pu être déterminée par M. Edwards, vu qu'elle y est représentée dans le dessin original, comme ayant été usée par quelque frottement. Il a été envoyé du Bengale à M. Méad.

L'YACOU.

Cet oiseau s'est nommé lui-même, car son cri, selon Marcgrave, est *yacou*, d'où lui est venu le nom d'*iacupema*: pour moi j'ai préféré celui d'yacou, comme plus propre à le faire reconnoître toutes les fois qu'on pourra le voir et l'entendre.

Quelques naturalistes l'ont mis au

nombre des faisans, et d'autres l'ont rangé parmi les dindons : mais il n'est ni l'un ni l'autre ; il n'est point un dindon, quoiqu'il ait une peau rouge sous le cou ; car il en diffère à beaucoup d'autres égards, et par sa taille qui est à peine égale à celle d'une poule ordinaire, et par sa tête qui est en partie revêtue de plumes, et par su huppe qui approche beaucoup plus de celle des hoccos que de celle du dindon huppé, et par ses pieds qui n'ont point d'éperons : d'ailleurs, on ne lui voit pas au bas du cou ce bouquet de crins durs, ni sur le bec cette caroncule musculeuse qu'a le coq-d'Inde, et il ne fait point la roue en relevant les plumes de sa queue. D'autre part, il n'est point un faisan ; car il a le bec grêle et alongé, la huppe des hoccos, le cou menu, une membrane charnue sous la gorge, les pennes de la queue toutes égales, et le naturel doux et tranquille, tous attributs par lesquels il diffère des faisans ; et il

diffère par son cri du faisan et du dindon. Mais que sera-t-il donc ? il sera un yacou, qui aura quelques rapports avec le dindon (la membrane charnue sous la gorge, et la queue composée de pennes toutes égales) ; avec les faisans (l'œil entouré d'une peau noire, les ailes courtes et la queue longue) ; avec les hoccos (cette longue queue, la huppe et le naturel doux) ; mais qui s'éloignera de tous par des différences assez caractérisées et en assez grand nombre, pour constituer une espèce à part, et empêcher qu'on ne puisse le confondre avec aucun autre oiseau.

On ne peut douter que le *guan* ou le *quan* de M. Edwards ainsi appelé, selon lui, dans les Indes occidentales, apparemment par quelque tribu de sauvages, ne soit au moins une variété dans l'espèce de notre yacou, dont il ne diffère que parce qu'il est moins haut monté, et que ses yeux sont d'une autre couleur ; mais on sait que ces petites

différences peuvent avoir lieu dans la même espèce, et sur-tout parmi lse races diverses d'une espèce apprivoisée.

Le noir mêlé de brun est la couleur principale du plumage, avec différens reflets et quelques mouchetures blanches sur le cou, la poitrine, le ventre, etc. ; les pieds sont d'un rouge assez vif.

La chair de l'yacou est bonne à manger; tout ce que l'on sait de ses autres propriétés se trouve indiqué dans l'exposé que j'ai fait au commencement de cet article, des différences qui le distinguent des oiseaux auxquels on a voulu le comparer.

LE MARAIL.

Les auteurs ne nous disent rien de la femelle de l'yacou, excepté M. Edwards, qui conjecture qu'elle n'a point de huppe : d'après cette indication unique, et d'après la comparaison des figu-

res les plus exactes, et des oiseaux eux-mêmes conservés, je soupçonne que celui qu'on appelle communément *marail* à Cayenne, pourroit être la femelle, ou du moins une variété de l'espèce de l'yacou; car j'y retrouve plusieurs rapports marqués avec le guan de M. Edwards, dans la grosseur, la couleur du plumage, la forme totale, à la huppe près que la femelle ne doit point avoir; dans le port du corps, la longueur de la queue, le cercle de peau rousse autour des yeux, l'espace rouge et nu sous la gorge, la conformation des pieds et du bec, etc. j'avoue que j'y ai aussi apperçu quelques différences; les pennes de la queue sont en tuyaux d'orgue comme dans le faisan, et non point toutes égales comme dans le guan d'Edwards, et les ouvertures des narines ne sont pas si près de l'origine du bec: mais on ne seroit pas embarrassé de citer nombre d'espèces où la femelle diffère encore plus du mâle, et où il y a

des variétés encore plus éloignées les unes des autres.

M. Aublet, qui a vu cet oiseau dans son pays natal, m'assure qu'il s'apprivoise très-aisément, et que sa chair est délicate et meilleure que celle du faisan, en ce qu'elle est plus succulente : il ajoute que c'est un véritable dindon, mais seulement plus petit que celui qui s'est naturalisé en Europe; et c'est un trait de conformité de plus qu'il a avec l'yacou, d'avoir été pris pour un dindon.

Cet oiseau se trouve non-seulement à Cayenne, mais encore dans les pays qu'arrose la rivière des Amazones, du moins à en juger par l'identité du nom; car M. Barrère parle d'un marail des Amazones comme d'un oiseau dont le plumage est noir, le bec vert et qui n'a point de queue : nous verrons dans l'histoire du hocco proprement dit, et du pierre de Cayenne, qu'il y a dans ces espèces des individus sans queue,

qu'on a pris pour des femelles; cela seroit-il vrai aussi des marails? Sur la plupart de ces oiseaux étrangers et si peu connus, on ne peut, si l'on est de bonne-foi, parler qu'en hésitant et par conjecture.

LE CHACAMEL.

FERNANDEZ parle d'un oiseau qui est du même pays, et à-peu-près de la même grosseur que les précédens, et qui se nomme en langue mexicaine, *chachalacamelt,* d'où j'ai formé le nom de chacamel, afin que du moins on puisse le prononcer: sa principale propriété est d'avoir le cri comme la poule ordinaire, ou plutôt comme plusieurs poules; car il est, dit-on, si fort et si continuel, qu'un seul de ces oiseaux fait autant de bruit qu'une basse-cour entière; et c'est de là que lui vient son nom mexicain, qui signifie *oiseau criard* il est brun sur le dos, blanc

tirant au brun sous le ventre, et le bec et les pieds sont bleuâtres.

Le chacamel se tient ordinairement sur les montagnes, comme la plupart des hoccos, et y élève ses petits.

Espèces connues dans ce genre.

Le Napaul, *penelope Satyra.*
Le Guan, *penelope Cristata.*
L'Yacou, *penelope Cumanensis.*
Le Pipile, *penelope Pipile.*
Le Marail, *penelope Marail.*
Le Chacamel, *penelope Vociferans.*

---

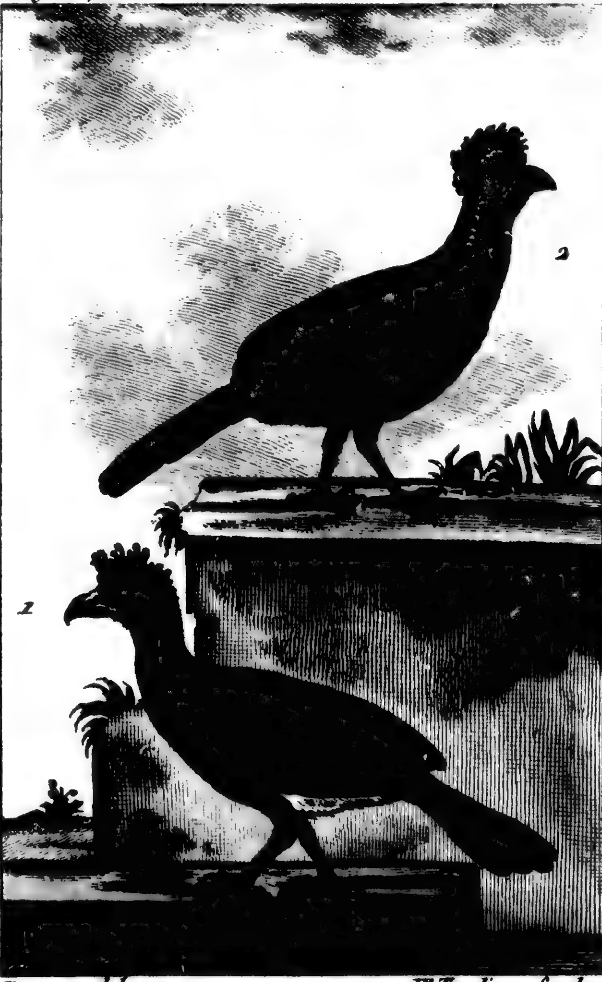
ntre , et le
res.
inairement
e la plupart
petits.

ce genre.

is.

erans.





Desève del. Vᵉ Tardieu Sculp.

1 et 2 . LES HOCCOS .

Tom . X .

Sculp .

LXVIe GENRE.

LE HOCCO, *CRAX.*

Caractère générique : base du bec couverte d'une membrane.

LES HOCCOS.

Tous les oiseaux que l'on désigne ordinairement sous cette dénomination prise dans une acception générique, sont étrangers à l'Europe, et appartiennent aux pays chauds de l'Amérique; les divers noms que les différentes tribus de sauvages leur ont donnés, chacune en son jargon, n'ont pas moins contribué à en enfler la liste, que les phrases multipliées de nos no-

menclateurs ; et je vais tâcher, autant que la disette d'observations me le permettra, de réduire ces espèces nominales aux espèces réelles.

LE HOCCO *proprement dit.*

Je comprends sous cette espèce, non-seulement le mitou et le mitouporanga de Marcgrave, que cet auteur regarde en effet comme étant de la même espèce ; le coq indien de MM. de l'Académie, et de plusieurs autres, le mutou ou moytou de Laët et de Léry, le témocholli des Mexicains, et leur tepetotolt ou oiseau de montagne, le quirizao ou curasso de la Jamaïque, le pocs de Frisch, le hocco de Cayenne de M. Barrère, le hocco de la Guiane ou douzième faisan de M. Brisson ; mais j'y rapporte encore comme variétés le hocco du Brésil ou onzième faisan de M. Brisson, son hocco de Curassou, qui est son treizième faisan, le hocco du Pérou et même la poule rouge du

Pérou d'Albin, le coxolissi de Fernandez, et le seizième faisan de M. Brisson. Je me fonde sur ce que cette multitude de noms désigne des oiseaux qui ont beaucoup de qualités communes, et qui ne diffèrent entr'eux que par la distribution des couleurs, par quelque diversité dans la forme et les accessoires du bec, et par d'autres accidens qui peuvent varier dans la même espèce à raison de l'âge, du sexe, du climat, et sur-tout dans une espèce aussi facile à apprivoiser que celle-ci, qui même l'a été en plusieurs cantons, et qui par conséquent doit participer aux variétés auxquelles les oiseaux domestiques sont si sujets.

MM. de l'Académie avoient ouï dire que leur coq indien avoit été apporté d'Afrique où il s'appeloit *ano* : mais comme Marcgrave et plusieurs autres observateurs nous apprennent que c'est un oiseau du Brésil, et que d'ailleurs on voit clairement, en comparant les

descriptions et les figures les plus exactes, qu'il a les ailes courtes et le vol pesant, il est difficile de se persuader qu'il ait pu traverser d'un seul vol la vaste étendue des mers qui séparent les côtes d'Afrique de celles du Brésil, et il paroît beaucoup plus naturel de supposer que les sujets observés par MM. de l'Académie, s'ils étoient réellement venus d'Afrique, y avoient été portés précédemment du Brésil ou de quelqu'autre contrée du Nouveau-Monde. On peut juger d'après les mêmes raisons, si la dénomination du coq de Perse, employée par Jonston, est applicable à l'oiseau dont il s'agit ici.

Le hocco approche de la grosseur du dindon; l'un de ses plus remarquables attributs, c'est une huppe noire, et quelquefois noire et blanche, haute de deux à trois pouces, qui s'étend depuis l'origine du bec jusque derrière la tête, et que l'oiseau peut coucher en arrière et relever à son gré, selon qu'il est

affecté différemment : cette huppe est composée de plumes étroites comme étagées, un peu inclinées en arrière, mais dont la pointe revient et se courbe en avant. Parmi ces plumes, MM. de l'Académie en ont remarqué plusieurs dont les barbes étoient renfermées jusqu'à la moitié de la longueur de la côte, dans une espèce d'étui membraneux.

La couleur dominante du plumage est le noir, qui, le plus souvent, est pur et comme velouté sur la tête et sur le cou, et quelquefois semé de mouchetures blanches; sur le reste du corps il a des reflets verdâtres, et, dans quelques sujets, il se change en marron-foncé.

Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il est un peu plus fort; dans les uns, il est couleur de chair et blanchâtre vers la pointe, comme dans le hocco du Brésil de M. Brisson; dans les autres, le bout du bec supérieur est

échancré des deux côtés, ce qui le fait paroître comme armé de trois pointes, la principale au milieu, et les deux latérales formées par les deux échancrures un peu reculées en arrière, comme dans l'un des coqs indiens de MM. de l'Académie; dans d'autres, il est recouvert à sa base d'une peau jaune, où sont placées les ouvertures des narines comme dans le hocco de la Guiane de M. Brisson; dans d'autres, cette peau jaune, se prolongeant des deux côtés de la tête, va former autour des yeux un cercle de même couleur, comme dans le mitou-poranga de Marcgrave; dans d'autres, cette peau se renfle sur la base du bec supérieur en une espèce de tubercule ou de bouton arrondi, assez dur, et gros comme une petite noix. On croit communément que les femelles n'ont point ce bouton, et M. Edwards ajoute qu'il ne vient aux mâles qu'après la première année; ce qui me paroît d'au-

tant plus vraisemblable que, Fernandez a observé dans son tepetotolt une espèce de tumeur sur le bec, laquelle n'étoit sans doute autre chose que ce même tubercule qui commençoit à se former : quelques individus, comme le mitou de Marcgrave, ont une peau blanche derrière l'oreille comme les poules communes ; les pieds ressembleroient pour la forme à ceux des gallinacés s'ils avoient l'éperon, et s'ils n'étoient pas un peu plus gros à proportion ; du reste, ils varient pour la couleur, depuis le brun - noirâtre jusqu'au couleur de chair.

Quelques naturalistes ont voulu rapporter le hocco au genre du dindon ; mais il est facile, d'après la description ci-dessus, et d'après nos planches enluminées, de recueillir les différences nombreuses et tranchées qui séparent ces deux espèces ; le dindon a la tête petite et sans plumes, ainsi que le haut du cou, le bec surmonté d'une caron-

cule conique et musculeuse, capable d'extension et de contraction, les pieds armés d'éperons, et il relève les plumes de sa queue en faisant la roue, etc.; au lieu que le hocco a la tête grosse, le cou renfoncé, l'un et l'autre garnis de plumes, sur le bec un tubercule rond, dur, et presque osseux, et sur le sommet de la tête une huppe mobile qui paroît propre à cet oiseau, qu'il baisse et redresse à son gré; mais personne n'a jamais dit qu'il relevât les pennes de la queue en faisant la roue.

Ajoutez à ces différences, qui sont toutes extérieures, les différences plus profondes, et toutes aussi nombreuses que nous découvre la dissection.

Le canal intestinal du hocco est beaucoup plus long, et les deux *cæcum* beaucoup plus courts que dans le dindon; son jabot est aussi beaucoup moins ample, n'ayant que quatre pouces de tour: au lieu que j'ai vu tirer du jabot d'un dindon qui ne paroissoit avoir

rien de singulier dans sa conformation, ce qu'il falloit d'avoine pour remplir une demi-pinte de Paris: outre cela, dans le hocco, la substance charnue du gésier est le plus souvent fort mince, et sa membrane interne, au contraire, fort épaisse et dure au point d'être cassante; enfin la trachée-artère se dilate et se replie sur elle-même, plus ou moins vers le milieu de la fourchette, comme dans quelques oiseaux aquatiques, toutes choses fort différentes de ce qui se voit dans le dindon.

Mais, si le hocco n'est point un dindon, les nomenclateurs modernes étoient encore moins fondés à en faire un faisan: car, outre les différences qu'il est facile de remarquer, tant au-dehors qu'au-dedans, d'après ce que je viens de dire, j'en vois une décisive dans le naturel de ces animaux: le faisan est toujours sauvage, et, quoiqu'élevé de jeunesse, quoique toujours

bien traité, bien nourri, il ne peut jamais se faire à la domesticité ; ce n'est point un domestique, c'est un prisonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, et qui maltraite même ses compagnons d'esclavage, sans jamais faire aucune société avec eux ; que s'il recouvre sa liberté, et qu'il soit rendu à l'état de sauvage pour lequel il semble être fait, rien n'est encore plus défiant et plus ombrageux, tout objet nouveau lui est suspect, le moindre bruit l'effraie, le moindre mouvement l'inquiète ; l'ombre d'une branche agitée suffit pour lui faire prendre sa volée, tant il est attentif à sa conservation : au contraire, le hocco est un oiseau paisible, sans défiance, et même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter ; il semble s'oublier lui-même, et s'intéresser à peine à sa propre existence. M. Aublet en a tué jusqu'à neuf

de la même bande, avec le même fusil, qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire ; ils eurent cette patience : on conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable, qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, et qu'il s'apprivoise aisément ; quoique apprivoisé, il s'écarte pendant le jour, et va même fort loin, mais il revient toujours pour coucher, à ce que m'assure le même M. Aublet ; il devient même familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient, de suivre son maître par-tout, et, s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, et de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive.

Il est difficile d'imaginer des mœurs plus opposées ; et je doute qu'aucun naturaliste, et même qu'aucun nomenclateur, s'il les eût connues, eût en-

trepris de ranger ces deux oiseaux sous un même genre.

Le hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en rapporte à la signification de son nom mexicain *tepetotolt*, qui veut dire oiseau de montagne : on le nourrit dans la volière, de pain, de pâtée et autres choses semblables ; dans l'état de sauvage, les fruits sont le fonds de sa subsistance : il aime à se percher sur les arbres, surtout pour y passer la nuit ; il vole pesamment, comme je l'ai remarqué plus haut, mais il a la démarche fière : sa chair est blanche, un peu sèche ; cependant, lorsqu'elle est gardée suffisamment, c'est un bon manger.

Le chevalier Hans Sloane dit en parlant de cet oiseau, que sa queue n'a que deux pouces de long ; sur quoi M. Edwards le relève, et prétend qu'en disant dix pouces au lieu de deux, M. Hans Sloane auroit plus approché du vrai ; mais je crois cette censure

trop générale et trop absolue ; car je vois Aldrovande qui, d'après le portrait d'un oiseau de cette espèce, assure qu'il n'a point de queue; et de l'autre, M. Barrère, qui rapporte, d'après ses propres observations faites sur les lieux, que la femelle de son hocco des Amazones, qui est le hocco de Curassou de M. Brisson, a la queue très-peu longue; d'où il s'ensuivroit que ce que le chevalier Hans Sloane dit trop généralement du hocco, doit être restreint à la seule femelle, du moins dans certaines races.

LE PAUXI, OU LE PIERRE.

Nous avons fait représenter cet oiseau sous le nom de *pierre de Cayenne*, et c'est en effet le nom qu'il portoit à la ménagerie du roi, où nous l'avons fait dessiner d'après le vivant : mais comme il porte dans son pays, qui est le Mexique, le nom de *pauxi*, selon

Fernandez, nous avons cru devoir l'indiquer sous ces deux noms ; c'est le quatorzième faisan de M. Brisson, qu'il appelle *hocco du Mexique*.

Cet oiseau ressemble, à plusieurs égards, au hocco précédent, mais il en diffère aussi en plusieurs points ; il n'a point, comme lui, la tête surmontée d'une huppe, le tubercule qu'il a sur le bec est plus gros, fait en forme de poire et de couleur bleue. Fernandez dit que ce tubercule a la dureté de la pierre, et je soupçonne que c'est de là qu'est venu au pauxi le nom d'oiseau à pierre, ensuite celui de pierre, comme il a pris le nom de *cusco* ou de *cuskew bird*, et celui de *poule numidique* de ce même tubercule, à qui les uns ont trouvé de la ressemblance avec la noix d'Amérique, appelée *cusco* ou *cuskew*, et d'autres avec le casque de la pintade.

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas là les seules différences qui distinguent le

pauxi des hoccos précédens; il est plus petit de taille, son bec est plus fort, plus courbé, et presque autant que celui d'un perroquet; d'ailleurs, il nous est beaucoup plus rarement apporté que le hocco. M. Edwards, qui a vu ce dernier dans presque toutes les ménageries, n'a jamais rencontré qu'un seul cusco ou pauxi dans le cours de ses recherches.

Le beau noir de son plumage a des reflets bleus et couleur de pourpre, qui ne paroissent ni ne pourroient guère paroître dans la figure.

Cet oiseau se perche sur les arbres; mais il pond à terre comme les faisans, mène ses petits et les rappelle de même : les petits vivent d'abord d'insectes, et ensuite, quand ils sont grands, de fruits, de grains, et de tout ce qui convient à la volaille.

Le pauxi est aussi doux; et, si l'on veut, aussi stupide que les autres hoccos; car il se laissera tirer jusqu'à six

coups de fusil sans se sauver : avec cela il ne se laisse ni prendre ni toucher, selon Fernandez ; et M. Aublet m'assure qu'il ne se trouve que dans les lieux inhabités : c'est probablement l'une des causes de sa rareté en Europe.

M. Brisson dit que la femelle ne diffère du mâle que par les couleurs, ayant du brun par-tout où celui-ci a du noir, et qu'elle lui est semblable dans tout le reste : mais, Aldrovande, en reconnoissant que le fond de son plumage est brun, remarque qu'elle a du cendré aux ailes et au cou, le bec moins crochu et point de queue, ce qui seroit un trait de conformité avec le hocco des Amazones de Barrère, dont la femelle, comme nous l'avons vu, a la queue beaucoup moins longue que le mâle, et ce ne sont pas les seuls oiseaux d'Amérique qui n'ayent point de queue ; il y a même tel canton de ce continent, où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps

sans perdre leur queue et même leur croupion.

Espèces connues dans ce genre.

Le Hocco, *crax Alector.*
Le Pauxi, ou le Pierre, *crax Pauxi.*

LXVIIe GENRE.

LE FAISAN, *PHASIANUS.*

Caractère générique : joues nues, lisses ; ergot ou éperon aux pieds du mâle.

LE COQ.

Le coq est un oiseau pesant dont la démarche est grave et lente, et qui, ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement, et quelquefois avec des cris qui expriment l'effort; il chante indifféremment la nuit et le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures; et son chant est fort différent de celui de sa femelle, quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri

LE

R E.

NUS.

, lisses;
mâle.

dont la
et qui,
ne vole
vec des
chante
r, mais
es heu-
rent de
it aussi
ême cri



Deseve del. Vᵉ Tardieu Sculp.

1. LE COQ ... 2. LE FAISAN.

du coq, c'est-à-dire qui font le même effort du gosier avec un moindre effet; car leur voix n'est pas si forte, et ce cri n'est pas si bien articulé. Il gratte la terre pour chercher sa nourriture, il avale autant de petits cailloux que de grains, et n'en digère que mieux; il boit en prenant de l'eau dans son bec, et levant la tête à chaque fois pour l'avaler; il dort le plus souvent un pied en l'air, et en cachant sa tête sous l'aile du même côté; son corps, dans sa situation naturelle, se soutient à-peu-près parallèle au plan de position; le bec de même, le cou s'élève verticalement, le front est orné d'une crête rouge et charnue, et le dessous du bec d'une double membrane de même couleur et de même nature : ce n'est cependant ni de la chair ni des membranes, mais une substance particulière, et qui ne ressemble à aucune autre.

Dans les deux sexes les narines sont

placées de part et d'autre du bec supérieur, et les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-dessous de chaque oreille; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours trois en avant et le reste en arrière; les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau, caractère assez singulier qui n'a été saisi que par très-peu de naturalistes; la queue est à-peu-près droite, et néanmoins capable de s'incliner du côté du cou et du côté opposé ; cette queue, dans les races de gallinacés qui en ont une, est composée de quatorze grandes plumes qui se partagent en deux plans égaux inclinés l'un à l'autre, et qui se rencontrent par leur bord supérieur sous un angle plus ou moins aigu. Mais ce qui distingue le mâle, c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres, et se recourbent en arc; que les plumes du cou et du croupion sont

longues et étroites, et que leurs pieds sont armés d'éperons. Il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons, mais cela est rare; et les poules ainsi éperonnées ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle; leur crête se relève ainsi que leur queue, elles imitent le chant du coq, et cherchent à l'imiter en choses plus essentielles; mais on auroit tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites, puisqu'étant incapables des véritables fonctions du mâle, et n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendroient mieux, ce sont, à vrai dire, des individus viciés, indécis, privés de l'usage du sexe, et même des attributs essentiels de l'espèce, puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvemens, et toutes les proportions qui annoncent la force : un coq ainsi fait

..

n'imprimeroit pas la terreur à un lion, comme on l'a dit et écrit tant de fois, mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules; si on veut le ménager, on ne lui en laissera que douze ou quinze. Columelle vouloit qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq; mais, quand il en auroit cinquante chaque jour, on prétend qu'il ne manqueroit à aucune : à la vérité, personne ne peut assurer que toutes ses approches soient réelles, efficaces et capables de féconder les œufs de la femelle. Ses desirs ne sont pas moins impétueux que ses besoins paroissent être fréquens. Le matin, lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules; il semble que, chez lui, le besoin de manger ne soit que le second; et, lorsqu'il a été privé de poules pendant du temps, il s'adresse à la première femelle qui se présente, fût-elle d'une espèce fort

éloignée ; et même il s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin : le premier fait est cité par Aristote, et le second est attesté par l'observation de M. Edwards, et par une loi dont parle Plutarque, laquelle condamnoit au feu tout coq convaincu de cet excès de nature.

Les poules doivent être assorties au coq si l'on veut une race pure ; mais, si l'on cherche à varier et même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races. Cette observation n'avoit point échappé aux anciens ; Columelle dit positivement que les meilleurs poulets sont ceux qui proviennent du mélange d'un coq de race étrangère avec les poules communes ; et nous voyons dans Athénée que l'on avoit encore enchéri sur cette idée, en donnant un coq-faisan aux poules ordinaires.

Dans tous les cas, on doit choisir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante et rouge, et qui n'ont point

d'éperons; les proportions de leur corps sont en général plus légères que celles du mâle; cependant elles ont les plumes plus larges et les jambes plus basses. Les bonnes fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, et pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basse-cours.

Le coq a beaucoup de soin et même d'inquiétude et de souci pour ses poules; il ne les perd guère de vue; il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par les différentes inflexions de sa voix et par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différens langages; quand il les perd, il donne des signes de regrets; quoiqu'aussi jaloux qu'amoureux, il n'en

maltraite aucune, sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens; s'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, et lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille; le desir de jouir, toujours trop violent, le porte non-seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent; il bat et tue quelquefois les poussins, pour jouir plus à son aise de la mère; mais ce seul desir est-il la cause de sa fureur jalouse? au milieu d'un sérail nombreux et avec toutes les ressources qu'il sait se faire, comment pourroit-il craindre le besoin ou la disette? Quelque véhémens que soient ses appétits, il semble craindre plus le partage qu'il ne desire la jouissance; et, comme il peut beaucoup, sa jalousie est au moins plus excusable et

mieux sentie que celle des autres sultans; d'ailleurs, il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence, et à laquelle il revient presqu'aussi souvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paroît prouver que sa jalousie ne laisse pas d'être une passion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours, c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons, à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule.

Les hommes, qui tirent parti de tout pour leur amusement, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible que la nature a établie entre un coq et un coq; ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peuples polis; et en même temps des moyens de dé-

velopper ou entretenir dans les ames cette précieuse férocité, qui est, dit-on, le germe de l'héroïsme. On a vu, on voit encore tous les jours, dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois, se diviser en deux partis, chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées à l'intérêt d'un si beau spectacle, et le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur renverser la fortune de plusieurs familles ; c'étoit autrefois la folie des Rhodiens, des Tangriens, de ceux de Pergame ; c'est aujourd'hui celle des Chinois, des habitans des Philippines, de Java, de l'Isthme de l'Amérique, et de quelques autres nations des deux continens.

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont on ait ainsi abusé : les Athéniens, qui avoient un jour dans l'année consacré à ces combats de coqs, employoient aussi les

cailles au même usage ; et les Chinois élèvent encore aujourd'hui, pour le combat, certains petits oiseaux ressemblans à des cailles ou à des linottes ; et par-tout la manière dont ces oiseaux se battent est différente, selon les diverses écoles où ils ont été formés, et selon la diversité des armes offensives dont on les affuble : mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes, qui étoient plus grands, plus forts que les autres, et beaucoup plus ardens au combat, l'étoient au contraire beaucoup moins pour les femelles ; il ne leur falloit que trois poules au lieu de quinze ou vingt, soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avoient coutume de vivre, soit que leur colère trop souvent excitée eût étouffé en eux des passions plus douces, et qui cependant étoient, dans l'origine, le principe de leur courage et la source de leurs dispositions guerrières : les mâles de cette race étoient

donc moins mâles que les autres, et les femelles, qui souvent ne sont que ce qu'on les fait, étoient moins fécondes et plus paresseuses, soit à couver leurs œufs, soit à mener leurs poussins : tant l'art avoit bien réussi à dépraver la nature ! tant l'exercice des talens de la guerre est opposé à ceux de la propagation !

Les poules n'ont pas besoin de coq pour produire des œufs ; il en naît sans cesse de la grappe commune de l'ovaire, lesquels, indépendamment de toute communication avec le mâle, peuvent y grossir, et en grossissant acquièrent leur maturité, se détachent de leur calice et de leur pédicule, parcourent l'*oviductus* dans toute sa longueur, chemin faisant s'assimilent par une force qui leur est propre la lymphe dont la cavité de cet *oviductus* est remplie, en composent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, et ne restent dans ce viscère que jusqu'à ce que ses fibres

élastiques et sensibles étant gênées, irritées par la présence de ces corps, devenus désormais des corps étrangers, entrent en contraction, et les poussent en dehors le gros bout le premier, selon Aristote.

Ces œufs sont tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle seule et abandonnée à elle-même : elle produit bien un corps organisé capable d'une sorte de vie, mais non un animal vivant semblable à sa mère, et capable lui-même de produire d'autres animaux semblables à lui; il faut pour cela le concours du coq et le mélange intime des liqueurs séminales des deux sexes; mais lorsqu'une fois ce mélange a eu lieu, les effets en sont durables. Harvey a observé que l'œuf d'une poule séparée du coq depuis vingt jours, n'étoit pas moins fécond que ceux qu'elle avoit pondus peu après l'accouplement; mais l'embryon qu'il contenoit n'étoit pas plus avancé pour

cela, et il ne falloit pas le tenir sous la poule moins de temps qu'aucun autre pour le faire éclore; preuve certaine que la chaleur seule ne suffit pas pour opérer ou avancer le développement du poulet, mais qu'il faut encore que l'œuf soit formé, ou bien qu'il se trouve en lieu où il puisse transpirer, pour que l'embryon qu'il renferme soit susceptible d'incubation : autrement tous les œufs qui resteroient dans l'*oviductus* vingt-un jours après avoir été fécondés ne manqueroient pas d'y éclore, puisqu'ils auroient le temps et la chaleur nécessaire pour cela, et les poules seroient tantôt ovipares et tantôt vivipares.

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire est d'environ une once six gros; si on ouvre un de ces œufs avec précaution, on trouvera d'abord sous la coque une membrane commune qui en tapisse toute la cavité, ensuite le blanc externe qui a la forme de cette

cavité, puis le blanc interne qui est plus arrondi que le précédent, et enfin au centre de ce blanc le jaune qui est sphérique : ces différentes parties sont contenues chacune dans sa membrane propre; et toutes ces membranes sont attachées ensemble à l'endroit de ces *chalazæ*, ou cordons, qui forme comme les deux pôles du jaune, la petite vésicule lenticulaire appelée *cicatricule*, se trouve à-peu-près sur son équateur, et fixée solidement à sa surface.

A l'égard de sa forme extérieure, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire, mais elle est assez souvent altérée par des accidens dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même et de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, et,

formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe.

Si par quelqu'accident facile à supposer, un œuf détaché depuis quelque temps de l'ovaire, se trouve arrêté dans son accroissement, et qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il se rencontre dans la sphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute sa force, celui-ci l'entraînera avec lui, et ce sera un œuf dans un œuf.

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviductus*. Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou sans coque, soit par le défaut de la matière propre dont se forme la coque, soit parce qu'ils sont chassés de l'*oviductus* avant leur entière maturité; aussi n'en voit-on jamais éclore de poulet, et cela arrive, dit-on, aux poules qui sont trop grasses : des causes

directement contraires produisent les œufs à coque trop épaisse et même des œufs à double coque : on en a vu qui avoient conservé le pédicule par lequel ils étoient attachés à l'ovaire, d'autres qui étoient contournés en manière de croissant, d'autres qui avoient la forme d'une poire ; d'autres enfin qui portoient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète, d'une éclipse ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée, on en a même vu quelques-uns de lumineux : ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire, les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avoit éprouvées dans le temps que sa coque étoit encore assez souple pour céder à l'effort, et néanmoins assez ferme pour en conserver l'impression : il ne seroit pas tout-à-fait si facile de rendre raison des œufs lumineux ; un docteur alle-

mand en a observé de tels, qui étoient actuellement sous une poule blanche, fécondée, ajoute-t-il, par un coq très-ardent : on ne peut honnêtement nier la possibilité du fait ; mais comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer.

A l'égard de ces prétendus œufs de coq qui sont sans jaune, et contiennent, à ce que croit le peuple, un serpent, ce n'est autre chose, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuisée par sa fécondité même, ou enfin ce ne sont que des œufs imparfaits dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, soit par quelqu'accident, soit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conservé leurs cordons ou *chalazæ*, que les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un serpent : c'est ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute, par la dissection d'une

poule qui pondoit de ces œufs; mais ni M. de la Peyronie, ni Thomas Bartholin, qui ont disséqué de prétendus coqs ovipares, ne leur ont trouvé d'œufs, ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue qui dure ordinairement six semaines ou deux mois sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver : cette mue n'est autre chose que la chûte des vieilles plumes qui se détachent comme les vieilles feuilles des arbres, et comme les vieux bois des cerfs, étant poussées par les nouvelles; les coqs y sont sujets comme les poules; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celles des anciennes. Un de nos observateurs a fait cette remarque sur une poule et sur un coq, et tout le monde la peut faire sur plusieurs au-

tres espèces d'oiseaux, et particulièrement sur les bengalis dont le plumage varie presque à chaque mue; et en général, presque tous les oiseaux ont leurs premières plumes, en naissant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la suite.

La fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque tous les jours; on dit qu'il y en a en Samogitie, à Malaca et ailleurs, qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondoient jusqu'à trois fois, et il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriènes ou adriatiques dont il parle dans un autre endroit, et qui étoient renommées par leur fécondité : quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules communes, qui leur donne cette fécondité extraordinaire; la chaleur y contribue beaucoup; on peut faire pondre les poules en hiver en les tenant dans

une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

Dès qu'un œuf est pondu, il commence à transpirer, et perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ses sucs : à mesure que cette évaporation se fait, ou bien il s'épaissit, se durcit et se dessèche, ou bien il contracte un mauvais goût, et il se gâte enfin totalement au point qu'il devient incapable de rien produire : l'art de lui conserver long-temps toutes ses qualités, se réduit à mettre obstacle à cette transpiration par une couche de matière grasse quelconque, dont on enduit exactement sa coque peu de momens après qu'il a été pondu; avec cette seule précaution on gardera pendant plusieurs mois et même pendant des années des œufs bons à manger, susceptibles d'incubation, et qui auront en un mot toutes les propriétés

des œufs frais. Les habitans de Tonquin les conservent dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée et de la saumure, d'autres Indiens dans l'huile : le vernis peut aussi servir à conserver les œufs que l'on veut manger ; mais la graisse n'est pas moins bonne pour cet usage, et vaut mieux pour conserver les œufs que l'on veut faire couver, parce qu'elle s'enlève plus facilement que le vernis, et qu'il faut nettoyer de tout enduit les œufs dont on veut que l'incubation réussisse ; car tout ce qui nuit à la transpiration nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq étoit nécessaire pour la fécondation des œufs, et c'est un fait acquis par une longue et constante expérience ; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux sont trop peu connus ; on sait, à la vérité, que la verge du mâle est double, et n'est autre

chose que les deux mamelons par lesquels se terminent les vaisseaux spermatiques à l'endroit de leur insertion dans le cloaque; on sait que la vulve de la femelle est placée au-dessus de l'anus, et non au-dessous comme dans les quadrupèdes; on sait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique, accéléré, baissant les ailes comme un coq d'Inde qui fait la roue, étalant même sa queue à demi, et accompagnant son action d'un certain murmure expressif, d'un mouvement de trépidation et de tous les signes du desir pressant; on sait qu'il s'élance sur la poule, qui le reçoit en pliant les jambes, se mettant ventre à terre, et écartant les deux plans de longues plumes dont sa queue est composée; on sait que le mâle saisit avec son bec la crête ou les plumes du sommet de la tête de la femelle, soit par manière de caresse, soit pour garder l'équilibre; qu'il ramène la partie pos-

térieure de son corps où est sa double verge, et l'applique vivement sur la partie postérieure du corps de la poule où est l'orifice correspondant; que cet accouplement dure d'autant moins qu'il est plus souvent répété, et que le coq semble s'applaudir après par un battement d'ailes et par une espèce de chant de joie ou de victoire; on sait que le coq a des testicules, que sa liqueur séminale réside, comme celle des quadrupèdes, dans des vaisseaux spermatiques; on sait par mes observations, que celle de la poule réside dans la cicatricule de chaque œuf; comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des testicules; mais on ignore si la double verge du coq, ou seulement l'une des deux, pénètre dans l'orifice de la femelle, et même s'il y a intromission réelle ou une compression forte, ou un simple contact; on ne sait pas encore quelle doit être précisément la condition d'un œuf pour

qu'il puisse être fécondé, ni jusqu'à quelle distance l'action du mâle peut s'étendre; en un mot, malgré le nombre infini d'expériences et d'observations que l'on a faites sur ce sujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonstances de la fécondation.

Son premier effet connu est la dilation de la cicatricule et la formation du poulet dans sa cavité : car c'est la cicatricule qui contient le véritable germe, et elle se trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont j'ai parlé plus haut, mais elle est plus petite dans les œufs inféconds. Malpighy l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus, et avant qu'ils eussent été couvés, vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur, et reconnut au milieu de cette bulle, l'embryon du poulet bien formé; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds et produits par la poule seule,

sans communication avec le mâle, ne lui présenta qu'un petit globule informe muni d'appendices, remplies d'un suc épais, quoique transparent et environné de plusieurs cercles concentriques; on n'y apperçoit aucune ébauche d'animal; l'organisation intime et complète d'une matière informe, n'est que l'effet instantané du mélange des deux liqueurs séminales; mais s'il ne faut qu'un moment à la nature pour donner la forme première à cette glaire transparente, et pour la pénétrer du principe de vie dans tous ses points, il lui faut beaucoup de temps et de secours pour perfectionner cette première ébauche; ce sont principalement les mères qu'elle semble avoir chargées du soin de ce développement, en leur inspirant le desir ou le besoin de couver; dans la plupart des poules, ce desir se fait sentir aussi vivement, se marque au-dehors par des signes aussi énergiques que celui

de l'accomplissement auquel il succède dans l'ordre de la nature, sans même qu'il soit excité par la présence d'aucun œuf; une poule qui vient de pondre éprouve une sorte de transport que partagent les autres poules qui n'en sont que témoins, et qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés; soit que la cessation subite des douleurs de l'accouchement soit toujours accompagnée d'une joie vive, soit que cette mère prévoie dès-lors tous les plaisirs que ce premier plaisir lui prépare : quoi qu'il en soit, lorsqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle se mettra tout de bon à les couver; si on les lui ôte à mesure, elle pondra peut-être deux ou trois fois davantage, et s'épuisera par sa fécondité même; mais enfin il viendra un temps où, par la force de l'instinct, elle demandera à couver par un gloussement particulier, et par des mouvemens et des attitudes non équivoques; si elle

n'a pas ses propres œufs, elle couvera ceux d'une femelle d'une autre espèce, et même des œufs de pierre ou de craie; elle couvera encore après que tout lui aura été enlevé, et elle se consumera en regrets et en vains mouvemens; si ses recherches sont heureuses, et qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré et convenable, elle se pose aussi tôt dessus, les environne de ses ailes, les échauffe de sa chaleur, les remue doucement les uns après les autres comme pour en jouir plus en détail, et leur communiquer à tous un égal degré de chaleur; elle se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire et le manger; on diroit qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce; aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés, et pour écarter les dangers qui les environnent: ce qu'il y a de plus digne

de remarque, c'est que la situation d'une couveuse, quelqu'insipide qu'elle nous paroisse, est peut-être moins une situation d'ennui qu'un état de jouissance continuelle, d'autant plus délicieuse qu'elle est plus recueillie, tant la nature semble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres.

L'effet de l'incubation se borne au développement de l'embryon du poulet, qui, comme nous l'avons déjà dit, existe tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé : voici à-peu-près l'ordre dans lequel se fait ce développement, ou plutôt comme il se présente à l'observateur ; et comme j'ai déjà donné dans un assez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf, je me contenterai d'en rappeler ici les circonstances essentielles.

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou six heures, on voit déjà dis-

tinctement la tête du jeune poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur dont la bulle, qui est au centre de la cicatricule, est remplie; sur la fin du premier jour, la tête s'est déjà recourbée en grossissant.

Dès le second jour on voit les premières ébauches des vertèbres qui sont comme de petits globules disposés des deux côtés du milieu de l'épine; on voit aussi paroître le commencement des ailes et les vaisseaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obscure; le cou et la poitrine se débrouillent, la tête grossit toujours; on y apperçoit les premiers linéamens des yeux et trois vésicules entourées, ainsi que l'épine, de membranes transparentes: la vie du fœtus devient plus manifeste; déjà l'on voit son cœur battre et son sang circuler.

Le troisième jour tout est plus distinct, parce que tout a grossi: ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le cœur

qui pend hors de la poitrine et bat trois fois de suite, une fois en recevant par l'oreillette le sang contenu dans les veines, une seconde fois en le renvoyant aux artères, et la troisième fois en le poussant dans les vaisseaux ombilicaux; et ce mouvement continue encore vingt-quatre heures après que l'embryon a été séparé du blanc de son œuf : on apperçoit aussi des veines et des artères sur les vésicules du cerveau; les rudimens de la moelle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres : enfin on voit tout le corps du fœtus, comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante, qui a pris plus de consistance que le reste.

Les yeux sont déjà fort avancés le quatrième jour; on y reconnoît fort bien la prunelle, le cristallin, l'humeur vitrée : on voit outre cela dans la tête cinq vésicules remplies d'humeur, lesquelles se rapprochant et se

recouvrant peu à peu les jours suivans, formeront enfin le cerveau enveloppé de toutes ses membranes ; les ailes croissent, les cuisses commencent à paroître, le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour consistent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout le corps se recouvre d'une chair onctueuse; que le cœur est retenu au-dedans par une membrane fort mince, qui s'étend sur la capacité de la poitrine, et que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen.

Le sixième jour, la moelle de l'épine s'étant divisée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc; le foie, qui étoit blanchâtre auparavant, est devenu de couleur obscure; le cœur bat dans ses deux ventricules; le corps du poulet est recouvert de la peau, et sur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour; le cerveau, les ailes, les cuisses et les pieds ont acquis leur figure parfaite; les deux ventricules du cœur paroissent comme deux bulles contiguës et réunies par leur partie supérieure avec le corps des oreillettes: on remarque deux mouvemens successifs dans les ventricules aussi-bien que dans les oreillettes, ce sont comme deux cœurs séparés.

Le poumon paroît à la fin du neuvième jour, et sa couleur est blanchâtre; le dixième jour les muscles des ailes achèvent de se former, les plumes continuent de sortir; et ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères, qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher, et que cet organe se trouve parfaitement conformé et réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties, qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille

après avoir pipé, ce qui arrive ordinairement le vingt-unième jour, quelquefois le dix-huitième, d'autres fois le vingt-septième.

FIN DU TOME DIXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.